2e Année - No 10

Oct. 1909

NOTRE ROMAN COMPLET

Un Sorcier du Thibet

Par CHARLES GAREY

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ MENSUEL.

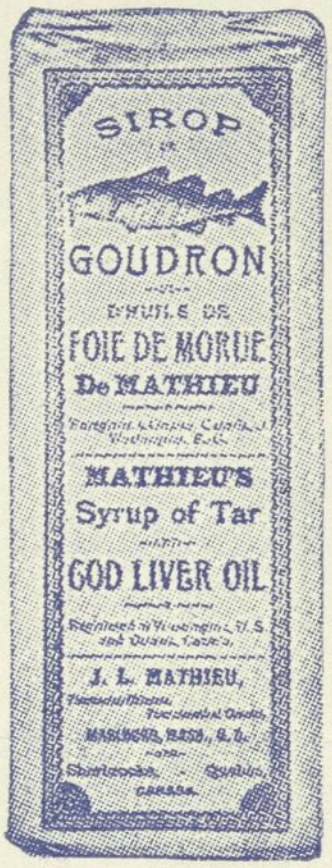


Le chevreuil, protégé par la nature et par la loi, abonde dans les Highlands d'Ontario (servis par le Grand-Tronc)

Sommaire: D'Argenson: Le rougissement des feuilles; E. Jolicler: Un beau devoir; Pierre Voyer: La grande chasse; Mistigris: L'élevage de la truite; Emile Lippi: Pars! Rapport du Quatrième Concours de Photographies

Poirier, Bessette & Cie,
Editeurs-Propriétaires,

Le temps des fraicheurs
Le temps des Rhumes...



Ne vous alarmez pas si vous prenez le rhume : rien de plus facile que de vous en délivrer.

C'est l'affaire de quelques doses de

Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres produits médicinaux éprouvés.

Il soulage, soutient, guerit.

Il ne désappointe jamais quant à ses effets rapides, en quelque sorte immédiat.

En vente partout

Quand vous avez mal à la Tête

— recourez sans hésiter aux —

Poudres Nervines

DE MATHIEU

qui guérissent radicalement : MIGRAINE, NÉVRALGIE, FAFIGUE, SURMENAGE, ETAT FIEVREUX.



Elles ne contiendent ni opium, ni morphine, ni chloral.

25 cts. la boite de 18 Poudres. — EN VENTE PARTOUT.

COMPAGNIE J. L. MATHIEU,
propriétaire, Sherbrooke, P. Q.



Le développement de la

Poitrine

est un des attributs de la beauté : il fait ressortir la sveltesse de la taille. On l'obtient par l'usage régulier et persévérant des

Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran (Perse)

Elles corrigent les caprices de la nature en développant, raffermissant et reconstituant le **Buste** chez la **Femme** et la **Jeune Fille.**

$1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5.00

Mme Suzanne D. ecrit :— "J'etais incredule et apres un essai convaincant des PILULES PERSANES, je me felicite de les avoir essayees.— Je m'en trouve admirablement bien."

SOCIETE des PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 1031,
Dépt. A., Montréal.

TEL: ST-LOUIS 1067

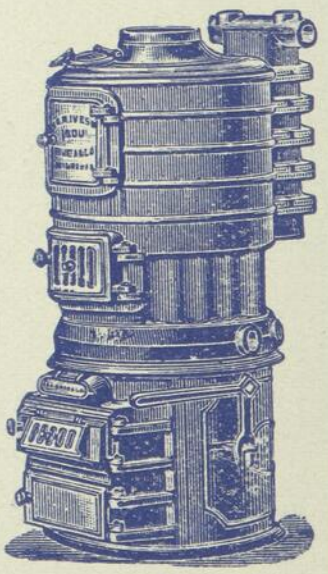
RAOUL LEBŒUF

Entrepreneur Plombier

Poseur d'Appareils a Gaz et Eau Chaude

Réparations de toutes sortes une spécialité.

Brûleurs et Manteaux à Gaz à bas prix.



1195 ST-HUBERT,

Pres Rachel, - MONTREAL.

PROVINCE DE QUEBEC

(CANADA)

TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terrres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du "Guide de Colon" au

MINISTERE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.

Pars

Puisque mes prières sont vaines,
L'implacable destin te forçant à partir,
Pars... mais pour soulager mes peines
Promets-moi de garder toujours mon souvenir.

De ce quai d'où je vois encore,
Entre tes blanches mains le mouchoir s'agiter;
Sur les flots que le soleil dore
Je regarde, en pleurant, le bateau t'emporter.

O Dieu! que du ciel tes étoiles,
Sur cette immense mer conduisent le vaisseau;
Et qu'une brise enflant ses voiles
Le pousse vers le port sur de tranquilles eaux.

Le jour le soleil qui se lève,
De ses tièdes rayons épanouit la fleur;
Ainsi de mon coeur, comme en rêve,
Part un rayon d'amour épanouir ton coeur.

Emile LIPPI.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: $1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: $1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Vol. 2, No 10, Montréal, Octobre 1909

Le Rougissement des Feuilles

NOUS sommes à l'époque de l'année où les feuilles aux verts si variés, durant l'été, changent plus ou moins de couleur. Les unes y gagnent en beauté, d'autres y perdent, mais pour toutes c'est le déclin fatal. C'est comme les dernières rutilances de ce qui fut un grand panorama, et ce sont les tons rouges flambants ou les ors les plus éclatants qui retiennent davantage l'oeil arrêté sur ce grand et singulier spectacle d'une forêt en octobre. Je connais des gens qui ont réuni de bien belles collections de ces feuilles d'automne avec leurs teintes bigarrées, leurs nervures vertes ou jaunes se détachant sur fond rouge, leurs nuances délicates variant en gammes infinies.

Quatrelles nous apprend que ce ne sont pas, seulement, les feuilles prêtes à tomber ou déjà enlevées par le vent qui peuvent acquérir des tons rouges. Tous ceux, dit-il, qui ont exploré les régions alpines ou les régions polaires ont pu remarquer qu'un grand nombre de plantes, dont les feuilles sont parfaitement vivantes et en pleine végétation, acquièrent des tons rouges plus ou moins étendus, plus ou moins foncés.

Les savants nous apprennent que le rougisement des feuilles est dû au froid, lequel produit en elle une substance nommée anthocyane. Gaston Bonnier a découvert qu'une lumière intense et prolongée produit également le rougissement des feuilles. D'autre part, je lisais ces lignes dans un numéro d'octobre 1908 des " Annales ", de Paris: " M. R. Combes a fait voir que, dans tous les cas où se forme l'anthocyane, il s'est produit une modification dans la composition des feuilles. Ainsi, lorsque les feuilles deviennent rouges, soit par le froid, soit par la lumière intense, soit par leur vieillissement à l'automne, soit encore par une sorte de maturation hâtée des feuilles sur une branche qu'on décortique à la base, M. Combes a constaté qu'il s'accumule dans ces feuilles une proportion anormale de sucres. Ce serait un trouble dans l'assimilation du sucre, une sorte de diabète de la feuille qui provoquerait la production de cette substance rouge."

* * *

Il m'a paru intéressant de réunir ces faits et ces constatations, en ce numéro d'octobre de notre revue. Car combien de fois n'ai-je pas vu des gens, instruits ou non, admirer cette métamorphose dans la coloration de la feuille, puis l'expliquer de cent manières plus ou moins fantaisistes.

N'est-ce pas un peu le rôle de notre revue de vulgariser un peu les petits et grands problèmes naturels, en prenant le soin de ne pas se servir—suivant l'expression de Sarcey—de mots qui soient plus grands que les choses?

D'Argenson.



(Le résultat d'une semaine de chasse dans les Highlands d'Ontario servis par le Grand Tronc)

La Grande Chasse

Par **Pierre Voyer**

DANS le numéro de septembre de la **Revue Populaire,** j'ai parlé du parti qu'une de nos grandes compagnies de chemin de fer tirait de l'alpinisme pour, à la fois, utiliser les grandioses Montagnes Rocheuses et tirer des revenus là où on ne lui prévoyait que des déficits.

Dans des numéros précédents, nous avons parcouru ensemble, et comme à vol d'oiseau, d'autres contrées canadiennes, telles que le Nouvel Ontario (Ontario Highlands), qui, jadis, semblaient devoir rester inaccessibles et déserts, malgré leurs beautés naturelles et d'une originalité si remarquable. Et nous avons vu que, grâce à l'industrie et au savoir-faire des hauts officiers actuels du Grand-Tronc, ces mêmes contrées, de sauvages et vierges qu'elles menaçaient de rester longtemps encore étaient devenues des endroits de villégiature où le confort moderne le plus complet et la nature la plus vraie, la moins violée se rencontrent partout sur une superficie de centaines et de centaines de milles.

Et comme voici l'époque où les amateurs de la grande chasse s'apprêtent à partir—le sont peut-être déjà—pour les régions où il y a encore du gros gibier, j'ai pensé à dire un mot de l'hygiène et de la chasse, en ouvrant une parenthèse pour ces mêmes Highlands.

≈

Il y a six ans, je passai une partie d'octobre et de novembre dans le Nouvel Ontario, faisant la navette entre Mattawa et Blind River, poussant des pointes vers le nord et vers le sud.

Je n'y vis pas de bien grandes villes, de fait pas une seule ayant quelque importance au point de vue du chiffre de la population.

Mais ce qui ne laissait pas de me surprendre, c'était de voir dans chacune de

ces " villettes " et dans presque chaque village de grands et beaux hôtels, munis de tout le nécessaire et de tout le superflu, dénonçant de toutes façons une grande prospérité.

Et ces hôtels étaient remplis de gens fort affairés, dépensant largement, portant beau et parlant haut.

On aurait dit, sans la langue, des Méridionaux de France.

Ce ne pouvait être des politiciens, la plupart des membres de cette " confrérie " m'étant connus, au moins de vue.

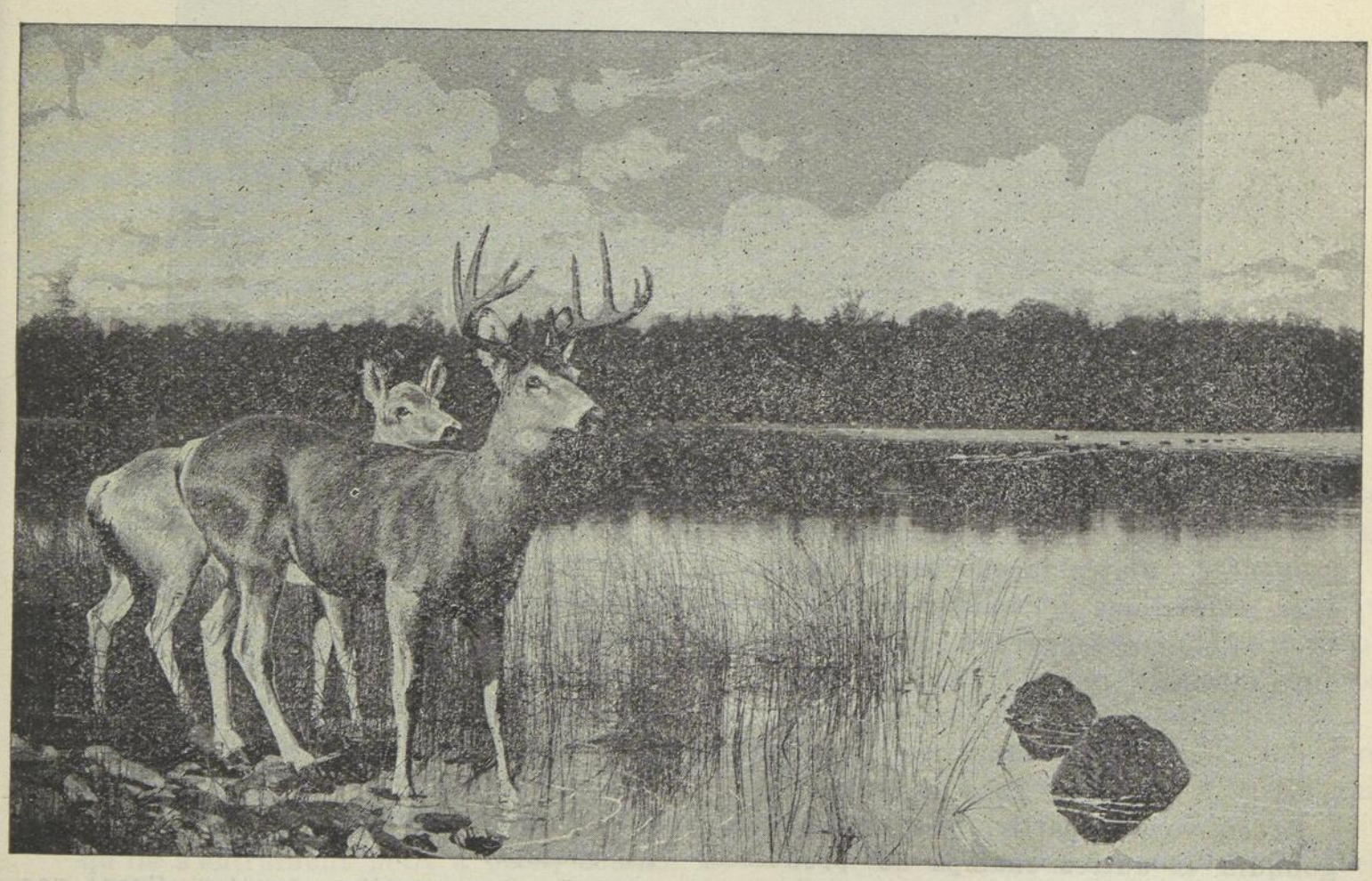
Et rien n'indiquait qu'ils fussent tous des voyageurs du commerce. Ceux-ci ont tant de façons de vous laisser savoir, même sans le dire, ce qu'ils sont et ce qu'ils font.

Je finis par apprendre que c'était là l'invasion ordinaire des amateurs de grande chasse, de nemrods qui accouraient de tous les points de l'Amérique du Nord, quelques-uns même ayant quitté la vieille Europe pour venir assouvir des goûts de grand sportisme synégétique qui trouvent de moins en moins, là-bas, de quoi se satisfaire.

J'appris aussi que cette invasion était comme une marée apportant avec elle les éléments de la moitié de la prospérité de cette région, où l'exploitation minière ne battait encore que son commencement.

Tout ou presque tout cela était dû à la Compagnie du Grand-Tronc qui, après avoir mis les Highlands d'Ontario en mesure de recevoir les chasseurs les plus entreprenants, avait fait, dans l'univers entier, une réclame intelligente et sincère pour ces mêmes Highlands.

Et comme cette réclame avait été soutenue par les résultats; comme les friands de fortes émotions, de grosses pièces et de régions à la fois primitives et confortables avaient trouvé là plus même qu'on ne leur avait promis, il était arrivé que leurs récits décuplaient annuellement l'invasion tandis que, d'autre part, grâce à la nature particulière du sol et à des lois sages et sérieusement observées, le gros gibier ne diminuait pas, au contraire.

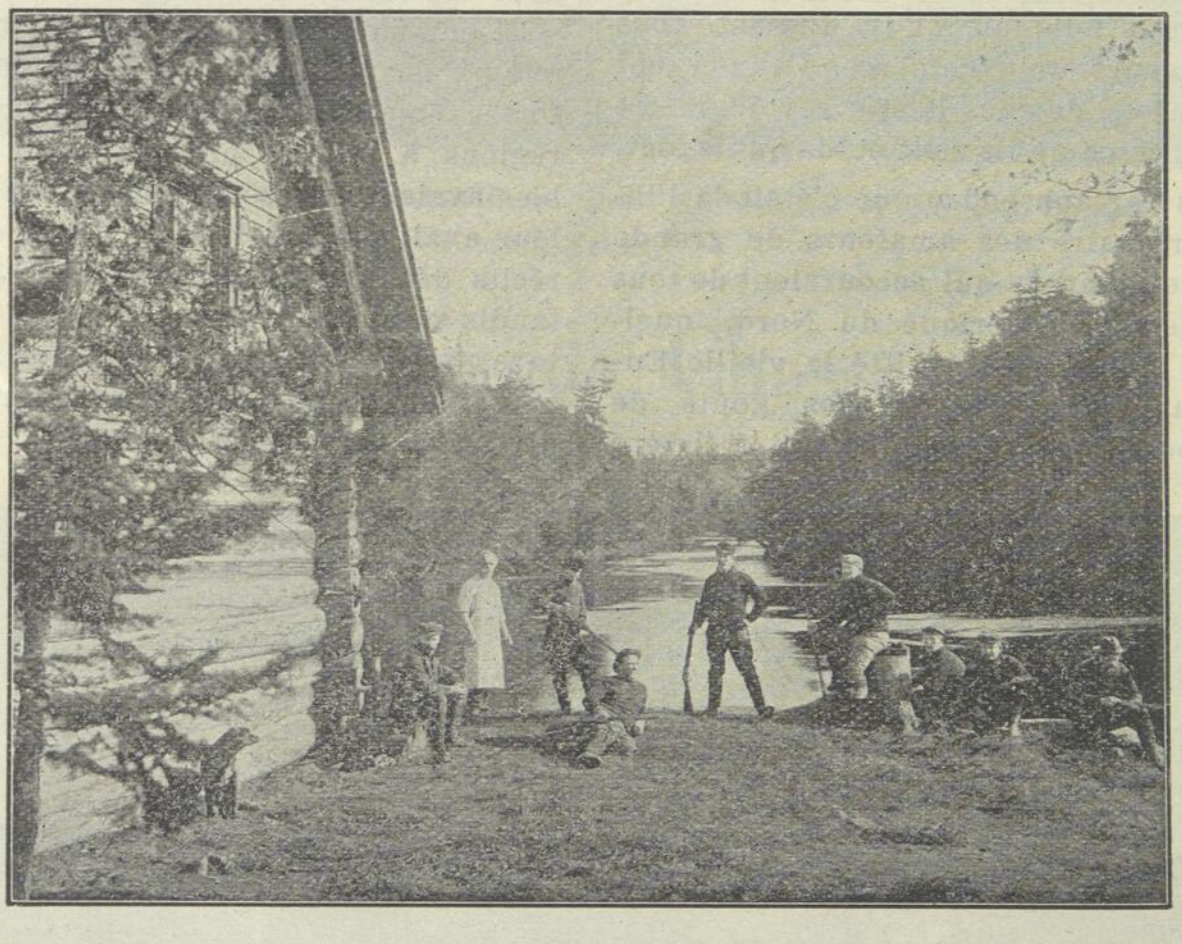


Le chevreuil, protégé par la nature et par la loi, abonde dans les Highlands d'Ontario (servis par le Grand-Tronc)

Et je me pris à penser à nos régions du nord québecois, pour ne mentionner que celles-là, où la richesse aurait pu être apportée à saison fixe si on avait su respecter les lois de la nature et celles que l'homme a promulguées pour la protection du gros gibier.

Aujourd'hui, nous nous reprenons. Une protection systématique et vigilante s'exerce. Espérons qu'avant longtemps nous pourrons, nous aussi, appeler vers nos Highlands les riches nemrods qui sèment sauraient que faire, je me rappelai que nos pères, qui avaient besoin du gibier pour la chair et pour la toison, lui durent également une vigueur qui va, hélas! se perdant bien vite. Nous, les fils des trappeurs, nous ne tirons plus même aux moineaux. Nous nous sommes hâtés de détruire les plus belles espèces de nos forêts plutôt par astuce qu'autrement, et nous avons perdu jusqu'au goût du gibier qui fut en honneur sur nos tables.

On me permettra d'analyser ici un arti-



Un camp de chasseurs sur la rivière Maganetawan, (servi par le Grand-Tronc)

l'argent de toutes façons parmi de rustiques populations à l'époque où c'est pour elles le chômage aggravé de l'entrée en dure saison.

≈

Et en voyant partir, pour le Parc Algonquin et autres champs de prouesses, ces hommes qui allaient demander aux saines fatigues de la chasse un retour de vigueur plutôt que du gibier dont ils ne

cle d'un savant observateur qui se cache sous le pseudonyme de Dr Nemo et qui énonce, avec autorité, des vérités où nous pouvons toujours prendre notre large part.

Nous sommes, disait-il, en pleine saison de chasse; or, pour nous autres citadins, habitués à fouler l'asphalte uni des trottoirs, quoi de meilleur que d'aller courir les champs!

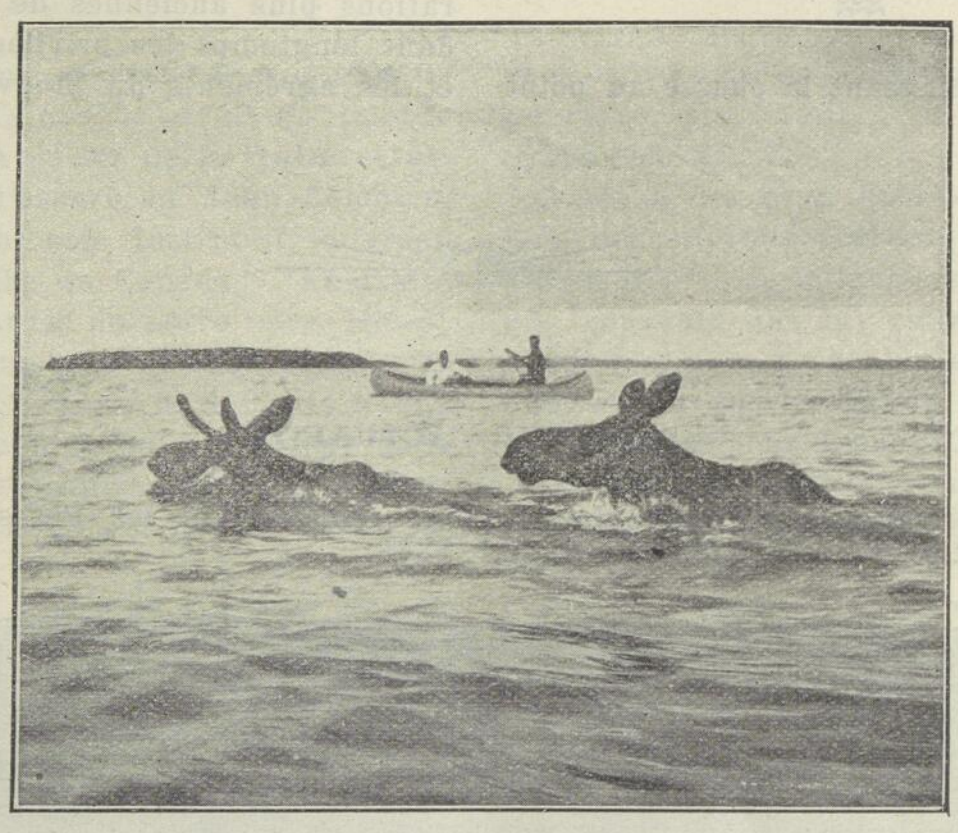
Certes, les premières sorties n'iront pas sans une fatigue appréciable. Quand il faudra lever le pied plusieurs milliers de

fois pour franchir les mottes de terre des labourés, quand il faudra franchir les haies, sauter les fossés, revenir vingt fois sur ses pas à travers des récoltes plus ou moins fournies, la journée ne laissera pas que d'être pénible. Mais après deux ou trois jours de repos, quel délassement, quelle liberté dans les mouvements!

Des muscles que vous avez habitués à exécuter des mouvements limités sont forcément surpris d'un travail aussi inaccoutumé.

Comme tout appareil mécanique, les muscles s'usent au fonctionnement quotidien. La nature heureusement pourvoit à cette usure, et chacune des fibres musculaires se rénove par des cellules nouvelles au fur et à mesure de la destruction des parties usées.

Chaque fois qu'il y a fonctionnement musculaire, on observe la formation de substances qui, en abondance, assez grande, finissent par fatiguer le muscle, par empêcher sa contraction. Ce sont ces subs-



Caribous à la nage dans le lac Tamagami près du Camp Cochrane, (servi par le Grand-Tronc)

Les déchets de tous genres qui sont venus encombrer leur jeu rationnel ont besoin de s'éliminer; d'où courbature rénale, élimination urinaire plus chargée. Il faut que l'organisme se purge, à proprement parler, de tous les résidus laissés en place par plusieurs mois de repos.

C'est cet excès de travail des premiers jours qui, parfois, fait diminuer l'ardeur des disciples de Saint-Hubert.

Mais qu'ils aillent progressivement, qu'ils s'entraînent petit à petit, comme il est nécessaire de le faire pour tout exercice pénible, et la fatigue cessera d'être perçue.

tances fatigantes dont il s'agit de faciliter l'élimination. L'une d'elles a pu être plus facilement isolée. C'est l'acide lactique.

Lorsqu'on injecte de l'acide lactique dans le corps d'un muscle normal, on observe, au bout d'un moment, que sa contractilité diminue de force et disparaît.

De même, d'ailleurs, si on injecte dans ce muscle du sang provenant d'autres muscles fatigués.

Au contraire, veut-on rendre aux fibres musculaires leur énergie première, il suffit d'opérer une sorte de lavage de ce muscle avec du sang frais ou la solution de

sérum physiologique.

Les premiers jours d'exercice, un citadin ne pourra donc jamais éliminer tous les résidus qu'il a accumulés pendant le travail tranquille de ses bureaux.

Ces premiers jours, fatalement, à côté de la fatigue banale, il y aura courbature lombaire, urines chargées, mais quelques jours de repos dans l'intervalle des sorties et l'entraînement faisant son oeuvre, la sensation de fatigue sera de moins en moins pénible.

≈

Donc, en envisageant la chasse au point de vue de son rôle hygiénique, on peut dire que c'est un exercice qui convient à tous les âges et que son action est particulièrement bienfaisante chez les tempéraments goutteux, graveleux, rhumatisants ou arthritiques.

Nous n'irons pas jusqu'à promettre que les crises douloureuses n'apparaîtront pas, mais du moins aura-t-on chance de les atténuer notablement et de favoriser la dépuration rénale.

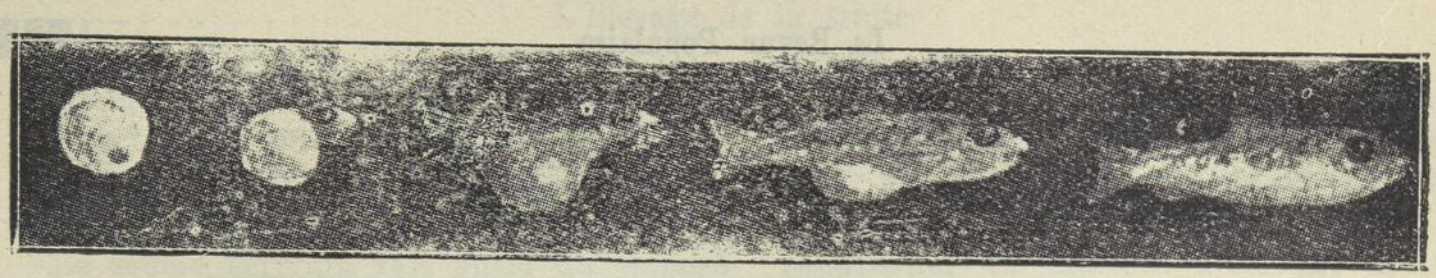
Ainsi ce sport est de tous les âges, et s'il développe les jeunes, il permet aux générations plus anciennes de conserver pendant longtemps les privilèges de la santé et les agréments du mouvement facile.

SOUVENIR- ACTUALITE

Reproduction d'une très vieille photographie représentant les Pères du Quatrième Concile de Québec, tenu à Québec le 7 mai 1868.



Se lit de gauche à droite: Mgr Lynch, évêque de Toronto; Mgr Farrell, évêque de Hamilton; Mgr Jos. Larocque, évêque de St-Hyacinthe; Mgr Taché, évêque de St-Boniface; Mgr I. Bourget, évêque de Montréal; Mgr Baillargeon, archevêque de Québec; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa; Mgr T. Cook, évêque de Trois-Rivières; Mgr Pinsonnault, évêque de Birtha et Mgr J. Langevin, évêque de Rimouski.



(La truite: de l'oeuf au poisson intégral)

L'Elevage de la Truite

Par **Mistigris**

LE poète Ausone vivait il y a près de seize cents ans. Il paraît qu'il fut le premier à parler de la truite. C'est du moins ce qu'assure sir John Lemoine, de Québec, en son instructif ouvrage "Chasse et Pêche au Canada". La truite eut aussi ses bardes en notre pays. Hélas! cela n'a pas empêché sa décadence. Et cette décadence, elle ne la doit pas à son inconduite, à quelque oubli prolongé de la loi naturelle de croître et de propager. C'est nous qui, là encore, sommes les coupables.

La truite est donc une autre de nos richesses que nous avons exploitée presque jusqu'à extinction.

Il fut un jour, encore bien présent à ma mémoire, où, à Québec, on servait à midi de merveilleuses truites fraîches de la nuitée. C'est dire qu'il ne fallait pas, comme aujourd'hui, faire des lieues et des lieues en chemin de fer pour trouver où la pêcher.

En ce temps-là, Baptiste partageait son activité entre deux besognes bien typiques: celle de détruire le succulent saumon diminutif—ainsi qu'on a appelé un jour la truite—comme s'il se fut agi d'un ennemi dont l'existence mettait la sienne propres en péril; la deuxième de ces nobles et méritoires besognes était d'abattre tous les jeunes érables desquels il pouvait trouver deux sous pièce les jours de fête nationale. C'était là sa bonne manière de célébrer le Grand Patron. A choisir, j'aime encore mieux la manière qu'a Paddy de célébrer le sien et qui ne va pas plus loin, dans la voie de la malfaisance, qu'à coiffer un castor trop petit et à ingurgiter des coups trop grands.

Grâce à ces deux nobles besognes, en bien des endroits Baptiste en arriva vite à n'avoir plus de la truite que le même vague souvenir qui lui reste de l'antique rhum blanc, et à ne plus se sucrer le bec qu'avec du sucre anglais, comme disent encore les anciens dans certaines paroisses.

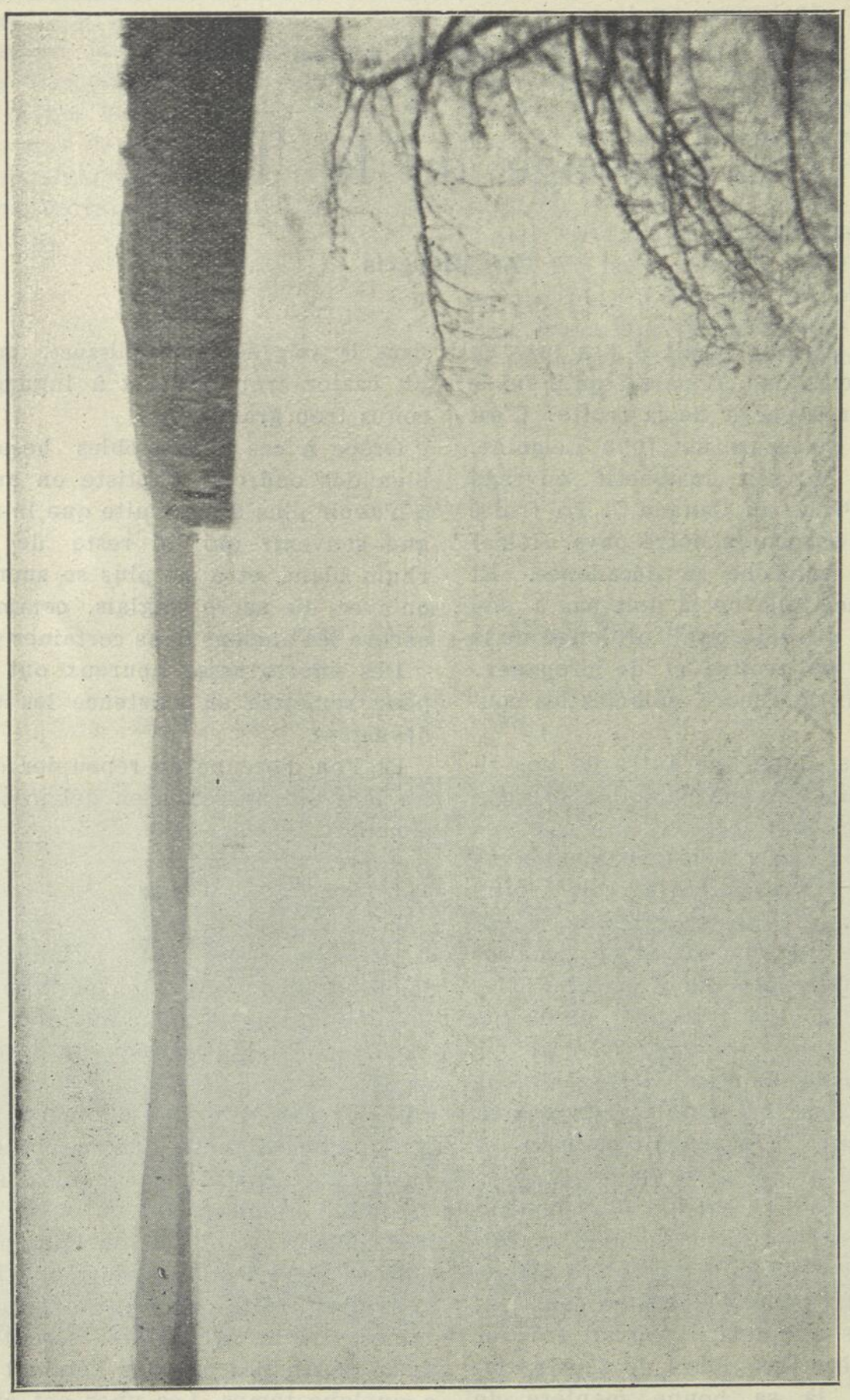
Des efforts assez heureux ont été faits pour remettre en existence les érablières dévastées.

Et l'on s'occupe de repeupler de truites les lacs qui autrefois en débordaient quasiment.

≈

La pisciculture est aujourd'hui une science bien établie, bien positive, dirai-je, absolument sortie, pour quelques poissons, du moins, de la période du tâtonnement expérimental.

Il y a une trentaine d'années, nous dit M. Edmond Renoir, que la pisciculture a passé, en France, du laboratoire des savants à l'établissement où on la traite industriellement et commercialement. Le poisson auquel on s'est le plus adressé est la truite; truite commune, truite des fontaines, truite arc-en-ciel seront bientôt aussi répandues qu'elles l'étaient peu il y a quelque temps. Les unes ont été importées d'Amérique, notre truite commune pêchée de façon désordonnée devenait une rareté: l'abondance revient et si l'on y



Un rendez-vous de sports: Le lac Saint-Ignace, dans le Nouveau-Québec

tient la main, l'excellent manger constitué par la truite, que les Anglais appellent lord King Speckleblack (seigneur roi taché de noir) sera commun.

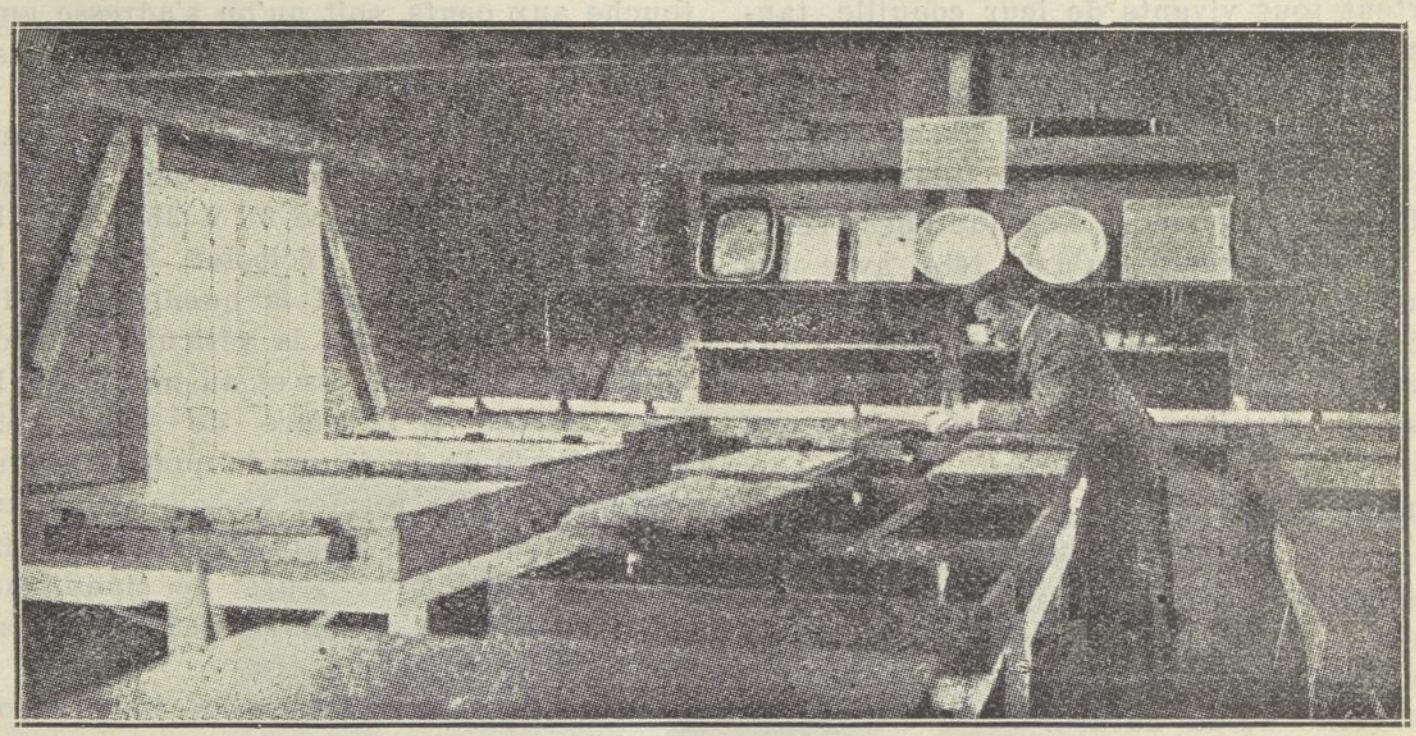
Le même écrivain fait aussi un exposé des méthodes d'élevage; je ne puis qu'en donner les grandes lignes.

Les moeurs des poissons à l'état de nature ont été étudiées. On sait que telles espèces pondent dans des conditions et des endroits déterminés; que notamment la truite, qui nous occupe, recherche des eaux limpides, tranquilles, coulant doucement sur un fond de gravier lisse pour y déposer ses oeufs. Tous les poissons n'opèrent pas de la même façon. Chez les carpes, les oeufs se fixent sur un point, et leur adhérence est telle, que même un courant rapide ne peut les en détacher. Les oeufs de truites restent libres. Les poissons ont donc une tendance à préférer comme frayère le fond calme d'un ruisseau garni de sable et de cailloux. Ils fouillent ce sol par des mouvements répétés et le remuent assez pour le débarrasser du sable et former de véritables nids entre les pierres. C'est là que les oeufs viennent tomber, et qu'ils resteront le temps nécessaire à l'incubation.

Eau claire, aérée, à faible courant, fond d'une propreté rigoureuse, sans la moindre vase, voilà les conditions normales dans lesquelles s'effectue la reproduction naturelle de la truite et dont il faut se rapprocher en matière d'élevage si l'on veut réussir.

On dispose donc, dans une pièce maintenue à une température aussi égale que possible des bacs, dont le fond est formé par des baguettes rondes de verre blanc sur lesquelles viennent se poser les oeufs fécondée.

C'est alors qu'on les pose un à un sur les baguettes de verre dans les bacs. Ces bacs



Bacs d'incubation de la truite

ont une petite épaisseur d'eau courante. On les étage de manière qu'ils se déversent les uns dans les autres et que le mince filet d'eau amené au bac supérieur suffise à alimenter tous les autres.

Le temps total de l'incubation est de 80 à 90 jours. Il importe de visiter quotidiennement les bacs afin de rejeter les oeufs morts, qui se couvriraient vite de moisissure et contamineraient tout le contenu des appareils. Les oeufs non fécondés, ou oeufs morts deviennent opaques, tandis que les autres revêtent les couleurs les plus variées, en raison de la nourriture de la mère; il y en a de rouges, de jaunes, de marbrés, de nacrés.

Les oeufs fécondés laissent apercevoir à leur surface un point noir qui est tout l'espoir du pisciculteur. Au bout de 33 à 35 jours cet oeuf vivant, mais inerte, va s'animer, et l'on assistera aux plus curieux phénomènes. Rien n'est intéressant comme de suivre les différentes phases de l'éclosion, de deviner le poisson dans cet oeuf immobile, mais qui bientôt subira sa première métamorphose.

Ce qu'on voit tout d'abord de ce poisson est étrange comme tout ce qui concerne ce monde des eaux toujours si bizarre et si déconcertant. Lorsqu'on parle d'oeuf, la pensée est ramenée vers les oiseaux qui sortent tout vivants de leur coquille, tandis qu'il n'en est pas de même ici, et il faudrait plutôt comparer l'oeuf de la truite à la graine d'où sort le germe qu'elle nourrit pendant un certain temps.

Le cas est le même. Lorsque l'oeuf éclôt, il ne sort d'abord qu'une tête, avec ses deux gros yeux, reliée par un fil à ce qui est encore l'oeuf, mais qui va devenir une sorte de poche ou de vésicule, servant de réserve alimentaire au poisson nouveauné.

Pour les esprits superficiels, le personnage est grotesque: deux yeux énormes, ressemblant à des verres grossissants piqués sur une vessie et ayant la prétention de vivre, cela paraît singulier? C'est une merveille de la nature!

Ce poisson, car désormais c'en est un, est destiné à vivre dissimulé sous les pierres pendant de longues semaines, au fond de la rivière où le sort l'a placé, s'il ne veut pas être, dans l'instant, la proie des ennemis nombreux qui guettent ce frai appétissant. Il faut qu'il vive dans sa retraite, et la poche nourricière sera là; il y pourra puiser jusqu'au jour où devenu assez grand, assez fort, assez vif, il lui sera permis de circuler un peu partout, étant capable de fuir ses dangereux voisins.

Et ses yeux, ces gros yeux de crapaud, ces yeux disproportionnés de taille, avec un corps qui n'existe pas, ces yeux qui tiennent toute la tête, croyez-vous que ce ne soit pour rien qu'ils affectent cette forme? Ces yeux-là sont de véritables microscopes qui leur permettent d'apercevoir les plus petits infusoires, les seuls que les poissons naissants puissent ingurgiter par leur bouche microscopique.

Pendant tout le temps qu'ils sont nantis de cette poche nourricière, on les voit tantôt couchés sur le flanc, tantôt s'agitant avec rapidité, pour retomber bientôt sur le côté.

Tandis qu'ils sont dans cet état, ils exigent des soins constants, on doit les visiter tous les jours, afin de jeter les morts par-dessus bord. Ajouterons-nous que toutes ces manipulations doivent être faites avec des précautions infinies, soit qu'on touche aux oeufs, soit qu'on s'adresse aux petits êtres qui ne tiennent à la vie, c'est le cas de le dire, que par un fil!

La période de formation totale comprend donc l'incubation de l'oeuf ou état embryonnaire, qui dure 30 à 35 jours; le second état, qui suit l'éclosion, 8 jours; le troisième, dans lequel la queue apparaît, le corps se dessine, et la vésicule se place en équilibre au-dessous et au milieu de la ligne dorsale à la place de l'abdomen, d'une durée de 15 jours; le quatrième, qui voit le corps se former presque complètement et la poche diminuer en s'aplatissant, durée 8 à 12 jours; le cinquième, où l'alevin fait s'est débarrassé de sa vésicule. Total 80 à 90 jours.

L'oeuf a séjourné dans les cuvettes ou tamis des bacs, l'alevin vit dans les casiers de ces mêmes bacs un certain temps, puis il va changer complètement d'existence. On va le sortir de cette " nursery " où on le tenait à une température constante, où on l'entourait de soins méticuleux, où l'on veillait à ses moindres mouvements. Il va sortir de la chambre close et connaître les joies du grand air.

≈

Quelques chiffres intéressants: on calcule que sur trois millions d'oeufs traités, il en survit le tiers, soit un million, et qu'à deux ans on retrouve sur ce chiffre 30,000 truites.

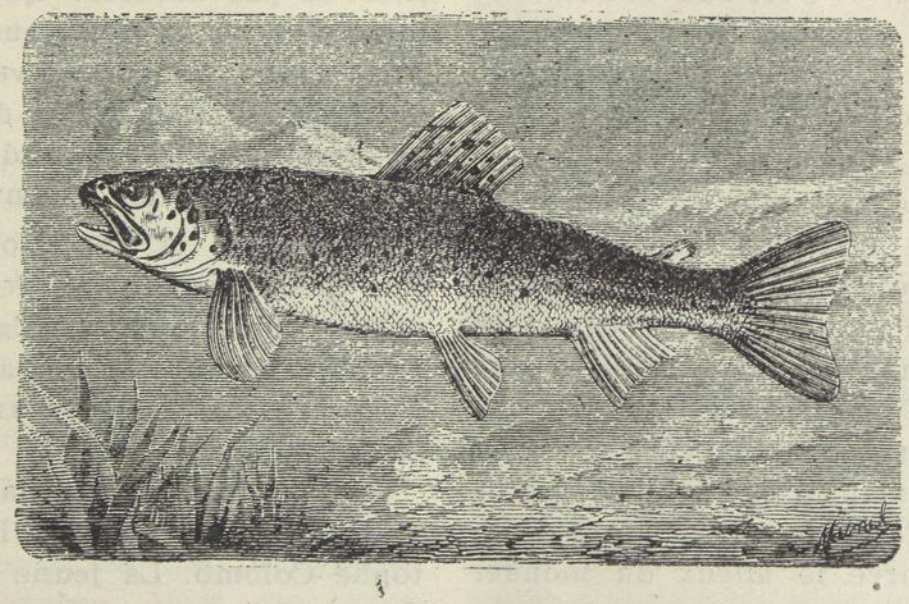
C'est encore un fort joli résultat et la pisciculture constitue une industrie lucra-

tive, à la condition de posséder la compétence nécessaire.

Si l'on voulait faire de l'alevinage, partie distincte et consécutive de la pisciculture, et réempoissonner les cours d'eau, il faudrait tenir compte de la nécessité de repeupler à la fois en espèces fines, mais carnassières, et en espèces plus communes, destinées à servir de pâture au poisson exploité, la truite.

En maintenant une balance exacte entre les victimes et leurs adversaires, rivière ou étang donneront un produit rémunérateur auquel il serait temps de songer, car sans cela il viendra un jour où le domaine des eaux, si riche autrefois, sera complètement dépourvu de sa population.

Au nombre des poissons qui ont une réelle valeur, se trouve au premier rang la truite dont l'élevage réussit fort bien entre des mains habiles.







Un Beau Devoir

Par **E. Jolicler**

TOUT notre jeune monde scolaire étant au travail, il va sans dire qu'il y a, de-ci de-là, des parents qui croient faire preuve d'affection en aidant leurs enfants dans leur travail au point que ce ne sont plus ces derniers qui en bénéficient. Cette manie donne lieu à de petites aventures assez drôles, et c'est souvent les enfants ainsi aidés qui sont les victimes. Je veux en raconter une que je tiens d'un ami à qui je laisse la parole.

Ma petite nièce Lily, dit-il, a douze ans. Malgré son jeune âge, elle est remarquablement forte en narration française. Ses notes sont toujours excellentes, et réellement, ses devoirs sont fort bien écrits. J'en ai eu quelques-uns sous les yeux et j'ai été stupéfait. C'est inouï ce que les enfants, aujourd'hui, sont avancés! Certains de ces canevas étaient d'une aridité ou d'une difficulté à faire frémir. Malgré cela, elle s'en était tirée le mieux du monde. Je n'aurais jamais cru qu'une enfant de son âge eut des pensées aussi élevées, des vues aussi étendues, des sentiments aussi nobles.

Or, dernièrement, elle revint de l'école avec un sujet ainsi dicté par le docte pédagogue, qui préside à l'éclosion de sa petite intelligence:

"Christophe Colomb, après de longs mois d'absence, débarque en Espagne, ayant découvert l'Amérique.—Ses impressions.—Joie du retour.—Accueil qui lui est fait.—Grandeur de son oeuvre.—Ingratitude du Roi.—Développez."

Ce jour-là, je me trouvais à la maison. Cette circonstance fit que j'eus l'occasion d'assister à la rédaction de son devoir. A vrai dire, sa mère y mit un peu la main. N'est-ce pas naturel? Quand on a un enfant, c'est pour qu'il vous fasse honneur. Aussi, est-il bon de surveiller son travail, corriger ses fautes, lui donner des idées, au besoin lui souffler de belles tirades. D'ailleurs, tous les parents font de même.

Cependant, la narration était commencée. Sous l'inspiration de la mère, les lignes s'ajoutaient aux lignes. J'entendais parler d'amour de la patrie, de glorieux désintéressement, de grandeur d'âme dans l'adversité, etc., etc.

Sur ces entrefaites, la couturière survint. Adieu narration, l'Espagne et Christophe Colomb. La jeune mère plante tout là.

—Mon cher, me dit-elle, puisque tu es là, tu serais bien aimable de prendre ma place. Le devoir de Lily n'en sera que meilleur.

Et là-dessus, pfft..., elle disparut.

Lily était restée la plume en l'air, attendant la suite, au milieu d'une belle phrase dans laquelle le coeur de Christophe Colomb, à la vue des côtes d'Amérique, s'était empli de...

Empli de quoi?... Je cherchais en vain dans mon imagination. Je n'ai jamais découvert l'Amérique, moi! J'ignore absolument l'effet que cela m'aurait fait.

Bref devant mon impuissance à en sortir, j'eus une idée lumineuse.

—Ma petite Lily, dis-je, laisse là ta composition française, et recommence-la à ton idée. Ecris comme tu le sens, comme tu le comprends. Je suis sûr que ce sera très bien.

Et Lily, m'ayant écouté, écrivit ce qui suit:

" Lorsque Christophe Colomb débarqua en Espagne, il fut bien content. Sa femme et sa petite fille l'attendaient sur le quai. Elles le reconnurent aussitôt, malgré sa grande barbe et ses longs cheveux, et se jetèrent à son cou. Pendant longtemps, ils se tinrent embrassés, et Christophe Colomb se disait: " Merci, mon Dieu! j'ai retrouvé ceux que j'aime!"

" Il y avait aussi là beaucoup d'autres personnes qui attendaient le moment de l'embrasser ou de lui serrer les mains. Et Christophe Colomb était ému et joyeux en même temps de ce charmant accueil.

"Cependant, après que tout le monde se fut bien embrassé et félicité, Christophe Colomb tenant sa petite fille par la main, se dirigea vers sa maison où un grand dîner était préparé pour fêter son retour. Il y avait surtout des desserts en quantité, mais malgré cela, la fillette avait hâte que le repas fût terminé. En effet, les bagages venaient d'arriver. Il y avait des caisses immenses toutes remplies de choses extraordinaires et qui venaient d'Amérique. Lorsqu'on les ouvrit, ce furent des cris d'admiration. C'étaient des fruits délicieux, des bananes, des cocos énormes, des figues, et bien d'autres encore. Puis des cages pleines d'oiseaux de Paradis et de perroquets. Et aussi d'autres caisses renfermant des réveille-matin, des phonographes, des boîtes à musiques, etc., etc.

" La petite Colomb ne se lassait pas de tout toucher et de tout admirer. Mais elle n'oubliait pas son cher papa, et à chaque nouvelle découverte, elle se jetait à son cou et l'embrassait fort, fort.

" Dire les cadeaux qu'elle eut pour sa part, serait impossible. Et pourtant quelque chose manquait à son bonheur. Elle aurait voulut voir cet Amérique dont tout le monde parlait.

" —Mais, papa, répétait-elle à chaque instant, puisque tu as trouvé aussi l'Amérique, pourquoi ne l'as-tu pas rapportée?

" La pauvre petite ne se rendait pas compte qu'il s'agissait d'un pays. Elle était si jeune! Et le pays était si grand! Il n'aurait pas tenu sur le bateau. Mais on avait beau lui expliquer, elle ne comprenait pas.

" Les jours suivants, il y eut de grandes fêtes et réjouissances. Le Roi lui-même vint féliciter Christophe Colomb d'avoir découvert un endroit où il y avait de si belles choses, et il lui offrit, comme récompense, tout ce qu'il voudrait.

" Mais Christophe Colomb rejeta noblement en arrière sa tête aux cheveux blancs et dit:

" —Merci, Sire. L'amour de ma femme et de ma fille me suffit. Je suis assez récompensé de la gloire que j'ai donnée à mon pays.

" Cette belle réponse mit le Roi fort en colère. Aussi, plus tard, il fit mourir de faim le célèbre explorateur... Jugez du désespoir de sa femme et de sa fille.

" C'est de cette époque que date le proverbe bien connu: L'ingratitude est le (ici un pâté) des Rois."

. . . . . .

—C'est très bien, Lily, fis-je après avoir lu. J'espère que tu auras une bonne place.

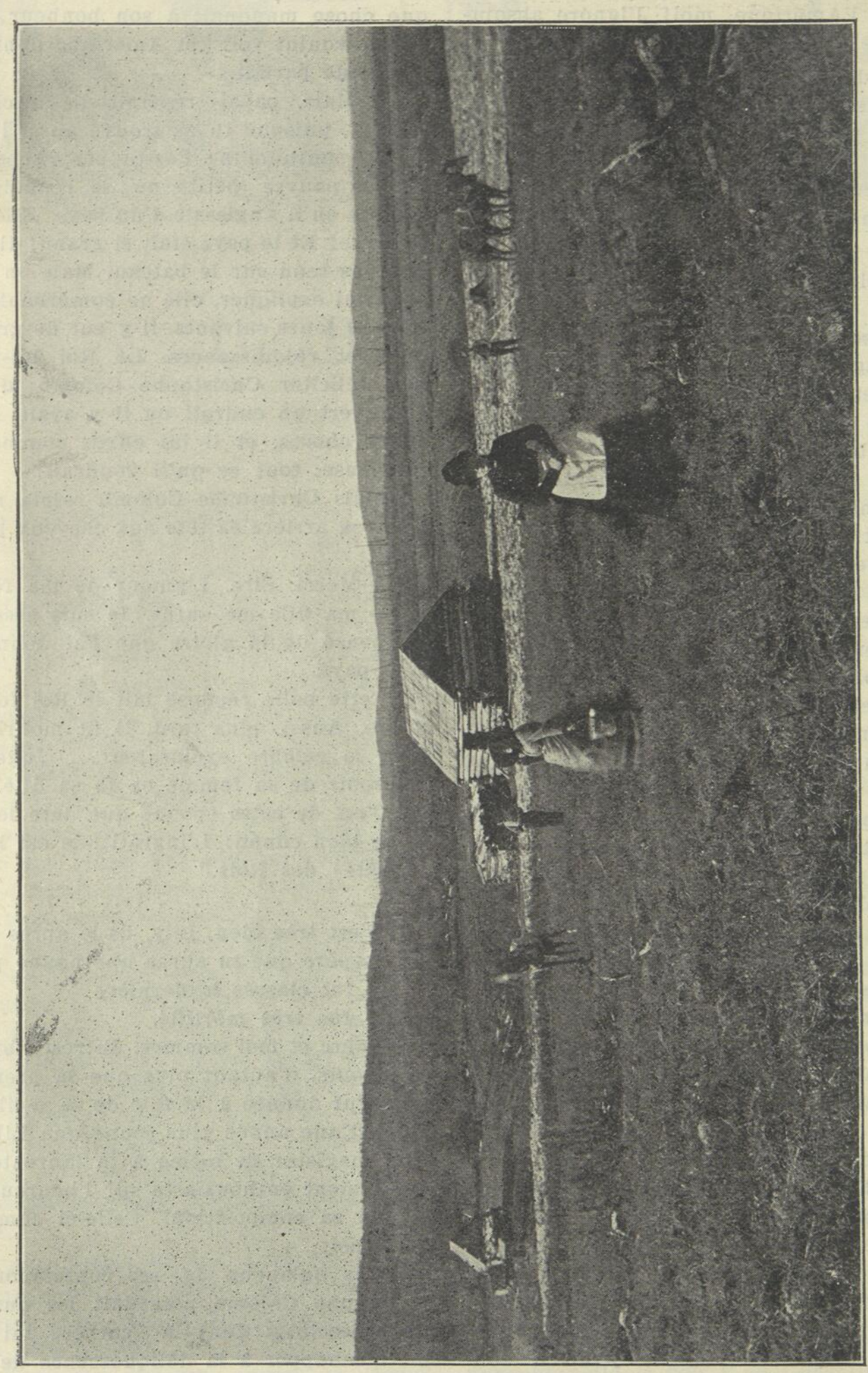
Lily fut classée la dernière.

J'en fus très mortifié.

Sa mère et moi sommes, du reste, brouillés depuis, d'autant plus que la première place fut donnée à la fille de sa meilleure amie, d'une année plus jeune que Lily.

Le magister fit même à la lauréate un compliment enthousiaste sur l'heureux début de sa composition. Celle-ci commençait ainsi:

" Plus qu'aucun de ses contemporains, Christophe Colomb possédait les qualités immarcescibles dont la synthèse lui permit d'échapper à la déliquescence de son époque."



L'oeuvre de la colonisation: Une ancienne région de grande chasse devenue région agricole du Nouveau-Québec.

NOTRE FEUILLETON.

Roman complet :

Un Sorcier du Thibet

par CHARLES GAREY

(Adaptation par Pierre Luguet)

I

Mystère noir

LE docteur Edward Farthingale célèbre à New-York malgré sa jeunesse—il n'avait alors que trente-neuf ans—et dont la science faisait autorité dans le monde des orientalistes, disparut un jour subitement, et sans que personne put trouver trace de ce qu'il était devenu. Le docteur Farthingale était à ce moment à la veille d'épouser miss Marjorie Grantham.

Il avait passé la soirée chez sa fiancée, dans une belle maison du haut de la cinquième avenue, s'était retiré de bonne heure, et était revenu à pied chez lui, cinquante-septième rue de l'Ouest en traversant le Park.

Un policeman de service auprès du Cercle Columbus, huitième avenue, se souvint d'avoir vu passer devant lui, vers dix heures, un homme répondant au signalement du docteur, et qui paraissait suivi de près par deux individus au teint sombre et à l'aspect étranger. Sur ce dernier point, toutefois, il ne se montra pas affirmatif. Une foule nombreuse circulait devant lui à ce moment de la soirée, et il craignait de mélanger dans sa mémoire deux incidents différents.

Georges Washington, chasseur à l'Omar Khayyam, l'hôtel meublé où Edward Farthingale avait son appartement de garçon, se rappelait nettement la rentrée du locataire. Il avait même remarqué la pendule du hall, et manifesté quelque surprise en constatant qu'il n'était encore que 10¼ h.

—Tiens! avait-il dit, je croyais avoir marché plus longtemps.

Puis il avait pris l'ascenseur et avait gagné son logement.

Washington ajoutait qu'il était demeuré de garde toute la nuit, et certifiait que le docteur n'était pas ressorti pendant ce temps.

La seule personne qui, en dehors de cet enfant, déclarât avoir vu le disparu était Kumar Sahh, serviteur indien de Farthingale. Sa déposition ne jetait pas plus de clarté sur cette étrange affaire que celle du premier témoin.

Selon lui, cependant, le docteur n'était pas rentré à 10¼ h. comme le prétendait Georges Washington, mais seulement bien après 11 heures. Et cette divergence d'assertions ne manqua pas, comme bien on pense, de préoccuper les policiers chargés de l'enquête.

Interrogé sur le point de savoir s'il n'avait rien remarqué de particulier, ce soir-là, dans les manières ou dans l'attitude de son maître, Kumar répondit négativement.

—Cependant, dit-il, le docteur s'est montré bref, et quelque peu dur avec moi, et je sais par expérience que c'était chez lui

un indice de préoccupation.

—A son arrivée, poursuivit-il, mon maître m'a simplement averti qu'il n'avait pas besoin de mes services. Il est rentré dans sa chambre et en a fermé la porte. Pour moi, j'ai dormi comme à l'habitude dans la pièce d'entrée et, bien que j'aie le sommeil excessivement léger, je n'ai entendu aucun bruit suspect. J'affirme, en outre, que personne n'a traversé ma chambre pour sortir.

Et cependant quand l'indien avait frappé à la porte du docteur le lendemain matin, comme il en avait l'habitude, personne ne lui avait répondu. Il avait frappé plus fort, à plusieurs reprises, croyant à un sommeil rebelle, puis effrayé; enfin il avait été quérir la police.

Celle-ci était arrivée, avait enfoncé la porte et avait trouvé la chambre vide et le lit intact.

L'agent Casey, qui avait procédé lui-même à l'opération, appuyait les dires de Kumar en ce qui concernait l'état de l'appartement. La seule chose dont il se montrât surpris, c'est de constater que l'Indien paraissait savoir ce qu'on allait y trouver, avant même que la porte fut démolie.

Il avait dit en effet, tout en gémissant, que son maître n'y serait pas, et que certainement on allait entrer dans une chambre vide. Mais il avait ensuite expliqué rapidement ces paroles, en arguant d'une métaphore chère aux Orientaux. Celle-ci voulait dire simplement qu'il craignait de ne plus retrouver là l'esprit, l'âme du docteur Farthingale, et Casey reconnut que Kumar avait paru aussi sincèrement surpris que les autres, en entrant dans l'appartement où il avait entendu son maître s'enfermer la veille.

Et là s'arrêtait la chaîne des informations qu'il avait été possible de recueillir. On annonça qu'une indisposition subite de son fiancé retardait le mariage de Mlle Grantham et la police fit autant que possible le silence, tandis que, éperonnée par la promesse d'une grosse récompense, elle fouillait New-York dans ses moindres coins, de la batterie à Harlem, pour essayer de découvrir la trace de l'homme disparu.

Mais quand une semaine entière eut passé sans amener le moindre résultat, la vérité filtra, comme c'était inévitable, et les journaux de New-York ne manquèrent pas de publier de longs articles copieusement illustrés, où la disparition du docteur Farthingale était commentée de toutes les manières. Ce fut en quelques heures, la nouvelle sensationnelle dont tout le monde parlait.

Il faut avouer qu'il y avait dans cet évanouissement total du savant, de quoi provoquer une émotion profonde. Personne n'en revenait. Qu'un homme jouissant d'un tel prestige scientifique et social, habitant au coeur même de la cité, connu de vue par des centaines de ses concitoyens, fut devenu aussi invisible qu'un petit caillou blanc lancé dans les flots de l'océan, devait décevoir la population tout entière et la décevait en effet. Il paraissait impossible qu'il eut été enlevé; il paraissait incroyable qu'il fut parti de son propre mouvement, sans avertir personne, et surtout sa fiancée.

Le docteur était au zénith de sa gloire; il allait épouser une jeune et jolie fille, dont il était ardemmet épris, et qui lui rendait ouvertement son affection durable et dévouée. Il ne manquait de rien sur terre, puisqu'il était possesseur d'une grosse fortune. Quant à la supposition qui avait été émise, et suivant laquelle il aurait agi sous l'influence d'un trouble des facultés cérébrales, il y fallait renoncer; le disparu était d'une mentalité normale, solide, invariable, et il menait l'existence la plus régulière qui fut.

—C'est l'affaire la plus difficile à débrouiller qui me soit jamais passée par les mains, déclarait le capitaine de police O'Harra, chef du bureau des détectives. Et j'en ai cependant vu de toutes les couleurs.

Le capitaine était alors assis dans son York, il venait d'écouter les rapports des nombreux agents lancés à la recherche du docteur Farthingale, et constatait avec désespoir que malgré le zèle de ses hom-

mes, l'habileté reconnue de certains d'entre eux, il n'était pas plus avancé qu'à la première heure de l'enquête. Et il y avait dix jours pleins qu'on cherchait.

—Travailler là-dessus, disait-il, équivaut à essayer d'escalader un mur en verre lisse. Le meilleur acrobate n'y trouverait pas une crevasse où fourrer le bout de son ongle.

—C'est vrai, lui répondait Olivier Ditson, qui se trouvait dans le bureau, nous avons absolument l'air de vouloir forcer une impasse. Et cependant, à ce problème, il doit y avoir une solution!

Olivier Ditson était journaliste, et considéré comme un des meilleurs parmi ses confrères. Il avait depuis longtemps quitté les voies pénibles du reportage pour un emploi plus prestigieux, mais depuis que l'affaire Farthingale était apparue, depuis qu'elle avait pris aux yeux du public une importance capitale, il était involontairement revenu à ses fonctions anciennes, avec l'espérance de découvrir quelque chose là où les autres ne pouvaient rien trouver.

Cette résolution avait déchaîné, naturellement, bon nombre de colères et de jalousies dans le clan des reporters attitrés, qui avaient vu la bonne occasion de se mettre en lumière et à qui il semblait qu'on enlevât le pain de la bouche, mais aucun d'eux n'avait encore fait ses preuves, et l'adresse particulière de Ditson le désignait pour une enquête de cette nature, puisqu'il voulait bien s'en charger.

De plus, certaines circonstances faisaient de lui sans conteste l'homme de la situation. Il habitait auprès du docteur Farthingale, à l'Omar Khayyam, et il était à peu près le seul, à New-York, avec qui le savant se fut départi de son extrême réserve et eut consenti à entrer dans un sorte d'intimité.

En conséquence, les reporters évincés de la "grande affaire du jour" eurent à rentrer leur mauvaise humeur et à attendre, pour briller à leur tour, une autre occasion. Ditson, de sa part, se mit énergiquement en besogne, et commença une enquête personnelle, parallèlement à celle que menaient les détectives.

Et nous le trouvons dans le bureau de son vieil ami le capitaine O'Harra, lorsqu'il venait se faire une idée de l'état de l'information, et essayer de mettre en ordre le chaos des réflexions,— judicieuses ou saugrenues—qu'il trouvait depuis quelques jours sur les questions de la cité.

—Oui, répéta-t-il, pensif, il faut qu'il y ait une solution. Un homme ne disparaît pas comme une aiguille, que diable!

—Il y a sans doute une solution, répondit l'officier perplexe, mais je bénirais le mortel qui m'en ferait seulement voir la première lettre.

Il s'était levé après avoir congédié ses agents, et se promenait de long en large dans le bureau.

—Il n'y a pour moi qu'une chose certaine, poursuivit-il; ou Farthingale est parti de sa propre volonté, ou il est parti malgré sa volonté. En dehors de ceci, je ne sais rien.

—Et cependant, cette différence dans les dépositions en ce qui concerne l'heure de sa rentrée, est-ce que vous ne voyez pas quelque chose là?

—A vous dire vrai, je n'y attache pas grande importance. Et ceci pour une bonne raison: c'est que je n'ai jamais vu deux témoins s'accorder sur le temps exact d'un événement. En la circonstance, la version de l'enfant. Il paraît absolument sûr de ce qu'il dit, et ce qu'il dit coïncide avec ce que nous avons pu apprendre d'autre part.

—Il est certain que Farthingale a très bien pu entrer à l'hôtel à dix heures un quart et ne paraître chez lui qu'après onze heures, comme l'affirme Kumar, mais qu'aurait-il fait pendant ce temps-là?

Le capitaine se tourna vivement vers Ditson.

—Il ne serait pas rentré chez vous, par hasard?

Le journaliste tressaillit sous l'inattendu de cette question.

—Ne me faites pas de ces mauvaises plaisanteries sans m'avertir, O'Harra, dit-il ensuite en riant. Je suis une bête nerveuse, et il faut ménager ma sensibilité. Non, Farthingale n'est pas venu chez moi

ce soir-là, je vous l'ai déjà dit, d'ailleurs, le docteur n'était pas excessivement sociable, et je le voyais rarement, bien qu'il ne m'eut pas enveloppé dans sa misanthropie coutumière.

—C'est ce que tout le monde dit, en effet. Mais alors, si l'homme a été dans la maison, pendant une heure, avant d'entrer dans son appartement, où était-il? Il est invraisemblable qu'il se soit promené si longtemps dans les couloirs. Pourquoi faire? Et comment personne ne l'aurait-il aperçu? Donc, de deux choses l'une: ou Kumar se trompe sur l'heure de la rentrée de son maître, ou il ment.

—Voyons, interrompit Ditson. Examinons, si vous voulez, l'hypothèse du départ volontaire. Dans un cas de cette nature, je crois qu'il faut procéder par élimination; débarrasser le terrain des choses impossibles ou improbables de manière à arriver aux faits vivants, si je puis m'exprimer ainsi.

—Bon? répondit O'Harra. Examinons le départ volontaire. S'il est parti de son plein gré quel motif avait-il pour agir ainsi? Pour aussi peu que je le connaisse, je sais que c'était un homme sérieux, pondéré, incapable d'obéir à un caprice et qui, s'il s'en est allé, devait avoir de bonnes raisons pour ça. Donc, quelles raisons? Il faut d'abord écarter les soucis d'argent et les reproches que peut faire à un coupable sa conscience.

Il ne s'agit pas non plus d'une intrigue féminine; nous savons qu'il était entièrement libre de toute préoccupation de cette nature. Resterait la supposition d'une querelle, d'une brouille avec sa fiancée. Mais j'ai vu Mlle Marjorie Grantham, en personne et elle-même m'a affirmé qu'il n'y avait jamais eu entre eux l'ombre même d'une dissemblance d'opinion, depuis qu'ils se connaissaient.

Elle ajoute que la veille de sa disparition il paraissait particulièrement heureux, affirmant qu'il ne voyait rien dans l'avenir, qui put diminuer cette joie.

—Peut-être en la quittant, suggéra le reporter, une nostalgie spéciale l'a-t-elle pris,, la nostalgie de son ancienne existence errante? Vous le savez comme moi, un homme qui a goûté à la vie de voyages et d'aventures se décide difficilement —du moins tant qu'il est encore jeune— à s'enfermer pour toujours derrière les murailles d'une cité. Peut-être ses souvenirs sont-ils remontés à son esprit avec une puissance à laquelle il n'a pas pu résister; peut-être.

—Oh! peut-être... peut-être... Mon cher ami, avec des "peut-être" on ébauche aisément de nombreuses hypothèses. Mais le difficile est de les étayer de faits qui leur permettent de se tenir debout. Vous m'avez dit vous-même que Farthingale n'agissait jamais sous l'empire d'une impulsion, qu'il élaborait lentement ses plans et les examinait sous toutes leurs faces avant de les mettre à exécution, mais qu'une fois sa décision prise, rien ne pouvait plus l'en détourner.

—C'est vrai, avoua Ditson, très froissé, au fond, de voir avec quel peu de cérémonie ses présomptions étaient traitées.

—Et par-dessus le marché, poursuivit O'Harra, impitoyable, il a déclaré à qui voulait l'entendre, qu'il était définitivement las des déplacements lointains et qu'il ne désirait rien tant qu'un intérieur et une famille. Voilà qui est difficile à concilier, je pense, avec le besoin de disparaître d'une heure à l'autre et de faire le tour de la Terre.

Mais si je veux admettre encore que nous soyons sur la bonne voie et qu'un impérieux désir de voir du pays l'ait saisi subitement, comment est-il sorti de la maison sans que personne le voie ? S'il était passé par sa voie normale la porte, il ne pouvait pas matériellement le faire sans éveiller Kumar, couché dans l'antichambre et qui dort comme un chat.

Dans le hall, en bas, Georges Washington le voyait, puisqu'il déclare avoir été éveillé toute la nuit. Or, Kumar n'a rien entendu et le chasseur n'a rien vu. Et puis, n'oubliez pas ceci qui supprime, je pense, toute chance de discussion sur ce point: la porte du docteur, quand on l'a enfoncée, était fermée de l'intérieur.

—Et quoi de la fenêtre? demanda Dit-

son. Vous comprenez bien, mon cher ami,, que je ne vous demande pas ceci à titre d'objection, mais simplement pour éclairer le chemin, si c'est possible.

O'Harra hochait la tête.

—Je le sais, répondit-il. Mais il n'y a rien encore à espérer de ce côté-là. La fenêtre est à dix étages du sol; il n'y a, auprès d'elle, ni échelle de sauvetage, ni quoi que ce soit qui puisse faciliter une descente.

—Il aurait pu se servir d'une corde.

—Oui, il aurait pu se servir d'une corde. Mais ça ne l'aurait avancé à rien. En bas, il se serait trouvé dans une cour rigoureusement close, dont toutes les portes et toutes les fenêtre sont ou fermées à clef ou munies de barreaux de fer. Non, Ditson, non; je crois que nous pouvons abandonner dès maintenant, l'idée d'un départ volontaire.

—Donc, vous croyez qu'il a été contraint de partir?

—Jeune homme, répondit le chef des détectives d'un ton semi-plaisant, vous allez trop vite; vous sautez de suite aux conclusions. Je ne dis pas ça; je crois seulement qu'il n'a pas disparu de son plein gré.

—On l'aurait enlevé?

—Examinons cette partie du dilemne par les mêmes procédés. Est-ce que des objections semblables ne s'y appliquent pas?

Je me rappelle que la porte de l'appartement de Farthingale a été fermée de l'intérieur, et je vous demande : Est-il plus facile à deux ou trois hommes, dont un captif qui se débat qu'à un seul, de quitter la maison sans attirer l'attention? Les coupables, avec un prisonnier en remorque, pouvaient-ils utiliser la fenêtre mieux qu'un individu seul?

Ajoutez ceci que le docteur est un homme solide, jeune encore, d'une force musculaire connue, et qui n'aurait cédé à ses assaillants qu'après une lutte énergique. Or, pas le moindre signe de lutte dans la chambre.

—Voulez-vous être assez bon pour me dire où vous voulez en venir? interrompit Ditson. Tout à l'heure, vous étiez certain que Farthingale n'était pas parti de sa propre volonté. A présent vous cherchez à me prouver qu'il n'a pu être enlevé. Et, pour ma part, je vous l'avoue, l'hypothèse de l'enlèvement me séduit moins que l'autre.

Le capitaine O'Harra souriait.

—Je veux simplement, mon cher ami, débarrasser le terrain des choses impossibles ou improbables, afin d'arriver aux "faits vitaux".

—Soyez donc sérieux, O'Harra... Et dites-moi ce que vous pensez véritablement de cette affaire.

L'officier roula ses moustaches pendant quelques instants sans parler. Puis il s'assit dans son fauteuil, fit signe à Ditson d'approcher, et à voix basse:

—Croyez-vous, mon cher, que le docteur Farthingale sache tout ce qu'il sait sur l'Orient lointain, ait pénétré, même les mystères de certaines religions absolument fermées, et soit revenu vivant de certains pays sans s'être affilié à certaines sectes, ou sans faire partie de confréries spéciales, liées au secret le plus absolu par de terribles serments?

—Que me dites-vous là?

—Et ne se peut-il pas qu'il ait violé, ici, les lois auxquelles il avait dû se soumettre, par amour pour la science?... Le mariage qu'il préparait ne constituait-il pas, à lui seul, une de ces violations? Qui sait?... En s'y décidant, seulement, n'aurait-il pas appelé sur sa tête une vengeance terrible?

—Oh! je vous en supplie, O'Harra, si vous savez quelque chose de précis, ne continuez pas à procéder par ces questions dubitatives, qui m'exaspèrent. Ou si vous ne faites que des suppositions comme moi, tout à l'heure, pourquoi trouviez-vous ridicule que j'en fisse?

—Ne vous emballez pas, Ditson. Je sais quelque chose.

—Oh!... Et vous me laissez souffrir?

—Je sais que Farthingale fait partie, en ce moment encore, d'une société occulte de cette nature. Et je sais, en outre, qu'il en a eu grand'peur, comme d'une

menace qui peut être mise à exécution d'une heure à l'autre et vous supprimer.

Ditson était prodigieusement intéressé.

—Comment savez-vous çà?, demanda-t-il.

—De manière indirecte. Mais j'estime que c'est la vérité. Celui qui me l'a dit n'avait aucun intérêt à me raconter des histoires, et en outre sa véracité habituelle est au-dessus de tout soupçon.

—Qui est-ce donc?

—Lindwood.

—Ah!... en effet. Et que vous a-t-il dit?

—Il m'a dit que Farthingale, cependant peu communicatif à l'ordinaire, s'était laissé aller un jour à une confidence évidemment motivée par la frayeur. Il a raconté une partie de ses voyages, et avoué qu'il s'était affilié à la secte de Yoguis, ajoutant qu'il le regrettait beaucoup d'ailleurs, parce que la moindre infraction aux voeux prononcés pouvait entraîner pour lui des dangers très graves.

—Ah!... je suis très surpris que le docteur, ne m'ait pas choisi pour cette communication, remarqua Ditson. Je croyais être l'homme en qui il avait la plus grande confiance.

Et, de fait, le jeune homme paraissait visiblement froissé. Mais il ne douta pas un instant de la sincérité des assertions de Lindwood.

—Toujours est-il que son interlocuteur quand Farthingale lui apprit ces nouvelles extraordinaires, et les craintes du docteur, lui répondit par un éclat de rire: "Vous oubliez, dit-il, que la secte dont vous parlez habite de l'autre côté du monde, et que vous êtes en Amérique. Comment ces gens-là pourraient-ils savoir ce que vous faites ou ce que vous ne faites pas? Et en supposant même qu'ils arrivent à le savoir; comment s'y prendraient-ils pour vous punir? Nous sommes à New-York, mon cher docteur, et nous vivons au XXme siècle.

—Et que répondit à cela Farthingale?

—Lindwood assure qu'il devint plus sombre encore, déclara que tout ce qui se passe à la surface de la terre est loin d'être connu, et devint muet comme un poisson. Je ne crois pas qu'il ait abordé ce sujet une seconde fois, avec qui que ce soit au monde.

Ditson réfléchissait profondément à ce qu'il venait d'entendre.

—Voilà, dit-il enfin, qui pourrait en effet clore nos recherches sur la question du motif. Mais comment, de par tous les diables, ont-il pu le prendre, et où est-il?

—Ah! mon cher ami, demandez-moi quelque chose de plus facile! Il est à peu près impossible qu'on l'ait enlevé de sa chambre sans que son domestique ou le veilleur en aient entendu quelque chose. Nous les avons tenus sur la sellette pendant la semaine dernière, nous les avons retournés de toutes façons et jamais leurs dépositions n'ont varié d'une ligne, la version primitive de chacun d'eux demeure absolument entière. Je crois Kumar très capable de soutenir sans se troubler un témoignage mensonger (ces Orientaux sont mystérieux et décevants en diable); mais l'enfant est beaucoup trop jeune et beaucoup trop naïf pour jouer un rôle aussi difficile; il a évidemment dit la vérité. Et si ce qu'il a dit est vrai, ce qu'a dit l'indien est vrai aussi, conséquemment, sauf en ce qui concerne la différence dans l'heure de rentrée de Farthingale.

—Bon. Mais si nous admettons leurs assertions comme sincères, il s'ensuit que le docteur n'a pas pu être enlevé par la porte.

—Assurément.

—Et vous tenez l'hypothèse de l'enlèvement par la fenêtre comme utopique?

—Absolument. Je vous ai déjà expliqué que la fenêtre est à dix étages du sol, et donne sur une cour hermétiquement close.

—Est-ce que le docteur ne peut pas avoir été saisi dans un appartement autre que le sien?

—Kumar ne l'aurait pas vu rentrer, et ne l'aurait pas entendu s'enfermer chez lui. En outre, par un hasard, tous les locataires sont des gens honorables et au-dessus du soupçon. L'éventualité a été sérieusement examinée.

—Qu'y a-t-il à penser d'une évasion par

le toit?

—Rien absolument. L'Omar Khayyam est élevé de huit étages au-dessus de tous les bâtiments avoisinants. En admettant même que Farthingale ait pu être transporté là-haut, comment l'en aurait-on fait descendre? Un homme pesant cent cinquante livres ne se transporte pas comme un bouchon!

—Bien. Voulez-vous me dire alors comment on a pu s'y prendre pour l'enlever?

—Mon cher ami, je n'en ai pas la plus légère idée.

Les yeux de Ditson avaient des reflets joyeux tandis qu'il rentrait chez lui et classait dans sa cervelle active les souvenirs de sa conversation avec le capitaine de police.

—O'Harra savait juste une chose de plus que ce que je pensais tirer de lui, songeait-il. Et je suis bien tranquille: à présent c'est lui qui viendra m'apporter ses découvertes... s'il en fait. Mais il n'en fera pas, et c'est moi qui pénétrerai le mystère.

Ditson avait un sourire persistant.

II

Tout au moins une hypothèse

L'Omar Khayyam, l'énorme maison meublée où habitait Ditson, et où le docteur Farthingale avait également son appartement de célibataire, était un bâtiment à seize étages, situé presque à l'angle d'un long pâté de constructions.

Il tenait à lui seul les deux tiers de la distance qui sépare la cinquante-septième de la cinquante-huitième rue.

Il était construit dans la forme d'un carré enfermant une cour intérieure, sur laquelle donnaient les fenêtres d'un bon tiers des appartements. Sur la façade Est de cette cour et au dixième étage, comme nous l'avons dit, se trouvait les logements occupés par le journaliste et par l'homme qui venait si mystérieusement de disparaître. Les deux locataires étaient même voisins de portes.

Quand Ditson se leva, le matin du jour qui suivit celui de son long entretien avec O'Harra, il resta quelque temps à la fenêtre de son aire, examinant de plus près qu'il ne l'avait jamais fait la cour intérieure de la maison.

Quelques efforts avaient été tentés pour l'embellir, cette cour. Une fontaine et un jet d'eau en ornaient le centre, et quelques plantes courageuses essayaient de conserver autour leur précaire existence sans soleil. Les murs, jusqu'à quelque distance du sol, étaient couverts de la toison d'un épais lierre anglais.

Mais ce n'était pas ce spectacle banal qui captivait particulièrement l'attention de Ditson. Il calculait les chances que pouvait avoir un homme de descendre, sans se rompre les os, dans cet effroyable gouffre de briques et de mortier.

Son inspection minutieuse l'incita pour la négative, car il murmura en se retirant:

—Non. Le capitaine avait raison pour ceci, tout au moins. Les échelles de sauvetages sont toutes sur les murs extérieurs, et même avec une corde vouloir descendre par ici serait une sorte de suicide. D'autre part, comme il dit, une fois arrivé en bas, si on y arrivait, où irait-on?

Mais il revint machinalement vers la fenêtre, et regarda en l'air. Son attention fut immédiatement attirée par une corniche surplombante qui faisait le tour de la cour.

—Ah! ah!... dit-il, voilà où je ne serais plus tout à fait d'accord avec ce cher capitaine.

Et sa lèvre mince, courbée étrangement, retrouvait un sourire légèrement railleur.

—Ce ne serait qu'une ascension très praticable, en somme, et une fois sur le toit, j'imagine que j'inventerais aisément un moyen de m'en aller. Il faudra que j'examine sérieusement cette phase du problème.

En achevant sa toilette, il répétait:

—Oui, il faudra que j'étudie ça de plus près.

Au coin de la Cinquante-huitième rue se trouvait un hôtel-restaurant du type usité en Amérique. Le journaliste s'y rendit comme il faisait habituellement en quit-

tant l'Omar Khayyam.

Et comme il poussait les portes volantes du bar qu'il fallait traverser pour pénétrer dans l'établissement quelques mots parvinrent jusqu'à lui qui lui firent dresser l'oreille. L'homme qui servait au comptoir était en grande discussion avec un de ses clients et celui-ci prétendait reconnaître infailliblement la nationalité d'un individu quelconque à la seule inspection de ses traits.

—Eh bien, ripostait le tenancier du bar, il y avait ici, voilà quinze jours, un couple de camarades qui vous auraient fait chercher quand même un bon moment, M. Smith. Ils avaient des yeux comme des Chinois et une odeur comme les singes, une sale peau jaune comme les Indiens de l'Est. Ils parlaient avec ça une sorte de langage à eux que personne n'y comprenait goutte. Je n'avais jamais vu rien de pareil. Qu'est-ce que ça peut bien être que ces gens-là? m'a demandé Jim. Et je lui ai répondu: "Je n'en sais rien". Et personne n'a pu me dire d'où ils sortaient.

Ils sont restés ici une semaine à peu près. Puis, un beau jour, ils sont rentrés à 2 heures du matin, et ont demandé leur note. Jim leur a dit qu'ils pouvaient passer la nuit sans avoir davantage à payer, mais ils n'ont rien voulu entendre. Ils ont envoyé le garçon chercher une voiture; ils y ont porté leurs paquets et en dix minutes, plus personne. Ils étaient pressés de s'en aller, ceux-là!

—Ce n'est pas moi qui les en blâmerai, répondit un homme glabre et qu'à l'affectation de sa pose on reconnaissait aisément pour un comédien. Il suffit d'avoir mis le pied dans un de vos lits pour avoir envie de déguerpir, même au milieu de la nuit.

—Et quand tout cela est-il arrivé? demanda Ditson tout en affectant de rire de la remarque de l'acteur.

—Voyons!... répondit le cafetier, cherchant dans sa mémoire. C'était vendredi... non, c'était jeudi soir, il y a huit jours à peu près. Je me le rappelle d'une façon particulière parce que j'ai fermé moi-même ce jour-là. Jim s'endormait partout.

—Merci, dit tranquillement le journaliste, mais il avait peine à réprimer le frisson de joie dont il avait été saisi en entendant ces paroles.

La nuit du jeudi au vendredi était exactement celle qui avait vu la disparition mystérieuse du docteur Farthingale.

—Sam, ajouta-t-il au bout de quelques instants, je vais me servir de votre téléphone, vous permettez?

—Faites donc.

Ditson se fit mettre en communication avec la demeure particulière du capitaine O'Harra. Il savait qu'à cette heure matinale le chef des détectives n'était pas encore à son bureau.

—Bonjour, mon cher ami, dit-il, quand une voix ensommeillée consentit à répondre à son appel. C'est Ditson qui vous parle. Je voudrais que vous veniez immédiatement au no 196 de la Cinquante-huitième rue.

—Pourquoi faire? hésitait O'Harra.

—Je crois que j'ai trouvé un fil de l'affaire Farthingale.

Cette fois, toute apparence de sommeil disparut de la voix de l'interlocuteur. Elle devint instantanément décisive et nette:

—J'y vais.

Ditson raccrocha en souriant les récepteurs.

Le capitaine s'émeut, pensa-t-il. Allons! décidément pour faire de bons policiers, il n'y a encore que les journalistes!

Quinze minutes après, O'Harra pénétrait dans le bar comme une bombe et soufflant comme un buffle, Ditson l'attira dans un coin et posément lui raconta son histoire.

—Deux hommes ayant l'air d'étrangers! murmurait le capitaine sur le ton de la jubilation. C'est exactement ce qu'a vu l'agent de service devant le Cercle Colombus. Deux étrangers qui semblaient suivre de près le docteur Farthingale. Vous vous souvenez, Ditson? Vous avez raison, mon ami, nous pourrions bien être, à la fin, sur une piste sérieuse.

Sans perdre de temps, ils gravirent les quelques marches qui conduisaient à l'hôtel et le reporter se mit à poser des ques-

tions à l'employé de bureau des entrées, avec la rapidité d'un feu de tirailleurs.

En cinq minutes, il avait appris tout ce que cet homme savait lui-même. A sa grande satisfaction, il avait aussi recueilli des éléments précieux pour l'hypothèse qui s'édifiait d'instant en instant dans son esprit actif.

—Oui, déclarait l'employé, deux personnes répondant au signalement donné avaient habité l'hôtel pendant une semaine environ. Elles étaient arrivées le 17 et étaient parties le 25, à 2 heures du matin. Elles avaient eu très peu de relations avec les autres locataires de l'hôtel. Elles ne paraissaient pas désireuses de faire des connaissances et avaient vécu très solitaires, la plupart du temps enfermées dans leur chambre; en réalité, elles n'avaient guère parlé qu'à lui-même et peut-être au propriétaire.

Un détail, cependant: l'une d'elles avait, un jour, causé quelques minutes et dit qu'elle avait peur du feu. Pour la rassurer, le comptable lui avait indiqué à quel endroit de sa chambre se trouvait une corde dont elle pouvait user en cas de sinistre.

Il ne savait pas du tout à quelle nationalité ces hôtes étranges pouvaient bien appartenir, et n'avait pas, naturellement, osé leur poser de question à ce sujet. Il croyait pouvoir juger, cependant, de leur apparence générale et de la forme spéciale de certains de leurs bagages, ressemblant à d'énormes rouleaux de tapis, qu'on se trouvait en présence d'Arabes ou de Syriens.

Ils parlaient très bien anglais.

Ils avaient occupé la chambre no 34 pendant toute la durée de leur séjour. Les "gentlemen" pouvaient visiter cette chambre s'ils le désiraient. Elle se trouvait au dernier étage de la maison; les étrangers avaient exprimé le désir de se trouver le plus loin possible de la rue, dont le bruit les tenait éveillés toute la nuit.

Ditson se mit à escalader, le capitaine O'Harra, fort ému, derrière lui. Il pénétra dans la chambre, qui n'offrait à la vue rien de particulier: un tapis usé et fané, deux lits en fer, une table à toilette vermoulue surmontée d'une glace fendue, trois ou quatre mauvaises chromolithographies aux murs.

C'était la chambre banale d'hôtel, telle qu'on la rencontre à peu près partout et où passent des légions d'individus sans qu'aucun d'eux y laisse rien d'original ou de personnel.

D'un seul coup d'oeil circulaire, Ditson vit qu'il n'y trouverait aucun indice de nature à éclairer la situation; le contraire, d'ailleurs, l'aurait énormément surpris.

Mais, gagnant rapidement la fenêtre, il se mit à examiner les bâtiments avoisinants et les murs effrayants qui se dressaient autour de lui. Un seul regard, et il saisit O'Harra par le bras, lui désignant un objet qui se trouvait dans leur champ de vision immédiat. C'était la structure colossale de l'Oman Khayyam et, devant eux, à six mètres environ, une échelle de sauvetage montant jusqu'au toit. Le gouffre, entre la fenêtre de la chambre no 34 et cette échelle était vertigineux, mais il ne paraissait pas impossible à franchir. Si une corde avait été tendue...

Eh parbleu! Voilà pourquoi les étrangers avaient parlé à l'employé du danger d'incendie. Ils cherchaient un prétexte pour introduire une corde dans l'hôtel et avaient été débarrassés de ce souci en apprenant qu'il en existait une dans leur chambre même.

—Et regardez, capitaine, cette marque, sur le bord de la fenêtre. C'est l'endroit où la corde a frotté. Et voici, dans le plancher, le crochet où elle a été fixée.

Le journaliste paraissait radieux. Il mesurait de l'oeil la distance qui les séparait de l'échelle de sauvetage.

La fenêtre de la chambre no 34 était à quatre étages au-dessus du sol, et une chute de cette hauteur signifiait une mort certaine, dans un affreux écrasement sur les pierres. Mais Ditson était là pour prouver son dire, et il n'hésita pas.

Si ces gens-là, capitaine, ont pris le chemin que je vous montre, je puis le faire aussi bien qu'eux.

Et, sans s'attarder aux protestations

alarmées du chef de détectives, il alla chercher la corde mise en réserve dans un cabinet noir pour le cas d'incendie, et, attachant une de ses extrémités à un fort câble dont il garda le bout dans sa main, réussit après quelques efforts infructueux, à la jeter autour d'un des bâtons de l'échelle de sauvetage. Puis il tendit l'ensemble, l'assujettit fortement et, ôtant son veston, se prépara pour l'expérience périlleuse qu'il voulait tenter.

Hors de la fenêtre, il se suspendit par les mains au pont fragile qu'il venait de confectionner, se mit à avancer avec la sûreté d'un acrobate de profession, mais sans oser toutefois regarder au-dessous de lui. Ses yeux restaient fixés avec une intensité facile à concevoir sur le but qu'il voulait atteindre.

Il arriva enfin. Et, en mettant le pied sur l'échelle, il découvrit un indice de plus à l'appui de sa théorie et qui lui arracha un cri de triomphe. Sur l'échelon voisin de celui où s'enroulait sa corde, la trace nette d'une autre corde sur la rouille se montrait. Cette rouille, qui était assez épaisse, s'était écaillée et certains de ses éclats avaient arraché au passage de courtes mèches de chanvre.

—Nous sommes décidément sur la voie, mon garçon? dit-il d'un ton joyeux. Nous y sommes. Et qu'on ne vienne plus me parler de " bloodhounds!" chiens dressés à suivre la trace des malfaiteurs.

Les deux hommes planaient, en effet, à la hauteur d'un quatrième étage.

Un tel commencement de succès devait inévitablement les inciter à poursuivre. Ils se remirent donc à grimper. Ditson conservant l'aisance d'un gymnasiarque. O'Harra s'arrêtant à chaque palier pour reprendre sa respiration, mais suivant avec plus d'agilité qu'on en aurait attendu d'un homme de son poids.

Un degré après l'autre, courageux, calmes et résolus, ils atteignirent le toit, audessus du seizième étage!

Clair comme le jour, à présent: les hommes qui avaient enlevé Farthingale n'avaient plus qu'à marcher sur la surface plane jusqu'à un pont situé directement au-dessus de la fenêtre du docteur, amarrer une corde n'importe où et descendre.

Certainement. Et ils l'avaient fait puisque là encore, au bord de la corniche, des marques d'usure très fraîches se voyaient. A quelques pas une cheminée se dressait. Elle aussi portait des traces éloquentes.

—C'est trop simple! s'écria Ditson. C'en est écoeurant.

Et il regardait en souriant son compagnon. Celui-ci, qui n'avait pas fait depuis longtemps pareille gymnastique, ne paraissait pas partager absolument son opinion.

Tout à coup, le journaliste se baissa et ramassa devant lui un petit objet de métal qui ne s'était pas rouillé encore et qui brillait étrangement, un rayon de soleil venant de l'atteindre.

—Qu'est-ce que c'est ça? dit-il vivement en le tendant au capitaine.

O'Harra prit la chose luisante l'examina minutieusement sur toutes ses faces et finit par déclarer que c'était un bijou de cuivre jaune, de facture évidemment orientale, qui avait, selon toutes probabilités, fait partie d'une amulette et qui avait été perdu, sans doute possible, par un des hommes dont ils suivaient en ce moment la trace aérienne.

—Donc, répondit Ditson, voilà le mystère éclairci. Nous n'avons pour retrouver Farthingale, qu'à découvrir les hommes qui ont maladroitement perdu ceci.

Et c'était vrai. La découverte de ce petit morceau de métal apportait quelque chose de matériellement certain en des spéculations jusqu'alors hasardeuses. Du moment qu'ils pouvaient montrer cette preuve personne n'avait plus à contester leurs assertions, ni à émettre un doute sur la valeur de leurs inductions.

Le capitaine et le reporter rejoignirent le sol par le chemin qu'ils avaient pris pour le quitter. Dire que leur coeur ne battait pas un peu, que la sueur ne leur monta pas au front, et qu'ils ne songèrent pas, pendant ce voyage, à la cage d'un bon ascenseur serait évidemment défigurer la vérité. Ils arrivèrent cependant sans accident, posèrent quelques questions sup-

plémentaires au commis de l'hôtel qui avait abrité les étrangers, s'engagèrent dans une discussion rapide de l'affaire telle qu'elle se présentait maintenant, puis décidèrent d'aller sans plus tarder rendre visite à un professeur d'ethnologie de l'Université.

—Monsieur le professeur, demanda Ditson, que penseriez-vous de la nationalité d'un homme qui aurait les yeux faits comme ceux d'un Chinois, un nez épaté et le teint cuivré?

L'homme de science ruminait.

—Je penserais que c'est un Mongo, très probablement. Un représentant, peut-être, des tribus qui vivent dans l'Himalaya ou peut-être encore un Thibétain.

Thibet!... Ditson retint à peine un cri de joie. Le Thibet! La contrée mystérieuse défendue, où les blancs ne pénètrent jamais, où s'exercent continuellement le brigandage et l'assassinat, sous l'oeil cruel des prêtres idolâtres. Le Thibet. Le pays où Farthingale avait fait ses explorations les plus audacieuses!

C'en était assez pour le journaliste. Abrégeant les cérémonies, il entraîna le capitaine, qu'il pria de rentrer à son bureau.

Lui-même courut aux bureaux de rédaction de son journal, où il entra comme une explosion.

—Hourra! criait-il en défonçant presque la porte. Nous y sommes!... Nous y sommes, cette fois!... Farthingale a été enlevé par deux bandits thibétains.

—Quoi?... s'écria le rédacteur en chef.

—Farthingale a été enlevé par deux bandits thibétains, je vous dis. J'en suis sûr!... J'en ai la preuve!...

—Bon. Asseyez-vous et écrivez. Et ne ménagez pas la place. Nous allons faire un supplément, qui paraîtra cet après-midi. Donnez tous les détails. Inventez-en, si vous n'avez pas assez.

—J'en ai assez.

—Bon. Mais qu'est-ce qu'ils en ont fait, vos Thibétains, du docteur Farthingale?

Ditson, qui allait se mettre à écrire, s'arrêta subitement.

—Ah!... ça, dit-il d'une voix changée, je n'en sais rien. Mais j'ai bien peur qu'ils ne l'aient assassiné.

Et, sans un mot de plus, il se mit à dramatiser convenablement les incidents de la matinée. Malgré son assurance, il n'était peut-être pas tout à fait aussi documenté qu'il voulait bien le dire, et spécialement sur les mystères du Thibet, dont il tenait à parler. Et le temps manquait pour une recherche quelconque. Mais Ditson, était homme d'imagination, et il savait ses concitoyens beaucoup trop occupés pour vérifier l'exactitude de ce qu'il voulait bien leur affirmer. Aussi composa-t-il une page superbe, et qui fit sensation.

Il usa sans scrupule des renseignements que le capitaine lui avait donnés la veille. Il certifia que la disparition du docteur était indubitablement attribuable à la violence des lois d'une société ésotérique à laquelle il s'était affilié pendant son séjour au Thibet. Ajoutons, pour sa décharge, qu'il n'avait aucunement promis le secret à O'Harra.

Et, quelle autre explication pouvait-on donner, disait-il, de la présence de deux Thibétains dans un hôtel de New-York? Ces gens-là étaient évidemment les émissaires d'un pouvoir mystérieux, chargés d'une besogne sinistre.

Il décrivit avec force détails leur arrivée dans la ville, l'attitude étrange qu'ils y avaient gardée: il donna, pour autant que c'était en son pouvoir, leur signalement extraordinaire, les décrivit comme des hommes prudents, avisés, audacieux en même temps, suivant à la lettre et sans jamais commettre une faute le plan qu'ils s'étaient tracé, surveillant leur malheureuse victime jour et nuit, et continuellement prêts au coup de main pour lequel ils étaient venus.

Mais, probablement, les circonstances ne les avaient-elles pas servis, et, désespérés, enfin, s'étaient-ils décidés à l'acte téméraire qui devait malheureusement leur assurer la réussite.

Alors, sortant du domaine des conjectures et passant à la réalité des faits, qu'il avait lui-même découverts, il décrivait avec complaisance, le pont de corde jeté

d'une maison à l'autre, la promenade sur le toit, en pleine nuit, au seizième étage, avec le risque continuel d'un faux mouvement qui pouvait les précipiter écrasés sur le sol de la cour. Il attachait la corde à la cheminée.

Ils se faisaient descendre comme des gymnastes de profession, invisibles dans les ténèbres et aussi silencieux que des chats.

Puis, l'imagination entrait en jeu.

Le docteur, absolument inconscient du danger qu'il courait, s'était assis dans un fauteuil, le dos tourné à la fenêtre. Les deux misérables, le regard cruel déjà fixé sur leur victime, s'en approchaient par un mouvement de fauve. L'homme n'entendait toujours rien. Pas un pressentiment ne l'avertissait du crime qui allait se commettre.

Et, soudain, c'était une attaque double et aussi rapide que l'éclair. Les assassins avaient bondi ensemble et leurs mains avaient saisi à la gorge l'homme immobilisé. Leur étreinte était féroce. Le malheureux qui la subissait n'avait la possibilité ni d'un cri, ni d'une tentative de lutte. De tout leur poids ses meurtriers le maintenaient sur son siège.

Bientôt, le sang montait à son cerveau, et y bouillonnait. De ses yeux, que la souffrance faisait presque sortir de l'orbite, partait un regard de supplication et de merci, auquel ne répondait que le regard froid et noir des hommes venus pour tuer.

Enfin, les muscles de sa victime cédaient sa tête s'abandonnait au dossier du fauteuil. Les bandits, cependant, n'élargissaient pas encore le cercle de leurs doigts. Ils attendaient patiemment que le corps eut été agité de son dernier spasme.

Alors, seulement, ils disparaissaient comme ils étaient venus, sans un bruit, sans un souffle, comme des fantômes, mais emportant avec eux, sur le chemin périlleux qu'ils avaient choisi, le cadavre encore chaud du docteur Farthingale.

Quelque temps plus tard, le cadavre était roulé dans les nattes qu'ils transportaient parmi leurs bagages, et ils quittaient l'hôtel sans attirer l'attention. Tout était dit.

III

Espoirs déçus

Ditson affirmait, au cours de cet article, qu'un homme vivant, même ligoté, ne pouvait pas être transporté, au moyen de cordes, d'une fenêtre sur un toit, puis descendu de ce toit—douze étages—par une échelle de sauvetage, puis encore être emporté d'une maison à une autre sur un pont, ou plutôt sous un pont, sans stabilité. Il lui restait toujours, si peu que ce fut, la faculté d'agir et de gêner ses capteurs de façon à rendre leur entreprise impossible. Et c'est pourquoi il concluait à l'assassinat.

Rien, bien entendu, dans ce qu'il avait découvert, ne venait à l'appui de cette théorie, puisqu'aucune preuve de meurtre proprement dite n'avait été relevée.

Cependant, lorsque le public, toujours un peu moutonnier, vit apparaître les journaux du soir avec cette énorme manchette:

C'ETAIT UN ASSASSINAT

Il adopta sans hésiter et surtout sans discuter, cette version de l'affaire.

L'excitation fut énorme et les "newsboys", jeunes garçons qui vendent les journaux à New-York, firent une recette comparable à celle des meilleurs jours de leur carrière.

Ditson s'attendait à être appelé par les Grantham. Il n'éprouva donc aucune surprise en recevant une lettre de Marjorie, le priant de la venir voir le plus tôt possible.

Les deux jeunes gens étaient amis d'enfance. Ils se connaissaient et avaient presque continuellement joué ensemble, à l'âge où ils portaient des tabliers. Et quand Farthingale était apparu dans la vie de l'enfant, devenue jeune fille, on chuchotait déjà que la sympathie du journaliste s'était transformée en quelque chose de plus tendre et qu'un mariage, selon toute apparence, dénouerait bientôt.

Mais, si ces bruits étaient fondés et si Ditson avait, comme on le croyait géné-

ralement, éprouvé à cette époque la plus amère déception de sa vie. Il n'en avait rien laissé paraître. Son courage avait été remarquable et remarqué.

Personne n'avait jamais pu noter la moindre altération dans son attitude envers Marjorie; il avait poussé le scrupule et la délicatesse jusqu'à se tenir en termes cordiaux—autant que c'était possible étant donné son caractère ferme—avec le fiancé de la jeune fille.

Un peu avant l'enlèvement mystérieux que nous avons relaté, il avait consenti à lui servir de garçon d'honneur. Depuis qu'il avait disparu, le jeune homme n'avait pas cessé de témoigner à Marjorie la plus affectueuse et la plus bienveillante sympathie.

Reçu dans la famille à titre amical et informé dans tous leurs détails, des incidents de la vie new-yorkaise, on n'avait pas tardé à l'appeler chez les Grantham, pour savoir exactement ce qu'il pouvait avoir appris et lui demander conseil.

Et, une seule fois, au cours de ses longues causeries avec Marjorie, il avait paru oublier, le tact scrupuleux et délicat dont il ne se départait jamais.

Ce fut le jour où, entraîné par la préoccupation que lui donnait cette affaire, il fit allusion, répétant ce qu'il avait dit au capitaine de police, à la possibilité d'un départ volontaire et d'un retour à la vie nomade que le docteur avait si longtemps menée... et aimée.

—Ne répétez jamais cela, Olivier! s'était écriée la jeune fille dans un subit accès de colère. Vous devriez regretter d'avoir supposé, même, une chose pareille. Jamais, je n'y croirai, même si l'on venait m'en apporter la preuve. Edward peut être mort, quoique je ne veuille pas encore l'admettre; il peut être séquestré et dans l'absolue impossibilité de communiquer avec moi, mais personne ne pourra me convaincre qu'il m'ait quittée de sa propre volonté et sans mot d'adieu.

Ditson était beaucoup trop discret pour tenter de combattre sur ce terrain. Il connaissait trop bien Marjorie pour ne pas savoir que, la conviction une fois entrée dans son esprit, il faudrait des preuves bien fortes pour l'en faire sortir.

Mais, à partir de cet instant,—et incité sans doute par des tendances professionnelles à rechercher le côté dramatique et prestigieux des choses—il inclina personnellement vers la théorie qui lui montrait Farthingale assassiné par ses ennemis mystérieux.

Là, encore, Marjorie refusa de le suivre.

—Je ne veux pas, je ne puis pas, dit-elle, accepter comme possible cette supposition, jusqu'au jour, du moins, où on l'appuiera sur quelque chose de sérieux, de définitif et d'indiscutable, je préfère croire Edward vivant et j'attendrai son retour, quelque long temps qu'il faille l'attendre. Et s'il était mort, ajouta-t-elle, pourquoi la police et les détectives n'auraient-ils encore découvert aucun indice de cette mort?

—La police!... s'écria Ditson, dédaigneux. Est-ce que vous avez jamais vu la police découvrir quelque chose, à moins que ça ne crevât les yeux ou qu'on y eût mis une étiquette?

Et c'est à ce moment qu'une inspiration subite le saisit.

—Je vais me charger de cette enquête moi-même, Marjorie, s'écria-t-il, et je vous promets de retrouver votre ami ou d'amener la capture de ses meurtriers. En tout cas, il est une chose à laquelle j'arriverai: faire cesser l'incertitude où nous vivons et qui est plus douloureuse qu'une mauvaise nouvelle même.

—Oh! merci! dit la jeune fille sur le ton de la plus entière gratitude.

Et voilà pourquoi Olivier Ditson avait quitté un jour les hautes fonctions qu'il occupait dans la presse de New-York pour reprendre momentanément l'existence mouvementée et pleine d'imprévu des reporters. Il y avait mis, nous l'avons constaté, toute son énergie et, si l'affaire avait avancé d'une ligne, c'était à lui sans conteste, qu'on le devait.

Et, aujourd'hui, où il venait raconter à Marjorie le succès de ses recherches, et dire comment il avait découvert quelque chose là où les autres n'avaient rien pu

trouver, son attitude était beaucoup moins victorieuse qu'en entrant à la rédaction de son journal. Il ne criait point "Hourra!" et avait, au contraire, la mine assez lugubre. Il se savait porteur de très mauvaises nouvelles, et ne se demandait pas sans appréhension comment il ferait pour les apprendre à la jeune fille.

Elle le rencontra dans le hall d'entrée, Marjorie était pâle; ses beaux yeux étaient largements ouverts dans un effroi préventif. Ses mains se crispaient l'une sur l'autre.

Oh! dites-moi, dites-moi, Olivier, que cette horrible nouvelle n'est pas vraie!

—Je ne puis malheureusement pas vous dire cela, lui répondit-il doucement, et en la conduisant vers la bibliothèque.

Puis, il laissa couler longtemps, sans dire un seul mot, les pleurs que versait Marjorie, et qui lui enlevaient du coeur, sans doute, une partie de son fardeau douloureux.

Et il lui fit part, avec toutes sortes de recherches, mais sans oublier d'appuyer sur les points de son récit qui l'avaient conduit lui-même à l'hypothèse, puis à la certitude d'un assassinat.

Toutefois, à mesure qu'il parlait, le journaliste constatait avec surprise que l'attitude de Marjorie Grantham changeait, mais pas dans le sens auquel il se serait attendu. D'abord, les larmes de la jeune fille avaient cessé de couler, puis un rayon d'espérance avait reparu dans ses yeux purs. Ditson pouvait remarquer à présent qu'elle réfléchissait profondément et rapidement.

—Et c'est tout? demanda-t-elle quand il eut fini de parler.

—Oui, répondit-il tristement. Et je souhaiterais pour vous qu'il y en eut moins.

Une expression d'intense soulagement parut sur les traits de Marjorie.

—Les cris des vendeurs de journaux m'avaient alarmée, dit-elle; mais, ce que vous me dites... En réalité, Olivier, il n'y a rien, mais absolument rien, là-dedans. Vous vous êtes laissé entraîner, mon cher, par votre imagination. Oh! c'est dans une très bonne intention, je le conçois, mais je vous assure que vous vous êtes illusionné, ce moment.

Non, mon ami, non, je ne me laisserai pas convaincre de la mort d'Edward par d'aussi pauvres évidences. D'autant plus que toutes mes intuitions, tous mes pressentiments de femme, dont vous pouvez rire, mais en lesquelles j'ai confiance, me disent qu'il est vivant.

Si la mine de Ditson n'avait rien de triomphant quand il entra chez la jeune fille, on peut juger qu'elle était un peu plus déconfite encore quand il en sortit.

Personne de nous ne se montre généralement satisfait de voir traiter avec un aussi parfait dédain ses théories les plus laborieusement édifiées; aussi, le reporter paraissait-il assez sombre et murmurait-il entre ces dents des choses inintelligibles en longeant les maisons hautes pour rentrer chez lui. A sa déception se joignait le chagrin, connu de lui seul, de l'accueil que lui avait fait Marjorie, et qui prouvait surabondamment qu'il était étranger à ses préoccupations, pour longtemps, pour toujours, peut-être.

Il longea tout en suivant ces pensées les grands pâtés de maisons de la Cinquième avenue. Plusieurs dames qu'il connaissait, et qui passèrent en voiture auprès de lui, esquissèrent un commencement de salut et un sourire; il ne les vit même pas, tant son esprit était absorbé par le souvenir de la scène qui venait d'avoir lieu entre lui et la fiancée du docteur Farthingale. Et cependant, Ditson était habituellement strict observateur d'une politesse méticuleuse, et ne négligeait aucune des formes de l'étiquette mondaine. Il était décidément bien profondément absorbé.

Cependant à mesure qu'il avançait, une lumière se faisait dans son esprit, et son visage trahissait un trouble moins douloureux.

—Je finis par penser qu'elle a raison, se disait-il au bout de quelque temps. Ces Thibétains ne sont pas, après tout, des êtres aussi noirs qu'il nous plaît de les faire, sans d'ailleurs savoir grand'chose d'eux. Il faudra que je reprenne toute l'affaire depuis le commencement, et surtout

que je surveille ce mystérieux Kumar Sabhu.

" Voyons. Qu'est-ce que je sais de ce Kumar? D'abord, qu'il se montre extrêmement circonspect et renfermé. Farthingale lui-même, ne connaissait rien de sa vie antérieure à leur première rencontre.

" Ensuite, c'est un homme qui fait aisément des choses fort extraordinaires. Je l'ai vu moi-même exécuter tous les tours de magie des Hindous, pour la plus grande délectation de son maître et de ses hôtes. A la vérité, il paraissait très dévoué au docteur, mais ces Orientaux sont excessivement habiles, et ce dévouement pouvait bien n'être qu'une comédie parfaitement jouée. Il y a sept ans que Farthingale le connaît, à ce qu'il m'a dit.

" Ah!... oui, je me rappelle l'histoire à présent. Farthingale était à moitié mort du choléra, dans une sorte de village du Bengale, et, quand il reprit conscience, il trouva à son chevet Kumar, qui s'était constitué son garde-malade. Quand il fut rétabli, l'indien refusa de le quitter, et l'a suivi depuis, autour du monde, veillant à son bien-être et jouant nuit et jour le rôle d'un bon chien fidèle.

" Hum!... bien étrange de votre part, cette espèce de dévotion, Kumar! Elle me produit un singulier effet. Oui, décidément, mon ami, j'aurai l'oeil sur vous."

Sur cette conclusion, Ditson rentra à l'Omar Khaymann et passa la soirée à classes ses notes.

Le lendemain matin, comme il se rendait à son bureau, son attention fut attirée par un rassemblement, au centre duquel gesticulait un petit vendeur de journaux.

Curieux par nature et par profession, il s'approcha et ne tarda pas à connaître la cause de cette émotion matinale et populaire: les feuilles récemment sorties des presses portaienet cette manchette en caractères extravagants:

LES ASSASSINS DE FARTHINGALE SE SONT LIVRES

Le sourire railleur qui lui était habituel monta à ses lèvres, lorsqu'il lut ces mots évidemment inspirés par le désir d'une vente exceptionnelle, et sous lesquels il n'y avait rien, très probablement.

—Je parie qu'O'Harra s'y laisse prendre, murmura-t-il.

Et, de fait, O'Harra s'y était laissé prendre. Son premier soin, en arrivant au commissariat central, avait été d'ordonner que les deux Thibétains fussent maintenus captifs et amenés en sa présence, aussitôt que possible. Mais les postes de quartier disséminés dans la ville, avait répondu, l'un après l'autre, qu'ils n'avaient entendu parler de rien.

Et le capitaine fulminait contre la fantaisie des journaux qu'il qualifiait autrement lorsque les Thibétains eux-mêmes débarquèrent devant le commissariat et demandèrent à lui parler. Ditson arrivait au même instant, sérieusement intrigué maintenant.

Les assassins de Farthingale se livraient ainsi que l'avait annoncé par avance un reporter à l'imagination trop ardente.

Ou plutôt, ils n'avaient aucunement l'intention de se livrer. Les deux étrangers mis en présence du chef des détectives, se plaignirent hautement, et amèrement, et en excellent anglais, de la suspicion qu'on avait fait tomber sur eux.

O'Hara leur fit toutefois subir un interrogatoire serré. Mais il n'en sortait rien qui put faire avancer d'un pas la mystérieuse affaire de la disparition du docteur Farthingale. Ils étaient venus en Amérique dans le but parfaitement innocent d'ouvrir une boutique de curiosités orientales et leur départ de l'hôtel à 2 heures du matin n'avait pas d'autre motif que leur désir de prendre possession du logement qu'ils avaient retenu le jour même au-dessus de leur magasin.

Ils ajoutèrent que si leur bazar n'était pas encore ouvert, c'était faute de l'arrivée d'une certaine partie de leurs marchandises qu'ils auraient certainement sous peu de jours.

Le capitaine les garda pendant deux heures, et envoya deux détectives fouiller leur magasin, leurs chambres d'habita-

tion et leurs bagages. Les deux hommes revinrent en déclarant qu'ils n'avaient absolument rien découvert de suspect.

Alors le capitaine joua sa dernière carte. Il sortit d'un tiroir l'amulette trouvée sur le toit de l'Omar Khayyam par Ditson et demanda d'un ton tragique.

—Auquel de vous deux appartient ceci?

Les regards des deux Thibétains ne montrèrent ni la moindre surprise ni le plus léger signe qui put faire croire qu'ils reconnaissaient l'objet. Ils l'examinèrent longuement et finirent par le rendre en haussant les épaulles.

Dans le bureau du chef se trouvait à ce moment-là Mahomed Ali, interprète judiciaire pour la langue arabe. Il eut un rire assez dédaigneux et déclara:

—Aucun de ces deux hommes ne voudrait porter ce charme, capitaine; c'est un talisman hindou et ils sont bouddhistes.

Ainsi tombait la dernière pierre de l'édifice si patiemment élevé par l'industrieux Ditson.

L'attorney général du district mit d'ailleurs fin à une situation qui devenait pénible en disant à O'Harra:

—Capitaine, je ne vois absolument rien dans toute l'affaire qui puisse motiver l'accusation ou l'arrestation de ces hommes. La présence de traces d'une corde sur le rebord d'une fenêtre et sur une cheminée ne prouve absolument rien, tant que manque le "corps, delicti". Elles peuvent dater aussi bien, d'ailleurs d'il y a un mois que d'il y a huit jours. Ne voyez-vous pas qu'il n'y a ici que coïncidence ou imagination? ajouta-t-il en jetant à Ditson un énigmatique regard.

Entendons-nous bien, cependant; je ne dis pas que Farthingale ne soit pas mort, et que ce ne soient pas ces deux hommes qui l'aient tué. Mais vous ne pourrez jamais établir une accusation contre eux sans prouver d'abord que le crime a été réellement commis. Or, vous n'en savez rien du tout. Vous croyez, ou plutôt vous êtes suggestionné par votre propre désir. Trouvez le docteur ou son cadavre et alors, mais seulement alors, il y aura lieu de faire quelque chose.

— Trouver Farthingale ! murmurait O'Harra, brumeux. Il y a dix jours que je ne cherche pas autre chose.

Ditson, toutefois, ne paraissait en aucune façon découragé.

Et la raison de cette attitude, sans doute, c'est que, au moment où personne ne faisait attention à lui, il avait ramassé sur le plancher un petit bout de papier tombé des vêtements d'un des Thibétains suspects et qu'il avait soigneusement mis dans la poche de son gilet pour examen futur.

IV

L'épreuve mortelle

Au-dessus du miroir de saphir que constitue la grande mer intérieure connue sous le nom de mer Koko-Nor, au Thibet, trois îles élèvent leur tête.

L'occidentale, une bande de terre basse et marécageuse, est nommée Tsori-wari; celle du milieu, un pic nu de granit blanc, verticalement dressé au-dessus des eaux porte le nom de Samme-chekur, et l'île située à l'est du groupe, la seule des trois qui soit habitée, s'appelle Tso-ri-niah.

Elle s'élève majestueusement au-dessus de la surface du lac; elle a la forme générale d'un cône tronqué, et son plateau supérieur est couvert d'une végétation luxuriante.

C'est un des sommets émergeants de la chaîne sous-marine qui court vers le Sud.

Sur les flancs de la montagne s'élève une lamaserie réputée pour une des plus anciennes et pour une des plus saintes du pays et qui sert de retraite, depuis des temps immémoriaux, à un corps de douze moines ermites engagés, par des voeux solennels, à passer là leur vie dans la méditation et la prière, qui s'abstiennent de viande et vivent de lait de chèvre, des légumes et des fruits que produit leur domaine.

On les tient pour les plus savants parmi les prêtres du Thibet et pour avoir connaissance, seuls, des mystères les plus profonds de leur religion. Leur nombre est strictement limité à douze, et ce n'est qu'en cas de mort de l'un d'eux qu'un postulant

peut être admis à se présenter. On juge que les compétitions doivent être nombreuses et que ne doit pas devenir qui veut lama de Tso-ri-nia.

Ceux-ci, constituaient la tête de la secte des Yoguis, à laquelle Farthingale était affilié et à laquelle il avait fait allusion le jour où, dans un inattendu besoin de confidence, il avait exprimé à un de ses amis, Dindwood, la crainte d'une vengeance à exercer contre lui.

Le docteur Farthingale arriva sur les bords du lac Koko-Nor, vers la fin d'un après-midi d'été, complètement exténués d'une course de deux jours sous un soleil brûlant, affaiblit par la faim, dénué de tout, étranger dans un pays où l'étranger est accueilli par le supplice et par la mort.

En traversant une chaîne de montagnes de l'ouest, deux nuits auparavant, son escorte avait été subitement assaillie par une bande de pillards; ses provisions et son équipement avaient été saisis comme butin; tous ses serviteurs, sauf le fidèle Kumar, avaient été massacrés ou emmenés en captivité.

Lui et l'indien, échappant par miracle, avaient pu, par la rapidité de leur fuite, faire perdre leurs traces aux bandits qui les poursuivaient. Ils avaient couru, vers l'est, dans l'espoir de rejoindre une caravane allant en Chine; mais à présent que la fatigue les contraignait à s'arrêter et qu'ils jetaient un coup d'oeil désolé sur le paysage avoisinant, il leur fallait bien s'avouer qu'ils avaient perdu la route, qu'ils ne savaient en aucune façon où ils se trouvaient et que, dans leur état lamentable, une tentative pour revenir en arrière et reprendre un chemin fréquenté leur était totalement impossible.

Farthingale se laissa choir sur la berge en gémissant.

—Kumar, dit-il d'une voix à peine plus haute qu'un murmure, je ne puis pas aller plus loin. Quitte-moi et cherche à te sauver seul.

L'indien ne répondit pas. Il descendit jusqu'au lac, y trempa son turban, et revint, silencieux, baigner les tempes et humecter les lèvres de son maître. Puis, incapable lui-même d'en faire davantage, il s'écroula sur le sable.

—Est-ce que nous n'avons véritablement plus rien à manger? demanda faiblement le docteur. Regarde encore dans ton sac, Kumar. Vois s'il n'y reste pas une croûte quelconque. Je souffre beaucoup.

—Il n'y a rien, Sahib. Je n'ai plus que les papiers et le boîte à médecine.

Les mouettes et les goélands volaient tout autour des naufragés; à chaque instant, un éclair d'argent ou d'or fendait la surface du lac, montrant le dos d'un gros poisson, mais les deux hommes étaient beaucoup trop faibles pour essayer de les capturer. Au sein de l'abondance, ils allaient mourir d'inanition.

Sous les rayons du soleil couchant, les flots légers brillaient de reflets opalins ou roses. Au sud, s'étendaient les crêtes des monts Nan-Shan, dont les premiers contreforts sont couverts d'une herbe épaisse et fine, et dont les pics se détachaient nettement, très éclairés par la lumière de l'ouest, sur l'azur profond du ciel; à l'orient s'élevaient les montagnes pourpres barrières infranchissables entre la civilisation et les deux hommes désespérés.

L'ensemble constituait un spectacle glorieux! Toutefois, dans leur situation misérable, le docteur et son compagnon ne voyaient rien de toute cette splendeur ; tout en était perdu pour eux. Les derniers rayons du soleil, si lumineux qu'ils fussent n'avaient plus la force de percer les ténèbres qui enveloppaient leurs coeurs.

Sans nourriture et sans abri, abandonnés à la terre nue, l'idée ne leur venait même pas de se traîner à la recherche d'habitants et d'un secours quelconque. Ils savaient trop bien que les rives de ce lac et le pays avoisinant étaient le lieu où vivent les féroces et fanatiques Tanguts, bandits et meurtriers de profession. Ils savaient trop bien quel serait leur destin immédiat et fatal, s'ils venaient jamais à tomber entre les mains de ces hommes.

Tout à coup, Kumar se leva sur un coude et jeta des regards ardents dans la direction de Tso-ri-niah.

—Sahib, dit-il d'une voix émue, si mes

yeux ne se trompent pas, voici une barque qui vient à nous de l'île!

Farthingale ne bougea pas. Il était trop près de l'abandon définitif pour s'intéresser encore à quoi que ce fut.

—Qu'est-ce que ça prouve? murmura-t-il. Si on nous a découverts, nous allons mourir rapidement, d'un coup de poignard, au lieu de mourir lentement de faim. Tant mieux! Le plutôt sera le meilleur.

Mais Kumar ne paraissait pas disposé à se laisser massacrer sans se défendre. Il surveillait attentivement la marche de l'embarcation. Bientôt il put voir qu'elle ne contenait qu'un homme. Il serra les dents et tira de sa ceinture une courte sarbacane et un faisceau de petites flèches empoisonnées, son arme favorite.

La barque avançait toujours, cependant, mollement balancée sur les flots du lac. Kamur ne la quittait pas d'un regard. Au bout d'un instant, son maître le vit remettre ses armes dans sa ceinture, en même temps que son visage se calmait et reprenait l'expression de la confiance et de la sécurité.

Le rameur qui venait à eux était un vieillard à longue barbe de patriarche, et dont la contenance était paisible et pacifique. Il portait la large robe jaune des prêtres de Bouddha.

Au moment où sa barque toucha le sol du rivage, il se tourna vers les étrangers avec un geste évidemment amical, et, sautant à terre plus légèrement qu'on ne l'aurait certes attendu d'un homme de son âge, il s'approcha d'eux, s'arrêtant tous les trois pas, les saluant profondément, et allant même jusqu'à frapper par trois fois le sol du front.

Enfin il s'arrêta devant Farthingale.

—Sois le bienvenu. Sois mille fois le bienvenu, ô maître! dit-il dans le dialecte classique des Thibétains, la langue pure de la mystérieuse cité de Lhassa. Nous connaissons ta venue, et tout est préparé pour te recevoir.

La surprise fut telle qu'elle eut le pouvoir de tirer le docteur de sa léthargie.

—Vous connaissez ma venue? dit-il. Je ne suis ici que par le plus grand des hasards. Mon intention était de passer beaucoup plus au sud, et je l'aurais assurément fait si ma caravane n'avait été pillée par les brigands, mon compagnon et moi forcés de nous enfuir pour sauver notre vie.

Le vieillard se contenta pendant quelques instants de secouer la tête.

—Les " si " ne servent à rien sur la terre, mon fils. Nous savons, nous autres lamas, que rien n'arrive par hasard. Il était écrit que tu viendrais. Tu ne pouvais pas l'empêcher; tu ne pouvais pas te soustraire à l'ordre. Toutes les forces de la nature, le cercle des étoiles, le mouvement de l'Univers entier sur son axe, tout ce qui existe et qui est immuable aurait été changé si tu avais pu prendre un autre chemin.

—Et où nous conduisent à présent les forces de la nature? demanda Farthingale, qui jugeait inutile de discuter et qui, d'ailleurs, n'en aurait pas eu l'énergie.

—Dans notre île, répondit avec la même certitude confiante le prêtre de Bouddha. Il est écrit que tu deviendras un des nôtres, que tu oublieras ta vie passée et consacreras ta vie future à un but plus noble que celui que tu poursuivais, que tu seras initié à nos plus secrets mystères. Et vois comme les forces ont agi déjà pour ce résultat.

Il y a huit jours, un vrai fléau, la diphtérie, est tombé sur la lamaserie. Hier même, deux de nos frères ont clos leurs yeux pour le dernier sommeil. A cette heure, notre grand lama, le saint Mana Fuyeh est atteint avec une gravité qui nous effraye.

Et voilà que tout à coup nous acquérons la certitude qu'il ne mourra pas.

—C'est pour cela que tu es venu. Tu le guériras, et, pour que nous soyons encore douze, toi et ton compagnon entrerez dans nos rangs. C'est écrit.

En dépit de sa grande faiblesse corporelle, Farthingale ne pouvait s'empêcher de laisser son esprit rêver déjà aux promesses merveilleuses que venait de lui faire le lama.

Connaître tous les secrets de cette con-

frérie mystérieuse, lui, étranger, alors que de nombreux étrangers, avant lui, n'avaient pu même y approcher ou y avaient trouvé la mort! Eh! n'était-ce pas pour cela qu'il s'était dépaysé, qu'il avait traversé l'Indo, qu'il avait passé l'Himalaya, qu'il avait bravé mille périls?

Et voilà que tout à coup la porte irrévocablement fermé aux autres, s'ouvrait largement pour lui, dans une chance invraisemblable, et qui ne se retrouverait jamais.

—Qu'en dis-tu, Kumar?... demanda-t-il.

—La seule chose qu'on puisse en dire, répondit l'indien. Si nous restons ici, nous périssons sûrement. Dans l'île, nous trouvons au moins nourriture et protection. Je m'inquiète peu, pour mon compte, de la religion que j'exerce apparemment, pour peu que je n'aie pas l'estomac vide. Si vous êtes de mon avis, Sahib, nous suivrons ce prêtre de Bouddha et vous remercions Lahma de son secours.

—Allons, décida Farthingale. Je me sens encore trop jeune pour mourir.

La décision transmise au vieillard, il n'en montra ni surprise ni trop grande satisfaction.

—Je savais que tu viendrais, dit-il simplement.

Le lama soutint alors les deux hommes pour les aider à monter dans la barque, la poussa au large et se mit aux avirons, avec une vigueur surprenante. La rive s'éloigna, et l'île de Tso-rinia dévoila peu à peu les détails des monuments qu'elle portait aux yeux surpris des voyageurs.

Le vent de la course, la certitude de posséder bientôt le confort matériel, et par-dessus tout la disparition d'une désespérance mortelle et qui les avait abattus sur le rivage, avaient rendu quelque apparence d'énergie au docteur et à son compagnon. Ils avaient pu se relever sur leurs sièges, et regardaient curieusement le refuge inattendu qui allait être le leur.

Ils approchaient assez rapidement de l'île et purent distinguer bientôt, perchés au sommet du roc vertigineux, les murs multicolores du monastère lui-même.

C'était une aire pittoresque et très ancienne, consistant en un assemblage de bâtiments fantastiques et irréguliers, s'élevant par rangs superposés aux flancs de la montagne et ornés de rudes créneaux, de ponts audacieusement jetés sur l'abîme, d'escaliers extérieurs, le tout couronné d'une massive tour carrée à toit de pagode.

Sur les terrasses inférieures s'érigeaient les résidences des lamas, chacun d'eux possédant sa demeure propre, désignée spécialement par la luisante blancheur des murs.

Au-dessus de ces constructions se trouvait le domaine particulier du "Kaupo" ou grand lama, distingué du reste parce que les murailles en étaient peintes en rouge flamboyant.

Un peu plus haut se rangeaient les temples, bâtiments en briques copieusement décorés de peintures, entourés de colonnades sculptées et dont les toits en pente de tuiles vernissées, surplombant les murs, étaient nuancés de vert et de bleu vif.

En arrivant à la rive de l'île, le bâtelet fut rapidement accueilli par un groupe de lamas qui, soutenant avec mille précautions Farthingale et son serviteur, les portèrent presque le long d'un escalier capricieux creusé à même le roc, et les firent entrer dans un bâtiment spacieux, qu'ils furent priés de considérer comme leur appartement en propre.

Presque immédiatement un repas fut installé devant eux, consistant en fruits, légumes, lait de chèvre et thé. Puis ils furent placés dans des lits aux couvertures blanches et les lamas se retirèrent pour les laisser reposer.

Tous deux, depuis quelque temps surtout, étaient accoutumés à la dureté de la terre et aux détresses d'étapes inconnues; ils tombèrent dans un sommeil profond dont ils ne s'éveillèrent que le lendemain, pour goûter délicieusement le bien-être de leur nouvelle situation. Ils firent honneur au déjeuner qu'on leur servit comme ils avaient fait honneur au souper de la veille.

—Je ne sais pas, dit Farthingale, où

nous conduiront les forces de la nature, mais il est certain qu'elles nous ont amenés dans un endroit où l'on ne manque de rien.

—Que dit le proverbe indien? répondit Kumar. " Le meilleur temps pour juger d'un voyage est quand il est terminé ".

Cette conversation fut toutefois interrompue par l'entrée de leur batelier à barbe grise, qui demanda de leurs nouvelles, et ajouta que le " Kanpo " était prêt à les recevoir.

Aussitôt que les regards du docteur tombèrent sur le visage du grand lama, sa conviction fut faite; il se trouvait en présence d'un homme extrêmement malade, et qu'un miracle seul pouvait sauver. Les signes d'une ardente fièvre étaient sur ses joues; les yeux étaient vitreux; le corps si faible que l'action seule de lever la main était presque devenue impossible.

Et cependant, avec une énergie merveilleuse, avec une force extraordinaire de discipline et de contrôle sur soi-même, le malheureux n'avait pas consenti à se décharger en quoi que ce fut des devoirs de son pontificat. Il se raidissait encore sur son trône sculpté enveloppé de sa robe safran, le plastron de métal autour du col, la mitre enrichie de pierres précieuses sur la tête.

Autour de lui se trouvaient sept de ses lamas, faisant tourner sans repos sept moulins à prières qui rendaient un ronflement fatigant, et chantant d'une voix lente, basse, monotone, la phrase de six syllabes mystiques: " Om Mani Padme Hum ".

La lumière du jour était rigoureusement exclus de l'appartement : l'atmosphère était alourdie par la combustion de myriades de lampes à beurre, qui jetaient une lueur sépulcrale sur les vêtements pompeux du malade.

—Mon fils, dit-il à Farthingale d'une voix pantelante et brisée, les mots ne venant qu'avec difficulté, le ton si bas que son interlocuteur l'entendait à peine, tu as été envoyé par le ciel pour me rendre la santé. Procède à tes incantations.

—Je n'use pas d'incantations, répondit Farthingale. Cependant, j'ai acquis de l'habileté dans l'art de guérir et...

—Peu importe ta méthode, interrompit le grand lama. Tu as été envoyé pour me sauver. Sauve-moi. Je n'ai pas à t'interroger.

—Mais je puis ne pas réussir! répondit prudemment Farthingale.

—Tu ne peux pas ne pas réussir! répondit le moribond avec une sublime assurance.

—Je ne suis qu'un homme, insistait le docteur, et bien que résolu à tout faire pour vous guérir, ô grand lama! je puis me tromper.

Le " Kanpo " faisait tomber sur lui un regard sévère.

—Ecoute-moi, dit-il. Il a été écrit qu'un homme blanc, accompagné d'un homme de couleur, viendrait ici pour me rendre la santé. Si tu fais ce qui est écrit, tu es cet homme blanc. Si tu ne le fais pas, vous êtes tous deux des imposteurs et rien ne pourra vous empêcher de mourir dans les plus affreuses tortures. Soyez témoins de mes paroles, ô lamas!

Un cri sortit de la poitrine des sept prêtres attelés à leurs moulins à prières: " Nous sommes témoins. s'ils n'accomplissent pas l'oracle, ils mourront ".

Farthingale réfléchissait profondément, et ses réflexions ne prenaient pas précisément un tour joyeux. La seule joie de salut qui se présentât à lui et à son compagnon était la guérison du grand lama. Tous deux étaient tombés dans un odieux piège, que leur avait tendu la destinée stupide. Ils n'avaient aucune pitié ni aucune grâce à attendre de ces fanatiques, s'ils ne pouvaient pas être les Messies attendus. Et, pour ce faire, il fallait remettre sur pied un homme à moitié mort, qui ne se tenait plus debout que par un miracle d'énergie; il fallait galvaniser un cadavre, rendre à la vie un moribond à peu près entré en agonie. Il y avait déjà loin de cette situation à ce qu'on leur avait fait entrevoir la veille.

Cependant l'urgence même du péril réveilla dans les veines de Farthingale le sang anglo-saxon, audacieux et combattif,

qui sommeillait.. Il jeta un coup d'oeil à Kumar, aussi impassible devant les menaces de mort qu'il venait d'entendre que si le grand lama l'eut simplement invité à déjeuner. Celui-là, du moins, était un allié sur lequel il pouvait absolument compter. Puis il rejeta la tête en arrière, dans un mouvement de défi.

—C'est bien, dit-il. J'essaierai de vous guérir. Mais si je dois lutter ici avec la mort, je veux du moins choisir mes armes et avoir le droit d'exiger de tous une prompte et silencieuse obéissance.

—Il en sera ce que tu voudras, pour toutes choses.

—Donc, poursuivit le docteur, qu'on arrête immédiatement ce bruit de prières et le son monotone de ces chants; que les lamas s'éloignent; que la chambre soit débarrassée de cette horrible odeur de graisse brûlée.

Les prêtres en robe jaune, immobiles, se regardaient l'un l'autre consternés. Cet audacieux étranger allait-il permettre aux mauvais esprits d'entrer dans la demeure et d'étendre leurs griffes maudites sur le chef vénéré?

Et comment ces démons pouvaient-ils être efficacement éloignés, sinon par la prière par l'incantation et par la flamme des lampes saintes?

L'un d'eux s'avança pour protester; le " Kanpo " lui-même l'arrêta d'un geste de sa main lasse.

—L'étranger connaît ses voies, dit-il. Je lui ai promis qu'il serait obéi. Qu'il le soit. S'il se trompe, c'est au risque de sa vie.

Les lamas cessèrent de murmurer. Les prêtres ouvrirent les fenêtres et la brise pure du matin remplaça bientôt dans la chambre du malade l'épaisseur de miasmes qui contribuait dans une si forte mesure à le tuer. Puis ils s'éloignèrent. Farthingale et Kumar demeurèrent seuls avec leur patient.

—Maintenant, commanda Farthingale, ôtons sans perdre un instant cette robe et cette mitre.

Il avait repris sans transition l'assurance et l'autorité du verbe de sa profession.

Mana Fuyeh eut un geste vague de refus; mais le docteur lui jeta un tel regard qu'il n'osa pas aller plus loin. Quelques instants après il était dévêtu et placé dans un lit.

Le médecin s'était penché sur son corps amaigri, tâtant le pouls, prenant la température, écoutant la respiration, examinant la gorge, auscultant et palpant, posant des questions rapides et attendant à peine la réponse, notant d'un oeil exercé tous les symptômes propres à lui faire augurer la guérison ou la mort.

—C'est encore plus grave que je ne le pensais, murmurait-il à l'oreille de Kumar. Cet homme est à la période la plus avancée d'une diphtérie d'espèce maligne. Nous avons mille chances contre une pour ne pas réussir.

Il s'agit de nous accrocher à cette chance comme un homme à demi noyé s'accroche à la paille entraînée par le courant. Prépare-moi de l'eau chaude et va me chercher la boîte à médicaments; fais vite.

Puis commença une lutte ardente, ininterrompue, sauvage, avec un ennemi infatigable et qui ne s'éloignait jamais. Pendant deux jours et deux nuits, Farthingale ne s'accorda pas une seule minute de repos.

Il se tenait continuellement penché sur le moribond, tenant la mort suspendue audessus de lui, dans un effort constant et sans cesse renouvelé. Ni le moindre changement de température, ni la moindre variation du pouls n'échappèrent à sa minutieuse investigation.

Toujours en alerte, il prévenait les crises et en combattait à l'avance les effets. En une certaine occasion, et sans crainte de la contagion, il mit ses lèvres sur les lèvres livides du malade et le força à respirer en envoyant son propre souffle dans ses poumons.

Le grand lama, qui s'était déchargé de la responsabilité de guérir sur un autre, et qui était en outre plein de foi dans l'augure prononcé par lui, se laissa faire d'abord avec la plus extrême passivité. Puis il s'agita et entra dans une période de délire qui dura plus de quarante-huit heures.

L'effort extraordinaire qu'il avait fait pour accomplir ses devoirs et garder le prestige de son rang malgré la maladie, produisait maintenant une réaction intense et une dangereuse révolte de tout le système nerveux. Le sommeil ne pouvait lui être imposé à aucun prix, et dans une veille douloureuse ce qui lui restait de force et de vitalité s'épuisait rapidement.

Les soporifiques étaient impuissants à le calmer, et Farthingale se rendait bien compte maintenant, le coeur étreint d'angoisse, qu'à moins d'un miracle l'homme était définitivement perdu.

Le soir du troisième jour, après un nouveau et patient examen du malade, Farthingale se tourna vers Kumar.

—J'abandonne, dit-il d'une voix calme. La membrane est déchirée; la neurasthénie est arrivée à son apogée et empêchera le grand lama de s'en tirer. Je n'y puis plus rien; nous n'avons qu'à attendre la mort.

L'indien réfléchit profondément pendant quelques minutes. Puis il étendit la main vers son maître.

—Laissez-moi seul avec lui, dit Sahib, demanda-t-il. Je connais un tour de magie que les brahmes m'ont appris pendant mon enfance, et qui pourrait nous être plus utile maintenant que toutes les drogues de ta boîte à médecines.

Farthingale sourit, quoique la situation n'eut rien de bien encourageant. Il était à bout de ressources. Le " tour de magie " de Kumar ne pouvait aggraver l'état du " Kanpo ", presque arrivé à l'agonie.

D'autre part, quel que fut son dévouement pour son maître, l'indien était toujours resté mystérieux envers lui sur certains points, et surtout en ce qui concernait les sciences occultes hindoues.

Il acquiesça d'un signe de tête, et laissa Kumar agir comme il l'entendrait. Pour lui, magie ou non, la partie était bien définitivement perdue.

En arrivant à la porte, toutefois il jeta un coup d'oeil à son serviteur. Et il le vit, agenouillé sur le lit même du malade, les yeux puissamment fixés sur ses yeux, les mains faisant autour de la tête et du corps des passes mystérieuses, chantant une mélopée basse et gémissante.

Cinq minutes plus tard, Kumar lui faisait signe de rentrer. Mana Fuyeh dormait d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant fatigué par ses jeux.

V

Le miracle se produit

Pendant deux ans Farthingale et Kumar demeurèrent à Tso-ri-nia, et ces deux années furent considérés comme les plus heureuses de sa vie. L'Américain était las de son existence nomade, fatigué de misères et d'efforts: la paix et le calme du monastère venaient s'étendre sur son âme comme un baume réconfortant.

En outre, les religions mystiques de l'Orient avaient toujours été pour lui un objet de curiosité passionnée; et là, dans cette lamaserie où un miraculeux hasard l'avait conduit et fait accueillir tandis que l'accès en était rigoureusement interdit aux autres blancs, il se trouvait à une intarissable source de documents où se délectait son esprit de savoir.

On le laissait librement tout voir et tout feuilleter; il vivait en compagnie de parchemins merveilleux, jeunes d'antiquité, portant des sentences sanscrites beaucoup plus vieilles que Salomon lui-même; il pouvait entendre à chaque heure des récits de traditions précieusement transmis de siècle en siècle; il trouvait à un degré idéal cette atmosphère de calme absolu, cette complète absence d'incidents qui plaisaient tant à sa nature contemplative, et que jamais encore il n'avait rencontrées nulle part.

En ce qui concerne l'Hindou, il eut été bien difficile de déterminer s'il était satisfait ou non. A en juger d'après son attitude, vivre ici ou là lui était entièrement indifférent.. Hiver ou été, palais ou chaumières, croûtes de pain dur ou nourriture abondante et délicate, il ne laissait jamais entendre une récrimination, pourvu que son maître fut content.

Les deux hommes étaient devenus exté-

rieurement semblables à leurs frères de la lamaserie du lac Koko-nor.

Ils portaient la grande robe jaune, suivaient le même régime frugal, s'employaient quand c'était leur tour à manoeuvrer les moulins à prières, mais la plupart du temps restaient complètement libres de faire ce qu'il leur plaisait.

Le monastère où ils étaient entrés n'avait rien, de bien tyrannique dans sa règle. L'autorité de Mana Fuyeh, sauf en certaines occasions liturgiques, se montrait excessivement douce, et il n'exigeait pas autre chose de ses prêtres que l'obéissance stricte aux voeux aux quels ils s'étaient volontairement assujettit.

Ni le docteur Farthingale, ni Kumar n'avaient donc à regretter leur entrée dans la confrérie des douze.

L'indien, possédant l'antipathie instinctive des Orientaux pour la fatigue physique, passait la plus grande partie de ses heures en vagues méditations, les mains croisées dans ses manches, un regard oisif sur les montagnes qui entouraient le lac.

Farthingale, obéissant à l'impulsion de son sang plus actif, dépensait presque tout son temps dans la bibliothèque du temple, penché sur des manuscrits anciens, écoutant les longs récits du " Kanpo ", ou assistant aux diverses cérémonies du culte, les notant dans son esprit, les commentant en chargeant sa mémoire des documents les plus rares.

Et, s'il venait à se fatiguer de ses occupations, d'autres venaient à propos diversifier son existence monotone.

Oshinima et Karama, deux des membres les plus jeunes de l'Association, possédaient des intelligences promptes à questionner, et s'enquéraient avec beaucoup d'ardeur des conditions de la vie américaine, Farthingale leur apprenait l'anglais, et tous deux faisaient des progrès surprenants. Lui-même se perfectionnait dans l'idiome thibétain, qu'il connaissait avant son arrivée à la limaserie, mais dont les finesses lui échappaient encore.

Le savant voyant ainsi, sans hâte et sans regret, passer d'agréables journées et bientôt son plus cher désir fut de rester toujours à Tso-ri-nia, séjour de paix inaltérable, et, de ne plus jamais rentrer dans le tourbillon du monde, affolant et décevant. Il avait rencontré, avec cette existence effacée, sans soucis et sans imprévus, ce qui pouvait le mieux lui convenir au monde.

Les gens qui l'avaient connu en Amérique concluaient naturellement de son long silence qu'il était tombé victime de son amour pour la science et que ses os blanchissaient dans un désert inconnu ou sur les flancs de quelque montagne sauvage. Farthingale le savait et ne s'en troublait en aucune façon. Les liens qui l'unissaient à son pays d'origine étaient excessivement légers et il avait trouvé à Tso-rinia l'éden où s'assemblaient les plaisirs intimes et profonds qu'il avait toujours désirés.

Et, selon, toute probabilité, il aurait vécu et il serait mort, comme un reclus totalement oublié, dans la robe jaune des Yoguis du lac Koko-nor, si un incident ne s'était produit, un jour, qui devait avoir une influence considérable sur le reste de sa carrière.

A peu près à l'époque du second anniversaire de son entrée au monastère, il reçut un message urgent du " Kanpo " lui demandant de se présenter sans délai à la résidence rouge. Il y fut sans perdre une minute et trouva le Grand-Lama en conférence animée avec son serviteur Kumar Sabhu. Depuis que le grand prêtre avait été guéri de son attaque de diphtérie, depuis qu'il avait été si miraculeusement rappelé des portes du tombeau, prêtes à se fermer sur lui, il s'était pris d'une amitié profonde pour l'indien et recherchait sa société.

Il souffrait encore de longues insomnies et avait recours aux passes magnétiques du jeune homme pour amener sur ses paupières le sommeil qui le fuyait.

En outre, il avait remarqué que les voix d'en haut dont il recevait les inspirations et qui le dirigeaient dans le gouvernement du monastère se faisaient entendre avec beaucoup plus de force et de netteté lorsqu'il était sous l'influence hypnotique.

Jusqu'à l'arrivée de Kumar ces voix n'étaient parvenues à son oreille qu'à intervalle éloignés et dans certaines circonstances. A présent, sous l'autorité des incantations du nouveau lama, il entrait en communication avec elles en tout temps et, pour ainsi dire, quand il le désirait. Ce résultat merveilleux n'avait pas été sans frapper profondément le chef de la confrérie de Tso-ri-nia.

Farthingale qui, en qualité de docteur, y voyait un peu plus loin, n'était pas sans se défier de l'abondance et de l'extrême à propos de ces oracles qui avaient doublé de nombre depuis que Kumar s'était transformé en confident journalier; il y voyait nettement le résultat d'une suggestion habilement appliquée; mais, comme rien dans ces communications soi-disant célestes n'avait jamais troublé sa quiétude personnelle, il laissait faire, souriant même à l'adresse tout orientale avec laquelle son serviteur avait pris empire sur l'esprit du chef de la lamaserie.

Celui-ci, cependant, lui fit signe d'approcher en hâte aussitôt qu'il l'aperçut. Il supprima complètement les formules d'étiquette sans lesquelles il ne parlait jamais à un de ses inférieurs, même pour les choses les plus urgentes, et entra en matière, sur un ton fébrile et quasi-anxieux:

—Mon fils, dit-il d'une voix haletante et gravement émue, je viens de recevoir une communication de l'Esprit Céleste qui te concerne. J'éprouve le plus vif regret à te la transmettre, mais c'est un ordre formel d'En-Haut, et ni toi ni moi ne pouvons nous y soustraire. Toi et le compagnon qui t'accompagnait ici lors de ton arrivée devez vous rendre immédiatement au pays où tu vivais avant d'entrer dans cette sainte confrérie. Pendant trois ans, vous y habiterez, répandant autour de vous les préceptes sacrés de notre religion. Puis, si le ciel le permet, vous reviendrez.

Farthingale lança à son serviteur un regard de reproche. Mais Kumar paraissait suspendu aux lèvres du grand-prêtre, et se serait bien gardé à ce moment, de jeter les yeux sur le docteur. Celui-ci essaya alors de faire revenir Mana Fuyeh sur une décision qui ruinait si profondément ses espérances de repos et de paix.

Serait-il possible, dit-il, que pour une fois, notre saint grand lama ait mal interprété les voix qui viennent d'En Haut? Ne serait-il pas sage d'attendre, pour exécuter un ordre aussi différent des ordres habituels, qu'il ait été au moins répété par les messagers du Ciel?

Le " Kanpo " hochait la tête d'un air inspiré.

—Non, mon fils, non, je ne me suis pas trompé. Et il est téméraire de douter ainsi de la puissante sagesse du Verbe. Donc, sans plus de discussion d'un décret divin, toi et ton frère quitterez l'île demain au lever du jour.

" Vous voyagerez pendant trois jours vers l'est. Alors, vous rencontrerez une caravane partie de la cité sainte de Lhassâ, et qui se rend auprès des marchands de Shanghaï. Vous accompagnerez et continuerez votre voyage par les voies habituelles aux gens de ton peuple, ô lama! Vous aurez de l'or et des provisions en quantité suffisante pour ne pas souffrir de la faim jusqu'au moment où vous vous joindrez à la caravane.

" Mon âme se désole à la pensée de me séparer de vous, mais l'ordre est formel, et il faut qu'il s'exécute à tout prix. Je vous recommande, mes fils, de rester exactement fidèles à vos voeux. Rappelez-vous surtout que vous avez juré de demeurer dans le célibat, et ne laissez pas errer vos regards sur les visages des femmes. La déception gît dans leur sourire et l'hypocrisie dans leurs yeux. Evitez-les pour ne pas être tentés d'oublier vos devoirs et pour ne pas vous exposer à la terrible vengeance des douze.

" Cette vengeance n'atteindrait pas que vous, d'ailleurs, elle frapperait avec la même sûreté et avec la même force les complices qui vous auraient aidés au mal. Ainsi donc, si vous sentiez vos pas se diriger vers ces sentiers dangereux, retenez-les; aussi bien par crainte pour elles que par crainte pour vous-mêmes.

" J'ai confiance, cependant, poursuivit

le vieillard d'un ton beaucoup plus doux, qu'aucun de vous deux ne faillira. Vous êtes des hommes mûrs et saviez à quoi vous engageaient les promesses que vous avez librement faites. Vous avez été jusqu'à cette heure soumis et vertueux, et je vous sais attachés à nos dogmes.

" Partez donc, et que la bénédiction du ciel reste avec vous."

Il n'y avait évidemment rien à faire qu'obéir. Le grand lama montrait en tout temps une douceur exemplaire, mais Farthingale savait qu'en ce qui concernait l'obéissance aux " voix divines " il devenait absolument inflexible et intraitable. Ni raison ni protestations ne pouvaient alors prévaloir contre son inébranlable volonté.

Quand il se trouva seul avec Kumar, cependant, le docteur ne put réfréner le torrent de récriminations amères qui depuis quelques minutes bondissaient à travers son esprit indigné. Tout était donc perdu et les rêves de tranquillité éternelle et la perspective d'une étude chérie, il allait falloir reprendre des relations avec l'humanité si fausse et si méprisable, alors que la solitude avait des charmes si durables et si parfaits. Et tout cela pour un caprice d'esclave, pour une fantaisie injustifiable et sans but, pour le plaisir de créer l'agitation et le mal. Farthingale était réellement furieux.

Kumar se défendit d'abord d'avoir collaboré le moins du monde aux " communications célestes " qui causaient cet étrange voyage. Mais il ne fut pas difficile à son maître de le convaincre et dès lors il avoua froidement.

—Que dit le proverbe indien? Qu'un oiseau n'est pas fait pour vivre dans le trou d'un rat. Tu es un oiseau, Sahib. Mais si tu veux devenir un rat, trois ans ne sont pas une éternité, et le trou sera toujours ouvert pour te recevoir, si tu tiens à y revenir.

En plus, Sahib, ajouta-t-il en considérant son maître d'un regard vague et hésitant, as-tu considéré que les années se succèdent et que tu n'as pas encore un fils pour jouer à tes pieds et donner un but à l'avenir?

—Je n'en aurai jamais! déclara Farthingale. Tu parais avoir oublié, toi, que nous sommes liés par des serments irrévocables. Et ne te souviens-tu plus, déjà, de ce que le " Kanpo " vient de dire?

—Mais si nous étions libres? insistait l'indien, le même regard étrange dans les yeux. Il est des lois plus hautes que celles du " Kanpo ", seigneur, et j'ai souvent rêvé que je partagerais ma vie, jusqu'à présent solitaire, et que je la prolongerais en créant une famille qui se souviendrait de moi.

—Je ne l'avais jamais rêvé, moi, répondit brièvement le docteur. Et si tu es sage, tu m'imiteras. Nous avons des choses plus sérieuses à faire, en ce monde que la poursuite de chimères et de songes, comme des fillettes à la sortie du couvent.

La conversation s'arrêta là. Farthingale très juste, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que son serviteur, tout en lui attirant une aventure détestée, avait cru agir dans son intérêt, et le premier moment de colère passé, la bienveillance qui lui était habituelle, reprenait le dessus.

Cependant, il se passa longtemps avant qu'il put oublier l'intervention malencontreuse de Kumar, et les relations entre les deux hommes perdirent un peu de sa confiance et de la cordialité dont elles avaient été empreintes jusque-là.

Le lendemain matin, Farthingale, navré à la pensée de quitter pour si longtemps sa chère retraite, Kumar, impassible comme à l'habitude et veillant au bien-être du docteur, quittaient Tso-ri-niah pour rentrer dans le monde habité, si l'on peut dire ainsi. Oshinima et Karana les accompagnèrent jusqu'aux rives du lac, et là, des larmes sincères aux yeux, leur souhaitèrent bon voyage.

De ce voyage lui-même, nous ne parlerons pas, car il fut à peu près vide d'incidents dignes d'être relatés. Farthingale l'accomplit en gardant une humeur assez morose, et sans paraître apprécier beaucoup son retour à la civilisation. Son serviteur avait repris l'allure ancienne, dévouée et discrète, mystérieuse aussi un

peu, et cherchait évidemment à faire oublier le mauvais tour qu'avec les meilleures intentions du monde il avait joué à son maître.

Mais ce qui parut extraordinaire, c'est la réapparition à New-York d'un homme qu'on croyait mort depuis longtemps, quoique son départ fut resté, grâce à la grande notoriété du voyageur, dans toutes les mémoires.

Il faut noter aussi les désappointements qu'éprouvèrent les chercheurs d'interviews sensationnelles et les admirateurs professionnels du héros, lorsque Farthingale rentra dans son pays natal. Le moderne Ulysse, comme on l'appelait, refusa énergiquement de se laisser couvrir de gloire; il ferma sa porte, et tout ce qu'on put apprendre de ses aventures aurait tenu en douze lignes.

Mais son livre, que le monde savant attendait avec avidité, est reconnu comme la discussion des religions occultes la plus complète et la plus autorisée qui ait jamais paru. On y chercherait vainement un mot, toutefois, relatif aux sources des documents qui y sont renfermés.

Le projet du docteur Farthingale, en la publiant, n'était pas d'indiquer un but de promenade aux touristes, et par là même de gâcher le séjour enchanteur auquel il ne pensait jamais sans regret. Il ne voulait pas non plus être la cause d'une invasion de sa chère île Tso-ri-niah par une armée de missionnaires. Il voulait bien partager sa science, mais non compromettre le repos qu'il se promettait encore pour l'avenir.

Et il le désirait si ardemment ce repos, que les premiers mois de son séjour forcé en Amérique fut pour lui un supplice impatiemment supporté, quelque chose comme une période d'exil au cours de laquelle il subissait un " mal du pays " véritable, la nostalgie de ses études interrompues et de la chère confrérie lointaine.

Farthingale était seul au monde, il ne se connaissait pas de parents vivants; les amis qu'il avait eu pendant sa jeunesse étaient devenus des étrangers pour lui à cause de ses longues absences, et engagés dans des préoccupations mondaines ou d'affaires pour lesquelles il ne se sentait pas le plus léger intérêt.

Et il ne lui restait plus que trois mois à attendre, l'épreuve touchait à sa fin, la magie orientale qui n'avait jamais cessé d'exercer sur lui sa séduction allait le reprendre pour toujours sans doute, lorsqu'il rencontra Marjorie Grantham. Inutile de chercher à traduire l'impression qu'il reçut de la vie de cette jeune fille; le monde fut créé à nouveau pour lui, ce jour-là.

Ceci se passait à une soirée donnée en son honneur par son vieil ami Chester Lindwood. Farthingale détestait par-dessus toutes les choses la curiosité mondaine, le fait d'être examiné comme un animal étrange et surtout commenté par le bavardage des femmes, qu'il n'aimait pas; mais cette fois il lui avait été absolument impossible. de décliner l'invitation.

Il se trouvait là de très mauvaise grâce, le point de mire de l'attention générale. Et son attitude laissait clairement deviner ses impressions. Debout dans un coin du salon, les talons joints, raide, il répondait sans grâce aux saluts dont il était accablé, et par monosyllabes secs aux questions qui lui étaient adressées. Il s'ennuyait considérablement et n'avait pas la force de le dissimuler.

Soudain son regard fut attiré par une jeune fille qui arrivait tard et qui traversait la pièce pour aller saluer la maîtresse de la maison.

— Lindwood, demanda-t-il subitement pâle, la main crispée sur le bras de son ami, quelle est donc cette jeune personne!

—Celle en bleue?

—Mais non, pas celle en bleu. Elle a vingt ans. Je vous parle de cette glorieuse créature en robe de satin jaune et dont les cheveux ont l'air de rayons de soleil emprisonnés.

—Eh! eh!... sourit Lindwood, pour un célibataire endurci, ceci n'est pas trop mal. Mais je vois de qui vous voulez parler maintenant et il est certain qu'elle mérite en tous points votre admiration enthousiaste. C'est Marjorie Grantham, fille

unique du vieil Hartrey Grantham, le richissime! Elle vient de rentrer d'un voyage en Europe; au cour duquel, paraît-il, tout ce qu'il y avait de comtes et de ducs à marier séchait sur pied pour obtenir d'elle un sourire. Mais elle ne l'aurait accordé à chacun d'eux, et le champ reste ouvert. Voulez-vous que je vous présente?

Le capitaine O'Harra avait dit la vérité en affirmant que rien ne pouvait détourner Farthingale d'une décision prise après réflexion mure.

Mais un miracle venait de se produire, car sa volonté de retourner à Tso-ri-niah fut immédiatement noyée dans une autre volonté, toute puissante, et née au moment même où ses yeux s'arrêtèrent sur la grande beauté de Marjorie Grantham; celle de l'épouser. C'était évidemment la seule femme au monde que le Créateur eut faite en songeant à lui.

Son rêve d'ermite, la perspective d'une existence consacrée à la solitude et à la science, les idées de départ qu'il caressait au sein de la cohue élégante moins d'une heure auparavant, s'évanouirent comme fait un voile de brouillard sous l'intense resplendissement de l'astre du jour. En quelques instants l'homme de science froid et calculateur fut transformé en un amoureux ardent, enflammé, exalté, rempli de passion.

Il connut la jeune fille, et, sous l'influence, sans doute, de son amour dominateur leurs relations prirent bientôt un tour cordial et familier. Farthingale reconnut à des signes certains, que ses sentiments étaient partagés et il faillit en devenir fou de bonheur, car il n'avait pas encore osé dire les mots qui engagent.

Et au moment où ces mots montaient malgré lui à ses lèvres, où il allait les laisser échapper, le coeur battant tumultueusement, le désir exaspéré de garder pour lui seul l'admirable créature, les menaces du " Kanpo " remontèrent à sa mémoire, tombant comme une douche sur son esprit enfiévré.

" Cette vengeance n'atteindrait pas que vous, d'ailleurs; elle frapperait avec la même force les complices qui vous auraient aidé au mal ".

Pour lui-même, le docteur ne craignait rien; son amour nouveau lui donnait l'audace de tout braver; mais elle, cette jeune fille innocente et point même avertie, allait-il appeler sur sa tête le péril, allait-il la désigner comme victime à la fureur fanatique et inexorable des Yoguis? Non, mille fois non. Plutôt abandonner pour toujours les rêves de bonheur qu'il venait de former et auxquels il tenait déjà plus qu'à sa propre existence.

C'est à cette époque que son âme torturée et excédée avait éprouvé l'impérieux besoin de partager son fardeau; c'est à ce moment que Fartingale avait fait à Lindwood la confidence que nous l'avons vu répéter au chef des détectives dans l'intérêt de l'instruction. Mais le docteur n'avait été que fort peu apaisé par les conseils optimistes de son ami.

—Nous sommes à New-York et nous sommes au XXe siècle, c'est vrai, avait-il songé, mais les nouvelles voyagent vite et vont loin. Qui sait, si celle-ci, sur l'aile d'un hasard détestable, n'irait pas jusqu'à la lamaserie?? Et Mans Fuyeh a le bras long.

Vaincu par ses scrupules, Farthingale essaya d'oublier et de retourner à ses études, qui, jusqu'alors, avaient suffi à emplir sa vie. Ce fut en vain. Le visage de Marjorie s'interposait, victorieux et souriant, entre ses yeux. L'amour était devenu le plus fort, et tout ce qui ne s'y rapportait pas lui paraissait indifférent ou vide.

Mais voilà qu'un soir, alors qu'il forçait son attention sur un vieux manuscrit rapporté de Tso-ri-niah, il tomba sur une sorte de catalogue des lois des douze, qu'il n'avait pas encore vu. Et en l'examinant de plus près, il s'aperçut que les lettres initiales des premières sentences formaient un mot thibétain.

Farthingale, surpris, sentit, pour la première fois depuis de longs mois, s'éveiller sa curiosité. Il suivit la rangée des premières lettres jusqu'au bas de la page et découvrit qu'avec l'amour du mystère cher aux Orientaux un acrostiche avait été

dissimulé dans le Code.

A mesure qu'il le déchiffrait, son animation augmentait; elle faisait place bientôt à l'agitation, à l'intérêt le plus anxieux. Et quand le travail fut terminé, le docteur se dressa, le visage couvert d'une joie radieuse et criant dans un parfait transport de bonheur:

—Dieu soit loué!... Dieu soit loué!

La semaine suivante, ses fiançailles avec Marjorie Grantham étaient officiellement annoncées. Le monde s'étonna, mais il lui fut à peu près impossible de ne pas approuver. Comme fortune et comme situation sociale, aucun des deux époux n'avait rien à envier à l'autre et en échange de la jeunesse et de la radieuse beauté de la jeune fille, Farthingale apportait la célébrité de son nom, répandu à travers le vieux continent et le nouveau.

—Je pensais qu'elle aurait épousé Ditson, dit tout bas la société; mais...

Il fut décidé que les jeunes mariés s'établiraient aux envírons de New-York et, comme il n'y avait aucune bonne raison de retarder la cérémonie, la date en fut fixée de manière à coïncider avec le vingt-deuxième anniversaire de miss Marjorie Grantham.

Lorsque Kumar apprit ces nouvelles qu'il était impossible de lui cacher, il s'approcha un jour de son maître et lui dit, du ton de l'alarme le plus grave:

—Avez-vous sérieusement l'intention de placer ainsi votre tête dans la mâchoire du lion, maître!

—Si tu entends par là me demander quels sont mes projets vis-à-vis de miss Marjorie Grantham, je te répondrai que j'ai l'intention de l'épouser et que je l'épouserai certainement.

—Mais, avez-vous pensé aux douze, Sahib? Et oubliez-vous les paroles du "Kanpo"?

—Ecoute Kumar, répondit le docteur dont les sourcils s'étaient froncés, je t'ai pardonné de t'être mêlé de mes affaires à Tsa-ri-niah, parce que sans toi je n'aurais pas rencontré Mar..., parce que je ne serais pas revenu en Amérique. Mais il faut que tu comprennes nettement que c'est assez d'une fois et que, si la chose venait à se renouveler, je ne pardonnerais plus. Nous nous séparerions. D'ailleurs, cette mauvaise habitude que tu as prise d'intervenir dans mon existence m'empêchera de te dire aujourd'hui pourquoi j'agis comme je le fait. Sache seulement que je ne cours aucun danger en me mariant.

—Avez-vous parlé à miss Grantham Sahib, de votre affiliation avec les Yoguis et de vos voeux de célibat perpétuel?

—Non. Ce serait l'alarmer sans nécessité. Je t'assure, Kumar, que ni elle ni moi ne nous exposons à aucune vengeance des douze et que leur punition ne peut pas s'appliquer à mon cas particulier.

De cette explication plutôt vague, l'Indien dut se contenter.

La veille même du mariage, comme nous avons déjà eu l'occasion de le relater. Farthingale vint rendre comme il le faisait tous les soirs depuis quelque temps une visite à sa fiancée.

—Etes-vous bien certain, lui demanda-t-elle avec quelque autorité de ne garder au fond du coeur aucun regret? Je crains, parfois, que vous n'éprouviez la nostalgie de votre vie ancienne et que vous n'en veniez un jour à me considérer comme le géôlier de votre prison.

—Abandonnez dès aujourd'hui toute crainte de cette nature, lui répondit-il en riant. De tous les lieux que j'ai visités, un seul m'avait inspiré le désir du retour, et maintenant que j'ai devant moi la perspective d'une existence à passer auprès de vous, Marjorie, ce désir s'est de lui-même évanoui. La seule pensée de repartir, à présent, m'est odieuse.

Il laissa échapper un long soupir.

—Et pourquoi cette mélancolie? dit-elle en riant à son tour. Personne au monde n'a le droit de vous faire aller là où vous ne voulez pas aller, je suppose?

Il ouvrait les lèvres pour répondre, mais il réfléchit et dit simplement, du ton le plus naturel qu'il put prendre:

—Certainement non.

Et il parla d'autre chose.

A ce moment, deux hommes à teint

sombre veillaient prudemment dans une des allées du Parc.

C'étaient Oshinima et Karana, les deux lamas du lac Koko-nor que nous avons vus liés d'amitié sincère avec le docteur Farthingale.

—Crois-tu qu'il consente? demandait Oshinima en un murmure léger. Nous ne pouvons pas retourner vers le " Kenpo " et lui avouer que nous avons failli à notre mission!

—Nous n'y faillirons pas, répondit Karana sur le même ton. N'oublie pas ce que nous a dit Mana Fuyeh: " ce mariage doit être empêché à tout prix." A tout prix, répéta-t-il avec plus de force. Tu comprends?

* * *

Le mystère qui entourait la disparition du docteur Farthingale devenait plus épais que jamais, à la suite de l'appréciation de l'attorney du district.

Mais un résultat avait été atteint par l'enquête et par les articles de Ditson : convaincre le public que cette disparition était le résultat du plus noir des crimes.

Alors qu'avant cette enquête et ces articles tout le monde parlait assez volontiers du " départ " du docteur, ce mot avait été universellement remplacé dans les conversations par celui de " meurtre ".

La police elle-même se rangeait à l'apinion que ce mot devait contenir la véritable solution du problème. Et la seule personne qui refusât encore de croire à la mort de l'homme disparu était Marjorie Grantham, sa fiancée.

L'événement déconcertante et tragique était naturellement tombé sur son âme avec une grande et douloureuse puissance d'écrasement, et depuis lors elle avait été dans un état d'esprit étrange, participant à la fois du rêve et de l'absence, ainsi que de l'intense distraction.

La pauvre enfant était aussi la proie de craintes continuelles et d'hallucinations maladives; mais elle ne cessa jamais de penser à l'homme qu'elle avait choisi pour époux, et de chercher à percer l'ombre où il avait été plongé. Jamais, à aucun moment du drame, elle n'avait voulu envisager même l'hypothèse d'un départ volontaire et d'un abandon dont elle aurait pu être victime.

Elle n'admettait pas non plus, malgré l'évidence qui paraissait s'imposer à tous les autres, qu'il eut été assassiné. Quelque chose de mystérieux, une voix confiante et forte, disait constamment à son esprit qu'il était vivant encore.

Il pouvait, s'avoua-t-elle, être séquestré, car rien n'aurait pu l'empêcher de communiquer avec sa fiancée; il pouvait, même, se trouver aux prises avec un grand péril. Mais il n'était pas mort; aucun indice n'avait jamais été découvert de sa mort, l'opinion publique s'était faite sur des suppositions qu'il lui était impossible d'accepter comme des preuves.

Et cependant l'anxiété de la jeune fille était cruelle. Elle vivait dans une alarme continue, examinant sans arrêt les faits connus, prête à s'élancer sur toute piste nouvelle, entendant, même en son esprit endolori, des appels d'aide et de secours.

Elle se levait, elle allait partir, elle allait répondre à la voix chère; elle allait remuer le monde pour découvrir l'endroit d'où elle était partie!

Puis, la réalité l'abattait. Elle ne savait même pas de quel côté porter ses premiers regards.

—Où irais-je!... Où? criait-elle à voix haute. Mais rien ne répondait à ses lamentations.

La nuit elle ne pouvait pas dormir. Le seul instinct qui lui demeurât était l'instinct de chercher; la seule volonté, celle d'agir et de sauver son fiancé.

Mais quand elle voulait suivre cette dernière impulsion, le chemin manquait devant elle, le bout du fil qui l'a fait entrer dans le coeur du mystère. Sa santé s'altérait sous cette contrainte et sous cet effort.

Et ce qui la soutenait encore, c'était l'espoir, si tenace aux coeurs de vingt ans, l'espoir de pouvoir être utile un jour à l'homme qu'elle aimait.

Cette obsession dans l'esprit, elle sui-

vait patiemment tous les développements de l'enquête, notait avec soin le moindre bruit qui lui arrivait du dehors. Aussitôt qu'une hypothèse nouvelle apparaissait, se rapportant à l'affaire qui passionnait encore toute la ville, elle en faisait une étude minutieuse en la rapprochant dans chacun de ses détails des découvertes déjà faites et quelque problématique que lui parut le résultat.

Elle-même créait au sujet de la disparition de son fiancé des hypothèses quotidiennes et les comparaît laborieusement avec l'ensemble des faits connus. Mais c'était pour trouver à la fin que ses efforts comme ceux de la police, ne conduisaient qu'à d'amères déceptions.

Cependant, elle ne perdait pas courage.

Chaque matin, en se levant, Marjorie se faisait apporter les journaux qu'elle dévorait rapidement pour savoir si aucune découverte n'avait été faite pendant la nuit; le soir, on l'aurait trouvée encore penchée sur les feuilles, étudiant les suppositions émises par les aspirants Vidocq lancés sur cette ténébreuse affaire. Il lui paraissait impossible qu'à la fin un rayon de lumière ne jaillit pas de cette énorme quantité d'enquêtes consacrées à un seul sujet.

Un dimanche, sa femme de chambre lui apporta une montagne de journaux. Elle ouvrit d'abord celui où écrivait Ditson et y vit la reproduction d'une photographie représentant la chambre d'où Farthingale avait disparu.

Elle aperçut, avec une émotion facile à concevoir et qui mouilla ses beaux yeux, son propre portrait accroché à d'un des murs et, au-dessous, un vase contenant une belle gerbe de roses. Elle était sa déesse, lui avait-il dit un jour, et tous les matins il faisait à son image un sacrifice de roses fraîches.

Longtemps, Marjorie resta en contemplation devant cette photogravure un peu confuse, mais dont la trame espacée avait cependant permis la reproduction de la plupart des détails de l'ameublement. Hélas! cette chambre était vide, inexorablement vide! Et combien de temps le demeurerait-elle encore?

Tout à coup la jeune fille tressaillit.

Quelque chose lui était apparu, sur l'image imparfaite, qui lui arracha presque un cri de stupeur.

Mon Dieu!... Etait-ce possible?

Elle se penchait et étudiait maintenant la page avec toute la puissance d'investigation de ses regards.

Oui, c'était vrai. C'était réel et visible. Devant elle, l'image de son fiancé se révélait sur l'illustration.

La forme en était vague et quelque peu spectrale, mais c'était indéniablement la silhouette, l'allure de Farthingale, impossible de confondre avec la silhouette et l'allure de toute autre personne.

Il semblait à Marjorie qu'un impalpable brouillard se fut tout à coup retiré de l'image, découvrant des profondeurs dont l'absence avait blessé sa vision et précisant des détails qui ne l'avaient pas d'abord frappée.

Elle se frotta les yeux et regarda de nouveau, dans la crainte d'avoir été victime d'une illusion d'optique. Mais non. La figure grisâtre était là encore, c'était bien la forme connue de son fiancé qu'elle avait sous les yeux; le plus léger doute était impossible.

Palpitante d'un espoir nouveau, prise soudain d'une fièvre de mouvement extraordinaire, Marjorie courut chez son père.

—Papa, cria-t-elle, j'ai découvert un indice, enfin! Et celui-là, il faudra bien qu'il nous conduise à quelque chose.

Grantham écouta son histoire, prit le journal et l'examina à son tour, longuement et avec le plus grand soin. Le millionnaire était un esprit très positiviste, très réaliste et peu enclin à se laisser expliquer les choses de la vie autrement que par des témoignages tangibles et palpables. Les phénomènes spiritistes avaient toujours été traités par lui avec le plus parfait dédain.

—Mon enfant, je crois que tu t'es trompée, finit-il par déclarer. Ce que tu vois là n'est pas autre chose qu'un défaut dans la photographhure. En outre, ton désir d'arriver à la lumière t'amène à des con-

clusions absolument invraisemblables. Si Farthingale avait été dans la chambre le photographe l'aurait vu et on ne le chercherait plus à l'heure actuelle.

Cependant Marjorie insistait avec tant d'opiniâtreté que, pour la satisfaire et surtout pour ne pas la laisser s'engager davantage dans une voie décevante, Grantham consentit à faire appeler le photographe auteur du cliché.

L'arrivée de cet homme jeta sur la découverte de la jeune fille une lumière inattendue.

—Miss Grantham, dit-il, est correcte en ses suppositions. Le cliché original portait nettement la silhouette d'un homme. Mais je ne pense pas qu'il faille attacher d'importance à ce fait.

Il expliqua alors que le négatif dont la photogravure avait été tirée, était taré d'un de ces accidents très connus, assez fréquents en photographie et que l'argot professionnel désigne sous le nom d'" images spirites ".

Ils sont la conséquence de la réverbération d'un objet quelconque, voisin du sujet à photographier, dans le champ de l'objectif, avec assez de puissance pour que la plaque en soit impressionnée. Et c'est ainsi qu'au développement, on voit apparaître sur le cliché des choses qui normalement ne devraient pas y être, puisque le viseur ne les découvrait pas au moment de la pose.

Il cita des exemples très curieux et, entre autres, celui des épreuves photographiques du vieux pont à piétons qui allait autrefois du bas Broadway à la rue Fulton.

Chacune de ces épreuves montrait la forme nébuleuse d'une femme, flottant en l'air au-dessus des passants. Des discussions à perte de vue s'étaient ouvertes à propos de cette figure étrange. Les uns criaient à l'illusion d'optique, et même à la fraude, sans pouvoir rien prouver d'ailleurs. Les autres répondaient par cet argument, difficile à rétorquer. " Elle y est, puisque l'oeil photographique, inaccessible à l'erreur, la voit ". Et les esprits enclins à l'amour du surnaturel en concluaient à la présence sur terre d'une race autre que la race humaine.

Jusqu'au jour, cependant, où un observateur plus avisé que les autres se livra à une investigation détaillée des environs au lieu de s'en tenir à l'examen des objets situés devant l'objectif. Il remarqua alors des ressemblances entre le fantôme photographique et une statue placée devant la façade d'un bâtiment voisin. C'était cette statue que, par une réfraction spéciale de la lumière, venait impressionner la plaque sensible bien qu'elle ne fut pas dans le champ direct de l'objectif. C'était une image " spirite ". Depuis, on en avait produit bien d'autres, et l'expérience n'avait plus rien qui surprit les professionnels.

—Dans le cas qui nous occupe, poursuivit l'opérateur, la silhouette d'un homme s'est indéniablement montrée sur le cliché, mais la présence de cette silhouette est certainement dues à la cause que je viens de vous exposer, ou à une cause de même nature. Je possède encore le cliché et puis me livrer à un examen plus minutieux si vous le désirez, mais je ne crois pas qu'il me conduise à d'autres conclusions.

L'homme regretta courtoisement qu'un jeu de lumière étudié et connu eut pu, faire naître chez Mlle Marjorie Grantham une espérance décevante, mais il affirma encore que le phantasme constaté sur le cliché ne pouvait venir que de la réflexion d'un portrait de Farthingale sur un mur dans la partie de l'atmosphère qu'embrassait l'objectif.

Et d'ailleurs, ajoutait-il, ce qui le prouvait surabondamment, c'est que la chambre était parfaitement vide quand il en avait fait la photographie. Il y était seul, et ne pouvait avoir le moindre doute à ce sujet.

Cette explication rationnelle satisfit pleinement M. Grantham, qui oublia sur-le-champ l'incident, mais sa fille, quoiqu'elle n'eut pas discuté sur le moment, demeura mal convaincue. La vérité c'est que l'expression d'" image spirite " employée par le photographe avait fait naître en son es-

prit tout un monde de conjectures nouvelles et qu'elle étudiait avec une nouvelle ardeur.

Bien que Farthingale sous le poids des serments par lesquels il s'était lié, lui eut confié peu de choses au sujet de sa vie à Tso-ri-niah, elle savait qu'il était adepte d'une religion mystérieuse et familière avec les lois qui gouvernent les phénomènes occultes contentes dans les ouvrages théosophiques sous le nom de mahatmas.

Et ne se pouvait-il pas se demandait-elle avec anxiété, que le docteur, se rappelant le penchant actuel des journaux et du public pour l'illustration, toutes les fois que se produit un fait sensationnel, eut quoique matériellement absent, forcé son être astral à se tenir en permanence dans sa chambre et obtenu l'étrange résultat que montrait la photographie? N'était-ce pas un moyen—le seul qui restât à sa disposition—de lui donner l'assurance qu'il demeurait encore parmi les vivants; de lui fournir, peut-être, le fil et la clef du mystère de sa disparition?

Marjorie, qui avait hérité d'une bonne part du tempérament de son père, avait toujours aimablement raillé les théosophes, les spiritualistes et les fervents des divers systèmes qui cherchent à expliquer la vie autrement qu'au moyen de bases matérielles; mais dans l'extrémité cruelle où elle se trouvait réduite tout ce qui pouvait amener à une solution quelconque de l'énigme lui paraissait digne d'attention.

En tout état de cause, concluait-elle, il ne coutait rien d'approfondir. Et elle était bien certaine à l'avance d'une chose: c'est que si l'esprit du docteur était dans la chambre avec la possibilité de se révéler, c'était à elle qu'il se révélerait le plus volontiers.

En conséquence, et sans rien dire à son père de ce qu'elle voulait tenter, elle partit avec sa femme de chambre et se dirigea vers l'Omar Khayyam, où se trouvait l'appartement du docteur.

Elle y trouva Kumar Sabhu, immobile et impassible, et qui gardait la porte, comme s'il eut tout ignoré du drame et comme si son maître n'eut jamais quitté l'hôtel.

En fait, et les journaux l'avaient déjà noté, la fidélité du jeune Hindou pour le docteur avait quelque chose de touchant. Ni nuit ni jour il ne quittait son poste, veillait sans un instant d'inattention, pour le cas où Farthingale viendrait à réapparaître.

Il salua profondément, à la manière orientale, en voyant approcher la jeune fille; mais avant de faire un seul mouvement pour ouvrir la porte, ses yeux se fixèrent sur ceux de Marjorie avec une puissance étrange et pendant un temps assez long.

—Hélas, dit-il ensuite, la voix était basse, l'articulation très nette, le ton chaud et persuasif avec des vibrations particulières, hélas! Ils ne le trouveront pas.

Et c'est vrai. La chambre était froide et déserte. Rien n'y existait qui put faire supposer la présence actuelle d'un être humain.

Les yeux ardents, l'âme agitée d'une angoisse très douloureuse, la fiancée de Farthingale regarda partout, fouillant tous les reculs des murailles et tous les coins d'ombre. En vain!

Peut-être la lumière venant de l'extérieur était-elle trop vive pour lui permettre d'apercevoir la forme astrale qu'elle cherchait. Elle ferma les volets. Rien encore!

Des poussières microscopiques dansaient une sarabande folle dans un rayon de soleil; une mouche captive bruissait contre un carreau; mais à part le bruit de ses ailes on n'entendait aucun bruit, aucun son, aucun murmure. Le sixième sens, même, qui nous avertit d'approches immatérielles, et nous fait deviner de mystérieuses présences autour de nous, ne lui montrait rien qui rappelât la silhouette si nettement enregistrée par la photographie.

Cette silhouette était juste sous son portrait, et c'est celui-là qu'elle étudiait avec le plus d'attention, les yeux tantôt demi-clos, tantôt largement ouverte, la

volonté tendue, les nerfs vibrants, dans l'espoir de saisir quelque chose quoi que ce fût, une apparition fugitive et vague, un changement dans la teinte de la lumière.

Effort futile et stérile! Le portrait souriait au-dessus d'elle. Et sous ce portrait elle ne découvrait rien; rien que le vase de porcelaine et la gerbe de roses que Farthingale y déposait tous les matins.

Mais Marjorie se leva subitement, du fauteuil où elle était assise. Son regard devint fixe et prit l'expression de la stupeur. La jeune fille porta ses mains à sa poitrine, et tout à coup se mit à respirer bruyamment, comme si elle eut été gravement oppressée...

Farthingale avait maintenant disparu depuis deux semaines entières, et les roses du vase étaient fraîches... fraîches comme si elles eussent été coupées une heure auparavant!...

Avec la rapidité d'un éclair, Marjorie se tourna vers l'indien, qui l'avait obséquieusement suivie lorsqu'elle avait pénétré dans la chambre.

—Kumar, demanda-t-elle, désignant les fleurs, comment se fait-il que ces roses soient aussi fraîches?

Si le serviteur de Farthingale avait quelque reproche à redouter de sa conscience, il le dissimula parfaitement. Il n'hésita pas plus d'une demi-seconde, et simplement comme s'il eut été surpris de la soudaine véhémence de la jeune fille. Puis il répondit assez facilement.

—Les roses?... Ah! miss, je les remplace tous les jours, pour le cas où le docteur sahib reviendrait. S'il rentrait et apprenait que j'ai négligé de le faire, il se mettrait certainement dans une grande colère contre moi.

C'était, en somme, une explication assez raisonnable, et Marjorie n'aurait probablement pas poussé plus loin son investigation sur ce point, si une voix grave et ferme ne s'était à cet instant élevée derrière l'indien.

—Ceci est un mensonge, Kumar, disait cette voix et vous le savez bien. Je suis venu ici tous les jours depuis la disparition du docteur Farthingale, et c'est la première fois que je vois des fleurs nouvelles dans ce vase. Je l'ai particulièrement remarqué hier, où les roses étaient sèches et fanées.

Celui qui parlait ainsi était Ditson, qui était entré dans la chambre sans être remarqué, et juste à temps pour entendre l'assertion du domestique et pour la démentir.

Kumar se tourna comme s'il avait été frôlé d'un fer rouge, et jeta un regard de rage concentrée sur le sagace reporter. Mais il reprit rapidement son masque de froideur et d'impassibilité.

—Le sahib se trompe, répondit-il, avec calme. Il se peut que, distrait par mon inquiétude pour le docteur, j'aie oublié une fois ou deux de remplacer ces fleurs, mais ce ne serait pas une raison pour qu'il faille douter de mes paroles. Et si ce n'était pas moi qui eusse placé ici ces roses, puis-je demander au sahib qui se serait, à son avis? Et quelles raisons pourrais-je avoir pour l'avoir fait, autres que celles que j'ai données?

Il s'inclina dans un salut humble; mais ses lèvres portaient, dissimulé à demi, un sourire ironique qui signifiait nettement: " Réponds-moi, si tu peux."

Ditson prit Marjorie à part.

—Il n'en est pas moins vrai, lui dit-il à voix basse, que cet incident ne me paraît pas clair et pourrait fort bien conduire à des conséquences importantes. Je n'ai plus depuis quelque temps, grande confiance en maître Kumar, et j'avais déjà pris la résolution d'avoir un oeil sur ses faits et gestes. N'insistons pas sur ceci, cependant. Il ne faut pas que cet homme se sente surveillé, car il se tiendrait sur ses gardes.

Puis il ajouta à voix haute:

—Puis-je vous demander ce que vous faites ici, ce matin?

En peu de mots, Marjorie lui dit l'histoire de " l'image spirite ", à laquelle Ditson parut prendre beaucoup d'intérêt.

—Il y a plus de choses au ciel et sur la terre que nous n'en rêvons en notre philosophie.

J'apprends tous les jours davantage,

Marjorie, qu'il ne faut pas railler des choses simplement parce qu'on ne les comprend pas. Il peut y avoir plus de résultats, au fond de ceci, que n'en ferait attendre ce qu'on voit à la surface.

Et la préoccupation du jeune homme se trahit immédiatement—c'était dans sa nature active et pratique—par des actes. Il prit la main de Marjorie et lui fit faire des promenades en tous sens par la chambre.

Puis tous deux essayèrent l'effet de toutes les lumières et de toutes les ombres en ouvrant et en fermant successivement les volets des fenêtres. Mais aucune de ces espérances ne put leur montrer autre chose que leur présence et celle de l'indien.

Tout à coup, Ditson s'arrêta et se frappa le front.

—Faut-il que je sois bête, pensa-t-il, pour n'avoir pas pensé à cela plutôt?

—Que voulez-vous dire?

—La photographie n'a vu personne ici, n'est-ce pas?

—Non.

—Et l'image que vous avez vue n'a été montrée qu'avec le révélateur?

—Certainement.

—Eh bien! ne comprenez-vous pas, d'après ceci, que l'apparition, si elle existe, n'est pas visible pour nos yeux humains et que l'oeil photographique seul peut la voir?

—Ah! je comprends, s'écria Marjorie, subitement intéressée. Vous voulez dire qu'il nous faut rephotographier la chambre?

—Exactement. Je me demande si Farthingale avait quelque chose qui ressemble à un objectif et à une chambre noire?

—Oui, oui, il avait un excellent appareil, Kumar, où est la machine à portraits du docteur?

Kumar paraissait hésiter, il semblait même vouloir refuser ce qu'on lui demandait. Il n'osa pas, cependant, et apporta une jumelle de prix, tandis qu'il indiquait à Ditson la porte du cabinet où Farthingale avait coutume de faire ses manipulations.

Le reporter était un amateur photographe très expérimenté. En un temps très court il eut pris un cliché de la chambre et s'enferma dans le cabinet avec Marjorie pour le développer.

Tous deux penchés sur la plaque, où ne tombait qu'un faible rayon de la lampe rouge, attendaient avec anxiété l'apparition des ombres sur la couche crémeuse. Elle se produisit, enfin, et Ditson, passant la plaque devant la lumière, poussa un cri. Puis il donna le cliché à Marjorie, qui faillit le laisser échapper, tant fut grand son saisissement.

Le journaliste ouvrit la porte, et l'image se précisa par transparence à la lumière du jour. La silhouette qu'ils avaient cherchée était là, avec leurs yeux humains il n'avait pu apercevoir l'homme mortel en chair et en os, mais l'oeil mécanique de l'objectif, qu'il était impossible d'illusionner, celui-là l'avait vu et l'avait reproduit immédiatement.

Il était étendu sur un divan, dans l'attitude d'un profond sommeil, sa pose même constituant une preuve de son identité. Personne n'aurait pu contrefaire cette pose spéciale, et qui était devenue familière à Farthingale en dormant longtemps à même le sol nu.

A cette vue, Marjorie laissa tomber la plaque de verre et courut instinctivement vers le meuble, où elle venait de voir son fiancé. Mais ses mains, agitées maintenant par la fièvre et par l'angoisse, ne s'arrêtèrent à rien, ne saisirent rien. La place occupée dans la photographie par le corps de son fiancé était dans la réalité intangible, impalpable à nos sens humains, vide, complètement vide, à part l'air qui l'emplissait au même titre que le démeurant de l'espace.

—Quoi?... où est-il?... pantelait-elle, poursuivant avec des gestes fiévreux sa recherche inutile, tandis que Ditson, au moins aussi ému qu'elle se tenait au milieu de la chambre, la bouche ouverte et les bras ballants.

La voix de Kumar vint à ce moment frapper leurs oreilles. Il avait relevé le cliché que Marjorie avait laissé tomber à l'entrée du cabinet noir et l'examinait

avec toutes les apparences de la consternation.

—C'est un tour du mauvais esprit, criait-il. Le docteur Sahib n'est pas ici. C'est de la sorcellerie! Le docteur n'est pas ici.

L'indien s'élança vers le divan où l'objectif avait montré la silhouette de l'homme disparu, et y passa rapidement les mains dans toute la longueur du meuble.

—Voyez, continuait-il à crier. Mon maître n'est pas là. C'est un tour que le mauvais esprit vous joue. Ne recommencez pas, pour l'amour du ciel!

Et tandis qu'il parlait, ses doigts agiles, paraissant chercher comme l'avaient fait ceux de la jeune fille, se promenaient sur toute la surface du divan. Et si ce n'avait pas été aussi absurde, un observateur de ses gestes vifs aurait juré qu'il défaisait des noeuds et desserrait des cordes. Puis, il se releva, regardant avec une fixité surprenante Marjorie Grantham et Ditson.

Tout à coup, son doigt indiqua la région de la chambre au-dessus de l'appareil photographique et il s'écria:

—Regardez!... Regardez... Voilà le fantôme du docteur.

Involontairement, les autres acteurs de cette scène mystérieuse portèrent les regards sur le point qui leur était indiqué et, flottant dans l'air comme une apparition spectrale, ils aperçurent distinctement la silhouette de Farthingale, la face livide et émaciée, les yeux clos, l'apparence complète d'un cadavre.

Et, tandis même que leur attention était retenue par ce spectacle effroyable, tandis que durait leur stupeur, Kumar, poussant un grand cri de terreur, passa devant eux et gagna la porte.

Comme il allait disparaître, Marjorie jeta par hasard les yeux sur lui. Pourquoi donc, tout en fuyant, avait-il l'air de porter un lourd fardeau? Et pourquoi donc, aussitôt qu'il fut dans les couloirs, se mit-il à crier d'une voix étrange, et qui s'affaiblissait à mesure que l'emportait sa course:

—Je ne tiens rien!... Je ne porte rien!

Il y eut un moment d'indécision tragique dans la chambre à présent silencieuse, et d'où le fantôme du docteur avait disparu.

Le reporter tremblait comme une feuille; ses nerfs s'agitaient en lui comme les cordes d'une harpe heurtée; une sueur coulait par gouttes larges sur son front. Il se dirigea vers la porte.

—J'ai vu bien des spectacles affreux, disait-il d'une voix blanche. Mais ce qui se passe ici m'épouvante. Je l'avoue. Je m'en vais.

Une lumière subite avait envahi l'esprit de Marjorie Grantham.

—Pas encore! dit-elle d'un ton ferme et en saisissant par le bras le journaliste prêt à s'éloigner. Je comprends tout, maintenant. Oh! ce misérable Kumar! Venez, ajouta-t-elle, d'un ton impérieux. Nous n'avons pas un instant à perdre. Il faut que nous arrivions à temps pour secourir le docteur Farthingale avant qu'on ait pu lui faire du mal.

—Mais je ne comprends pas, disait Ditson encore sous l'impression des scènes effrayantes qui venaient de se dérouler sous ses yeux.

—Je vous expliquerai tout en chemin. Mais venez, pour l'amour de Dieu! Les minutes que nous perdrons ici sont précieuses. Il est suffisant, en ce moment, que je comprenne seule. Venez!

La jeune fille, ayant entraîné le reporter gagna le rez-de-chaussée par l'ascenseur de l'hôtel et se hâta vers la cabine téléphonique, où elle se fit mettre en communication avec le commissariat central. Elle demanda qu'un agent fut immédiatement envoyé à la boutique de curiosités des Thibétains, avec ordre de soigneusement noter tout ce qu'il y verrait entrer et tout ce qu'il en verrait sortir.

Puis elle sauta dans un cab, y traîna son compagnon après elle, et donna l'adresse de la même boutique de curiosités, avec promesse de tripler la course si l'on ne perdait pas une minute.

Et comme ces choses se passaient un dimanche, où les rues sont libres de l'encombrement qu'y amènent les transac-

tions de la semaine, la route fut faite avec une assez grande rapidité. Marjorie bouillait; Ditson continuait à se demander le but de cette course désordonnée à travers la ville. La jeune fille voulut bien le lui expliquer, tandis que défilaient devant eux les bâtiments alignés et le fleuve des piétons revenant de l'église.

—Vous avez entendu parler de ces fakirs hindous, dit-elle d'une voix âpre, qui, devant les yeux de toute une assistance et sans l'aide d'aucun des accessoires des prestidigitateurs, font croître un arbre, en quelques minutes, d'une graine enfoncée en terre, ou jettent le bout d'une corde en l'air et y grimpent, ou rendent la vie à un homme après l'avoir découpé en petits morceaux avec leur sabre? Depuis des siècles les indiens assistent à ces tours de passe-passe et s'en émerveillent sans avoir pu jamais en découvrir l'explication.

—Oui, je sais.

—Mais n'avez-vous pas entendu dire aussi que la solution de ces problèmes avait été trouvée? Que deux Anglais, tandis qu'ils assistaient aux prétendus miracles, avaient entrepris d'en garder une trace durable, l'un en faisant des croquis rapides de ce qui se passait sous ses yeux, et l'autre en prenant des instantanés successifs? Quand tout fut terminé, les croquis montraient bien l'arbre croissant, l'homme grimpant et le cadavre ressuscité, mais la plaque ne montrait, elle, qu'un vieil indien en loques, et complètement seul, jetant sur son auditoire des passes magnétiques.

—Oh! je le vois! s'écria Ditson. Hypnotisme?

—Exactement. Suggestion hypnotique. C'est d'une suggestion hypnotique que vous venez d'être victime, de la part de Kumar, dans la chambre du docteur. M. Farthingale y était. Il y a été presque aussi longtemps que nous. Et si nous ne l'avons pas vu, c'est que nous en avons été empêchés par l'influence magnétique et par la volonté de l'indien.

—Alors, vous croyez qu'au moment, où Kumar s'est enfui dans le chambre il portait le docteur dans ses bras!

—Je le crois. Il nous a montré un fantôme qui n'existait pas, et que nous avons vu cependant, pour détourner notre attention et avoir un motif pour se sauver. Mais il portait le docteur, et je n'en veux pour preuve que son cri dans les couloirs de l'hôtel: "Je ne tiens rien!... je ne porte rien!"... A quoi bon ce cri, s'il n'avait rien porté, en effet? Il hypnotisait les gens sur son passage, et personne, assurément, n'a du voir qu'il transportait le corps d'un homme.

—Et qui vous fait croire qu'il le fait amener à la boutique de curiosité des Thibétains?

—Mon intuition féminine. Je ne sais pas comment je le sais, mais je le sais. Je suis certaine que ce misérable Kumar est le complice des deux autres, je suis certaine que nous allons le trouver dans cette boutique, comme j'étais certaine, malgré l'incrédulité de mon père et malgré la théorie de "l'image spirite", exposée devant moi par le photographe professionnel, que la silhouette découverte devait me conduire à quelque chose.

On ne raisonne pas, avec les intuitions féminines; on les subit ou on les repousse. Mais il ne faut surtout pas les nier. Pour moi, le docteur Farthingale est là. Nous allons d'ailleurs savoir si j'ai raison.

La voiture arrivait alors à une petite rue malpropre du quartier syrien, où Oshinima et Karana avaient placé leur établissement.

Devant la porte un agent de police en bourgeois allait et venait, surveillant avec obstentation ce qui se passait devant la maison. Il reconnut Marjorie Grantham et s'approcha d'elle.

—J'ai l'ordre, mademoiselle, dit-il, de vous rendre compte de ce que j'aurai vu jusqu'à votre arrivée. Voici: personne n'est sorti de la maison, personne n'y est entré, sauf Kumar Sabhu, le serviteur indien du docteur, qui est arrivé dans un cab à toute vitesse, il y a cinq minutes à peu près. Il a toutefois fait des choses que j'ai trouvées assez drôles.

Au lieu de descendre directement de la voiture, il y est resté assis un bon mo-

ment. Puis les Thibétains sont sortis de leur boutique, et il les a fait monter avec lui en leur disant: "Vous voyez?..."

Je n'apporte rien... Je n'ai rien dans les bras." Et tout le temps qu'il parlait, il me regardait droit dans les yeux, comme s'il s'était douté que j'étais là pour surveiller la maison.

Je l'ai regardé de plus près quand il est sorti du cab... et c'était vrai; il n'avait absolument rien dans les bras. Ee cependant, si mes yeux ne m'avaient pas affirmé le contraire, j'aurais juré qu'il transportait quelque chose de très lourd. Il peinait, et son allure, en marchant, n'était pas celle d'un homme libre de tout son fardeau.

—Vous voyez, disait Marjorie Grantham à Ditson, mon intuition ne m'avait pas trompée. Et maintenant, monsieur, poursuivit-elle, en s'adressant au détective, tenez-vous prêt à gagner la récompense promise à celui qui trouvera le docteur Farthingale, car dans moins de dix minutes vous le tiendrez sain et sauf en votre possession.

Stupéfait—on le serait à moins—le policier suivit Marjorie Grantham et Ditson dans la boutique de curiosités.

En entrant, cependant, ils furent arrêtés par un épouvantable cri d'horreur, et Kumar, apparut, la face bouleversée, agité d'un frisson mortel, accourant vers eux.

—Oh! miss!... oh! miss!... criait-il ; ils l'ont tué!!! ils ont assassiné mon maître!... Oh! les démons!... Oh! les démons maudits!...

Puis il donna cours à un véritable torrent d'injures et de malédictions, mi-partie anglaises et hindoues.

—Allons! allons!... interrompit rudement le détective en le secouant par le bras. Assez de ces jérémiades et dites-nous ce qu'il y a.

—Venez! répondit Kumar tremblant. Et voyez par vous-même!

Frissonnant et gémissant encore, ils les conduisit vers l'arrière-magasin, où étaient empilées, ou plutôt jetées au hasard, les marchandises les plus hétéroclites; moulins à pierres, encensoirs en cuivre, jarres contenant des baguettes d'encens, robes thibétaines, paravents incrustés, tabourets polis, idoles grimaçantes, sabres enrichis de pierres précieuses. A terre, près de cette montagne d'objets exotiques une pièce de natte était déroulée, le bord couvrant un objet long et déjà sinistre.

Kumar se baissa, releva cette natte et découvrit aux yeux agrandis par l'horreur, de Marjorie, de Ditson, et du détective, le cadavre de Farthingale.

L'homme disparu était retrouvé enfin, mais dans quel effroyable état!

Son corps froid et déjà rigide, baignait dans une mare de sang coagulé, tandis que des gouttes pourpres filtraient encore de plus de cent coups de poignard. Le cadavre était ainsi dire haché par les couteaux des assassins, comme si ces derniers ne se fussent pas trouvés satisfaits de lui avoir pris la vie, comme si leur vengeance avait voulu s'assouvir encore alors qu'il était mort. C'était un spectacle d'une sauvagerie insoupçonnée des civilisés, le témoignage d'un acharnement et d'une cruauté qui ne se peuvent rencontrer que chez les fanatiques orientaux.

VI

Qu'est-ce que sait l'Indien

C'était, en vérité, un spectacle aussi odieux que pitoyable. Il n'y avait rien de surprenant à entendre Kumar entamer son long chapelet de malédictions quand il l'avait découvert, et à voir Marjorie Grantham, après un regard au cadavre mutilé, s'abattre évanouie sur le plancher.

Le détective et le journaliste eux-mêmes, tout habitués qu'ils fussent par les devoirs de leurs professions à ces scènes sanglantes, étaient visiblement atterrés.

—Grand Dieu! s'écriait Ditson, penché sur le corps immobile et l'interrogeant comme s'il eut pu en attendre une réponse. Qui a commis cet horrible crime?

—Qui s'écria Kumar, la face agitée de fureur, les yeux luisants comme des charbons ardents. Qui aurait pu le commettre en dehors de ces chiens de Thibétains?... Ils l'ont enlevé de sa demeure et l'ont ame-

né ici pour l'assassiner!... Ils étaient ici tout à l'heure, et ils ne peuvent pas être bien loin encore. Venez. Que nous nous emparions d'eux avant qu'ils aient pu s'enfuir.

Il arracha un court poignard d'un amas d'armes orientales empilées près de lui, et s'élança dans l'escalier qui conduisait au premier, le détective le suivant par derrière.

L'appartement fut minitieusement fouillé, en vain; il en fut de même du second étage. Aucune trace des fugitifs ne put être découverte, bien qu'on eut regardé partout et même déplacé certains meubles.

Kumar, dans l'apparence d'une rage folle, quêtant comme un limier, les narines ouvertes, les yeux flamboyants, s'engagea sur une échelle qui menait au grenier, prêt à se jeter sur les assassins au risque de sa vie. L'homme de police le suivait avec difficulté, surpris de cette course sauvage.

Mais le grenier était une grande salle mansardée et vide. Et dans le toit, une énorme lucarne se voyait, par laquelle deux hommes pouvaient passer aisément à la fois et qui en cet instant était grande ouverte.

—Ah! s'écria l'indien sur le ton du désappointement le plus amer. Nous arrivons trop tard. Ils ont pu fuir!

—Le détective grimpa cependant sur le lit jusqu'à mi-corps, et observa pendant quelques instants les alentours de la maison. Ils ne montraient rien d'anormal. La disposition des murailles et des toits indiquait seulement que les meurtriers avaient eu la plus grande facilité à s'échapper par cette voie.

—Inutile d'aller plus loin, observa philosophiquement le policier. Avec l'avance qu'ils ont prise, ce n'est pas nous-même qui les arrêterons maintenant.

Les deux hommes redescendirent au rez-de-chaussée, et un rapport sommaire fut envoyé au commissariat central.

Quand ils rentrèrent dans la boutique des Thibétains, Marjorie, grâce aux soins empressés de Ditson et de la femme de chambre, reprenait connaissance. Immédiatement ses regards se dirigèrent vers Kumar, et aussitôt ils s'emplirent d'une expression de dégoût et de haine.

—Misérable traître! s'écria-t-elle, pourquoi me torturez-vous ainsi? Je vous ordonne de cesser le jeu infâme que vous jouez en ce moment, je ne sais dans quel but criminel. Je veux que mes yeux voient ce qui est et non ce que vous voulez qu'ils voient. Je veux que mon fiancé me soit rendu.

L'indien la considérait avec surprise.

—Miss!... miss! s'exclamait-il, ce que vous me demandez est impossible! Est-ce que vous ne voyez pas vous-même que le docteur est mort? Suis-je le grand Shiva, pour ressusciter ceux qui ont quitté la vie?

—Il n'est pas mort!... il n'est pas mort!... criait la jeune fille. Il nous apparaît seulement ainsi parce que nous sommes sous votre influence maudite.

Changeant de ton subitement, elle supplia:

—Oh! Kumar! ayez pitié et rendez-le moi. Voyez, je me mets à genoux devant vous. Qu'est-ce que je vous ai fait et que vous a-t-il fait, lui, pour que vous vouliez aussi cruellement nous séparer! Si l'un de nous a fait quelque tort, je vous le jure, vous en serez indemnisé comme jamais vous n'auriez osé l'espérer seulement. Je vous pardonnerai toutes les souffrances qui me sont déjà venues de vous. Mais ceci, oh! c'est trop, Kumar, c'est trop, je vous le jure. C'est trop affreux! trop horrible!

La jeune fille tomba dans une nouvelle crise de longs sanglots, tandis que ses yeux se portaient sur le corps sanglant, étendu devant elle.

—Miss Grantham, répondit gravement l'indien, s'il était en mon pouvoir de le rappeler parmi nous, personne n'aurait à m'en prier. J'aimais mon maître autant qu'aucun de vous. Mais cette puissance que vous m'attribuez, je ne l'ai pas. Croyez-moi, le docteur Sahib est malheureusement bien mort.

—Tu mens, misérable coquin, tu mens! Tu mens comme tu mentais en m'affirmant qu'il n'était pas dans sa chambre, où tu

le cachais, cependant.

L'indien tressaillit involontairement à ces paroles. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais une réflexion l'en empêcha. Il demeura silencieux.

—Ah! ah!... je t'ai surpris, cette fois, misérable charlatan! Tu ne m'attendais pas à voir tes machinations aussi complètement percées à jour. Mais, nous savons tout, à présent.

Je te le dis, Kumar, tu peux dès aujourd'hui cesser tes manoeuvres hypnotiques, ou ta magie, comme il te plaira de l'appeler. Car, quels que soient les tours de passe-passe qu'il te plaise encore d'imaginer, tu n'arriveras pas à nous convaincre. Nous croyons que le docteur Farthingale est parfaitement sauf et vivant. Et nous persistons à le croire, même maintenant où nous avons son cadavre sous les yeux.

Elle se tourna vers Ditson.

—Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas?

—Tout à fait, déclara-t-il, une lumière nouvelle, dans les yeux. Kumar est en train de jouer la partie qu'il a gagnée déjà, mais avec d'autres cartes. Seulement, cette fois, il perdra. Sergent, ajouta-t-il en s'adressant au détective, connaissez-vous un photographe dans les environs?

—Oui, monsieur, à quelques pas d'ici. Un Français.

—C'est bien. J'y vais et je le ramène. Et si j'étais à votre place, sergent, je ne perdrais pas de vue ce camarade, dont la conduite me paraît de plus en plus étrange, et qui en sait probablement plus long qu'il ne veut en dire sur la disparition du docteur Fartingale. Il en serait même l'auteur principal que je n'en serais, moi, pas le moins du monde surpris. Ne le laissez pas s'envoler, nous aurons besoin de lui, sans doute, avant qu'il soit longtemps.

—Je n'ai rien à me reprocher, répondit Kumar, et je ne chercherai pas à m'enfuir. Il y a plus de sept années que je suis dévoué à mon maître. J'ai plusieurs fois risqué ma vie pour lui.

—C'est fort possible, mon brave garçon, et je ne prétends pas le contraire, répondit le reporter. Mais ton dévouement prend parfois de singulières attitudes, et nous sommes à un de ces moments-là. Je serai de retour dans cinq minutes, Marjorie.

Cinq minutes après, en effet, il rentrait, amenant avec lui un petit homme légèrement ahuri d'avoir été cueilli au milieu de son déjeuner pour aller photographier des cadavres.

On le fit entrer dans l'arrière boutique où le corps de Farthingale avait été recouvert d'une natte déroulée. Ditson releva brusquement cette natte et, découvrant ainsi le pauvre corps déchiqueté à coups de poignard, dit tout à coup à l'opérateur:

—Que voyez-vous?

—Ah! c'est affreux! s'écria le Français en reculant.

—Que voyez-vous!... Dites-nous ce que vous voyez! insista Ditson.

—Ce que je vois? Mais..., un cadavre... un homme mort...

Le reporter éclata de rire. Et ce rire prenait une consonnance lugubre, en présence de la victime d'un crime odieux encore souple et point encore froide. Il avait une allure de folie ou de sacrilège. Le photographe s'en montrait un peu scandalisé. Cependant, Ditson était tellement sûr de son affaire, à présent, qu'il répondit, riant toujours:

—Allons donc!... Je vous parie cent dollars que cet homme est aussi vivant que vous et moi!

L'opérateur le regardait maintenant comme s'il eut douté de se trouver en face d'un être doué de raison...

—Mais... monsieur... comment serait-il vivant? La tête est presque entièrement détachée du tronc; le corps est couvert de blessures profondes et presque toutes mortelles...

Parfaitement, la tête ne tient plus que par un fil et le reste est troué comme une écumoire. Mais prenez un cliché de tout et l'objectif ne verra pas les choses de la même façon que nous. Mettez-vous en devoir d'opérer, cher monsieur, le spectacle n'a rien de bien réjouissant à cette heure, mais il perdra toute son horreur, croyez-moi, en passant sur la plaque sensible. Nous sommes tous victimes, en ce mo-

ment, d'une simple illusion d'optique.

Doutant encore, mais impressionné par l'assurance de Ditson, et mû par sa propre curiosité, le Français prit deux clichés du tableau sanglant qui s'étendait devant lui. Puis tous les acteurs de cette scène, à l'exception de Kumar et du détective qui le surveillait partirent pour l'atelier du photographe où devait avoir lieu le développement des plaques.

Tandis qu'il manipulait dans son cabinet noir, aussi intéressé que Ditson et que Marjorie elle-même, la jeune fille s'était assise dans l'atelier de pose, blanche comme une morte et agitée de frissons douloureux.

—Ne perdez pas courage, lui disait le journaliste, à présent que nous avons fait le plus dur de la besogne et que nous sommes prêts à recueillir notre récompense. Vous comprenez bien qu'en présence des preuves aussi fortes que celles que nous allons montrer, Kumar sera bien forcé d'avouer la part qu'il a prise à ce drame et de rendre la liberté à l'homme qu'il tient en ce moment, sous son pouvoir mystérieux. Allons, un peu de courage, Marjorie, oubliez les choses épouvantables que nous venons de voir, sous l'empire de l'illusion, et dites-vous que le docteur, aussi vivant que nous-mêmes, dînera ce soir entre nous.

—Je sais... je sais... répondit-elle en s'efforçant de paraître brave. Je suis très certaine aujourd'hui que tout ceci n'est qu'une oeuvre de prestidigitateur, qu'une tromperie futile. Et cependant, (un immense frisson l'agitait encore) et cependant ce spectacle horrible a brisé mes nerfs. Je ne puis pas le cacher de devant mes yeux.

—Oui, c'était affreux!... Si ce misérable indien est jugé comme il le mérite, il s'en ira en prison pour le restant de ses jours. Je voudrais être celui qui prononcera sa sentence... Toutefois, rappelez-vous, Marjorie, que pour épouvantable qu'il fut, ce tableau n'était qu'un phantasme, qu'il n'y avait rien là de réel et que le docteur Farthingale est, en ce moment, aussi vivant que vous et moi.

Le père de la jeune fille, qui avait été appelé par téléphone aussitôt après la découverte du cadavre, arrivait à ce moment et Ditson le mettait au courant, le plus rapidement possible, de ce qui s'était passé.

—Je jure bien que je n'y comprends absolument rien, déclarait-il, lorsque le journaliste eut terminé son récit. Mais, ma chère enfant, ainsi que le dit M. Ditson, toute cette affreuse comédie me paraît être l'oeuvre d'un prestidigitateur, d'une conjuration conduite par des moyens que notre civilisation ne connaît pas, et je ne vois pas qu'il y ait lieu encore de se montrer trop alarmé ou découragé. A présent que nous sommes sur la voie, que nous avons découvert le " truc ", pour employer un langage familier, Edward ne tardera pas à nous être rendu.

—Oh! je voudrais en avoir l'assurance entière! gémit Marjorie en se tordant les mains. Je crois à nos découvertes, je crois que nous sommes sur la voie de la vérité, je crois que le docteur est vivant et qu'il ne lui a pas été fait de mal et, malgré tout, j'ai peur d'une déception qui me serait horriblement cruelle.

A ce moment, le petit Français sortait de son laboratoire, une plaque encore toute mouillée dans chaque main.

La jeune fille s'élança vers lui, avec une interjection d'impatience; mais il l'évita et vint droit au reporter:

—Vous m'assuriez, monsieur, que ce cadavre...

—Eh bien?

—Mais il est là, avec une exactitude bien sinistre!...

Ditson s'était emparé d'un des clichés et l'examinait anxieusement, dans la lumières des vitrines de l'atelier. Marjorie et son père se tenaient derrière lui, les yeux sur la plaque négative où apparaissaient en noir tous les détails éclairés de la boutique de curiosités.

—Mon Dieu!... s'était écrié Ditson, et, s'étant retourné vers Marjorie, il la vit tomber dans les bras de son père.

Le cliché photographique montrait exactement ce que tous avaient vu dans le

magasin des Thibétains; l'oeil photographique qui ne peut influencer aucune cause extérieure et qui ne s'illusionne pas, avait vu comme l'oeil humain.

La plaque sensible reproduisait avec une cruelle exactitude de détails la boutique encombrée d'objets asiatiques, les armes étincelantes, les étoffes brochées et, au premier plan le cadavre affreux, presque sans tête, étendu dans un lac de sang.

Ditson poussa un nouveau cri, et, sans attendre le retour à la conscience de Marjorie, sans s'assurer même qu'on s'occupait d'elle et qu'on la soignait il sortit de l'atelier de police, dégringola l'escalier comme un fou et courut d'une haleine jusqu'à l'échoppe des Thibétains.

Là, de nouveaux personnages étaient arrivés depuis son départ et, entre autres, le capitaine O'Harra, qui se faisait rendre un compte détaillé des faits de la matinée par le détective chargé de surveiller Kumar.

Celui-ci, impassible et muet maintenant s'était assis sur un parquet d'étoffe et attendait, la passivité des Orientaux dans le regard.

Ah! vous voilà! dit O'Harra au journaliste essoufflé. Quoi de nouveau?

—Nouveau?... Vous n'avez pas laissé l'indien s'échapper, au moins?

—Non. Il est là...

—Assurez-vous de sa personne. Je l'accuse, moi, Olivier Ditson, du meurtre du docteur Farthingale!

VII

Un jugement

A la suite des évènements que nous venons de relater, le public se passionna plus qu'il ne l'avait fait encore pour l'affaire Farthingale, comme on l'appelait maintenant dans les journaux.

Une sympathie profonde et unanime allait surtout à Marjorie Grantham dont la fidélité était fort admirée, et qui ne s'était pas remise des chocs nerveux reçus dans cette dramatique matinée. Elle était à présent en proie à la fièvre et au délire.

Et les choses étaient si graves que les docteurs appelés en toute hâte auprès d'elle réservaient leur jugement. Ils disaient que la jeune fille, grâce à sa superbe vitalité, pouvait sortir vivante de l'épreuve actuelle, mais ils n'assuraient pas qu'elle reviendrait à la santé avec sa raison.

Quant à Kumar Sabhu, l'opinion n'hésitait pas à le charger du meurtre du docteur comme elle croyait aussi pleinement à la complicité des Thibétains.

Tout fut mis en oeuvre pour les découvrir, les pistes les plus invraisemblables furent suivies; l'effectif entier des détectives fouilla New-York et les environs dans ses moindres recoins. O'Harra fut obligé d'avouer encore son impuissance. Depuis que les fugitifs avaient passé la lucarne du toit de leur maison du quartier syrien, toute trace d'eux était aussi bien effacée que s'ils n'eussent jamais existé.

J'ai couru après bien des criminels dans ma vie, disait l'officier découragé, et j'en ai connu qui étaient bien habitués à faire disparaître les indices de leur passage, mais je n'en ai jamais trouvé qui disparaissaient aussi complètement de la surface de la terre, comme si la baguette d'une fée les avait subitement rendus invisibles.

Enfin, je tiens l'Hindou, poursuivait-il dans le but de se réconforter quelque peu, et celui-là paiera pour les autres, s'il ne finit pas par les dénoncer.

Kumar était surveillé jour et nuit, et soumis aux interrogatoires les plus rigoureux; mais la discrétion mystérieuse de sa race, aussi bien que la promptitude de son esprit, lui permettait de garder son calme, et de ne répondre aux questions dont il était accablé que dans la mesure déterminée par lui-même, c'est-à-dire de façon à ne pas jeter la moindre lumière sur la succession de faits étranges que l'instruction voulait approfondir.

Conséquemment, le public attendait avec une. impatience extrême le jugement Quand il fut ouvert, cinq jours seulement après la tragédie, une foule énorme et passionnée se battait pour entrer dans la salle d'audience.

L'audience des témoins commença. En

l'absence de Marjorie Grantham encore dangereusement malade, le plus important était sans contredit Olivier Ditson.

Ayant donné son nom, son âge et sa résidence, il expliqua qu'étant journaliste, il s'était intéressé à l'affaire Farthingale, d'abord par goût professionnel, et aussi dans l'intérêt de l'organe à la rédaction duquel il appartenait.

Puis il récapitula les découvertes successives qu'il avait faites à l'hôtel où il prenait son repas tous les matins, et qui l'avaient mis sur la trace des Thibétains facteurs importants du problème dont la solution se poursuivait devant la Cour. Il railla légèrement, malgré son amitié pour O'Harra, la façon dont les autorités s'étaient laissé jouer par ces imprudents malfaiteurs.

Pour lui-même il avait la grande satisfaction d'affirmer qu'il n'avait jamais cessé de les chercher à la racine même de l'affaire, bien qu'il eut été obligé d'admettre depuis que, pour enlever le docteur, il leur avait fallu une aide venant de l'intérieur même de l'Omar Khayyam.

En procédant par élimination, écartant de l'affaire les locataires de la maison meublée qui n'avaient aucun intérêt à s'y mêler, qui, en outre, étaient des gens honorables et au-dessus de tout soupçon, il était arrivé à ne garder sur sa liste de gens à surveiller que Kumar Sabhu et Georges Washington, le chasseur du hall inférieur. Pour diverses raisons, cet enfant avait été rayé à son tour, et l'indien était resté seul sous le poids des soupçons du journaliste.

Quand on lui demanda quelles étaient les raisons diverses qui l'avaient déterminé à éloigner toute idée de complicité de Georges Washington, il répondit par sa jeunesse et par son inexpérience, qui l'auraient inévitablement induit à se troubler, à se livrer au cours des interrogatoires très serrés dont il avait été l'objet. Il ajouta que ce qui l'avait assis dans cette opinion était la découverte de l'amulettte indienne.

Celle-ci, la preuve en était faite, n'était la propriété d'aucun des deux Thibétains. Elle ne pouvait donc appartenir qu'à Kumar. Et c'est sur le toit de la maison qu'elle avait été trouvée.

Ditson avait tenté, par tous les moyens possibles, de faire avouer à l'indien qu'il était le véritable possesseur du bijou de cuivre; il était obligé de convenir qu'il n'y était pas un parvenu. Kumar s'était montré en cette circonstance encore absolument impénétrable.

Croyant plus que jamais, toutefois, qu'il était sur la bonne piste, Ditson avait surveillé de plus en plus étroitement l'homme sur qui pesait ses soupçons; et c'est alors qu'il l'avait surpris en flagrant délit de mensonge, affirmant à Marjorie Grantham qu'il renouvelait tous les matins les fleurs de la chambre du docteur, alors qu'il ne le faisait que de loin en loin.

—Quelle était, selon vous, la raison de ce mensonge? demanda le président.

—Je ne la connais pas, Votre Honneur, répondit le témoin. Je n'y fais allusion que pour montrer avec quelle facilité cet homme dit à l'occasion autre chose que la vérité, et pour indiquer qu'il peut avoir également menti en d'autres circonstances. Quant au rapport qui peut exister entre le remplacement, quotidien ou non, de ces fleurs, et la disparition du docteur Farthingale. Je ne l'ai pas encore déterminé.

Le journaliste poursuivit sa déposition, chambre vide, où la silhouette du docteur était cependant apparue, puis ce qui s'était passé au magasin de curiosités des Thibétains. Il dit la découverte du cadavre mutilé, l'espérance conçue par Marjorie Grantham de se trouver encore en présence d'une illusion d'optique, l'appel fait au photographe français pour connaître enfin la vérité, et la désillusion cruelle qui avait suivi cette expérience.

—C'est une suite bien curieuse d'évènements, commenta l'avocat-défenseur de l'indien. Dites-nous, maintenant, monsieur Ditson, par quel enchaînement de pensées vous avez été amené à en déduire la culpabilité de l'accusé.

La question était évidemment étrange et l'accusateur public ne put se dissimuler

entièrement sa surprise.

Cette surprise était partagée par l'auditoire. L'avocat n'avait, jusqu'alors, montré qu'un intérêt très restreint aux déclarations du journaliste. Il ne s'était même pas donné la peine de prendre des notes et avait paru écouter assez distraitement. Et tout à coup, sa curiosité paraissait s'éveiller, il posait pour la première fois des questions; il s'était penché en arrière dans son fauteuil et examinait avec attention le témoin.

—J'ai pris, comme point de départ, répondit Ditson avec assurance, et montrant avec fierté ces découvertes qu'il avait été seul à faire, l'affiliation aujourd'hui connue du docteur Farthingale à une caste religieuse d'Orient et la possibilité d'une vengeance dirigée contre lui par les membres de cette société par la transgression d'une de ses lois.

J'ai suivi cet ordre d'idées, qui avait à mes yeux le grand avantage de prendre sa source dans un fait avéré, et d'amener des déductions vraisemblables, et bientôt cette question s'imposait à mon esprit. Si le docteur a commis une infraction aux règles de la confrérie à laquelle il s'était affilié, comment cette confrérie pouvait-elle en être avisée? Sur le premier point, j'étais fixé; nous savons tous, par les confidences faites à M. Lindwood, qu'en se mariant Farthingale s'exposait à un péril de mort. Sur le second point l'obscurité régnait; qui pouvait établir des communications entre New-York et le Thibet.

Nous savons encore ceci: que Kumar Sabhu a accompagné et a seul accompagné la victime dans son voyage à travers la "contrée mystérieuse" où les blancs ne pénètrent qu'au péril de leur vie, et d'où ils reviennent rarement. Nous savons qu'il était traité non pas en domestique, mais presque en ami et en confident par celui qu'il devait trahir plus tard. Quoi de plus naturel, ceci étant donné, que d'admettre l'affiliation du serviteur, en même temps que celle du maître, dans la secte orientale dont nous avons parlé.

"Et si nous l'admettons, messieurs, la succession des faits de cette odieuse intrigue s'éclaire instantanément. Kumar plus fidèle que le docteur aux voeux prononcés en Orient—parce qu'il est Oriental lui-même et idolâtre de naissance—ne conçoit pas que son compagnon se soit laissé reprendre par la civilisation au point d'oublier les promesses faites à quelque fétiche grossier. Et comme la trahison est dans son âme au même degré que dans toutes les âmes inférieures, il trahit. Puis ayant trahi, ayant appelé ici des émissaires qu'il doit normalement considérer comme des archanges vengeurs, il les aida.

"De l'amitié passée, il ne se soucie plus; des bienfaits reçus de cet homme qu'il livre au poignard, il ne se souvient plus. Rien n'est dans son esprit fanatique et barbare que l'offense faite—ou préméditée—envers la divinité à laquelle il croit. Il ira jusqu'au bout de son oeuvre détestable sans une hésitation, sans une seconde de pitié.

"Cependant cet homme vit depuis trois ans parmi nous. Il est intelligent et il sait fort bien que s'il fait disparaître le docteur par les procédés accoutumés des assassins, il ne tardera pas à tomber entre les mains de la justice. Alors il invente quelque chose d'infernal, quelque chose de véritablement digne du pays de mystère et de magie dont il sort. Avec l'aide de ses complices, il organise un faux enlèvement, de manière que les traces en subsistent, très claires. Et il garde dans sa chambre le docteur ligotté, caché à tous les yeux par l'influence hypnotique qu'il possède à un rare degré et qu'il fait agir instantanément autour de lui. Il séquestrera ainsi son maître jusqu'à ce que se présente une bonne occasion de la supprimer tout à fait.

"Les découvertes que j'ai faites à l'hôtel où ont habité les Thibétains; le pont de cordes où je les ai suivis, le bijou de cuivre, sur le toit, les marques laissées par les entablements des fenêtres, sous les corniches et sur les cheminées, autant d'indices truqués, messieurs, destinés à nous jeter sur une fausse voie, et qui nous y ont jetés en effet.

"La partie jouée par ces misérables l'a

été avec une habileté déconcertante, il faut bien l'avouer. Et ils l'auraient certainement gagnée sans l'intuition merveilleuse de miss Marjorie Grantham, l'amenant à découvrir surement que le docteur Farthingale était encore dans sa chambre.

"Le misérable avait trompé nos yeux, mais il n'était pas parvenu à tromper l'oeil photographique qui n'a pas de nerfs et qui reste insensible à toute illusion.

"Alors Kumar, désespéré, épouvanté peut-être en constatant que nous sommes sur la voie de la vérité, s'affola. Il s'enfuit, emportant le corps que nous continuons à ne pas voir. Il le jette dans une voiture, criant à tous ceux qui l'approchent: "Je ne porte rien!... je n'ai rien dans les bras". Cette affirmation, de la part de cet homme dont le pouvoir magnétique est immense, suffit pour que personne ne voie le docteur. Il l'apporte à ses amis et leur explique en quelques mots la situation. La mort est décidée; elle suit, dans une forme atroce et tout à fait digne de ces brutes sanguinaires.

"Voilà, messieurs, comment j'ai été amené à croire cet homme coupable et à demander son arrestation. Pour moi, les choses se sont passées ainsi; elles ne peuvent pas ne pas s'être passées ainsi. Ma conviction intime est que vous avez un meurtrier sous les yeux.

L'avocat de Kumar avait repris son attitude désintéressée et nonchalante.

— Quelle heure était-il, demanda-t-il avec indifférence, quand vous et miss Grantham avez photographié la chambre du docteur?

—Onze heures et demie, répondit promptement Ditson.

—Et vous êtes certain, d'après ce que vous a révélé le cliché, que Farthingale était dans la chambre à ce moment-là?

—Absolument certain.

—Bien. Voulez-vous me dire, maintenant quelle heure il était quand vous avez découvert le cadavre dans la boutique de curiosités?

—C'était à peu près une heure et demie plus tard, c'est-à-dire vers 1 heure.

—Merci! dit simplement l'avocat. Il referma à demi les yeux et appuya de nouveau la tête au dossier de son siège.

Un long mouvement de surprise avait agité le tribunal. Est-ce que le défenseur n'allait vraiment pas se donner plus de mal? Est-ce qu'il allait laisser si beau jeu à l'accusation?

On passa, ensuite, à l'interrogatoire du jeune messager Georges Washington, et après quelques questions de l'accusateur public, l'avocat de Kumar se mit en frais de le transquestionner Celui-ci, leva, soudain, des yeux méditatifs vers le plafond. Quand il les abaissa, pour considérer de nouveau le témoin, ses yeux avait pris la dureté de l'acier, la fixité du reflet des yeux de fauve.

—Pourquoi donc?... (la question partit comme un coup de feu) pourquoi donc avez-vous avoué que vous pourriez dire autre chose, si vous n'aviez dans la poche de l'argent qui vous fait taire?

—Moi!... moi!... répondit l'enfant visiblement épouvanté. Moi!... Qui a pu vous raconter çà? Je n'ai jamais dit de choses pareilles...

—Vous les avez dites, je le sais. Et maintenant, répondez-moi... Ne regardez pas M. Ditson... Regardez-moi et répétez ce que vous avez dit à Georges Jones, l'autre chasseur de l'Omar Khayyam.

L'accusateur public se leva pour protester. Mais déjà l'enfant avait faibli devant le regard noir qui passait sur lui, et tremblant, bégayant, il sanglotait:

—Je dirai tout... Je dirai la vérité, Monsieur.

—Le témoin doit parler, M. l'attorney général, prononça le président, vivement intéressé par l'incident. Nous sommes ici pour faire éclater la vérité, quelle qu'elle soit, et quelles que soient les personnes qu'elle peut attteindre. Poursuivez.

—Alors, Georges, poursuivit l'avocat d'une voix moins rude, dites-nous d'abord qui vous avait payé pour vous taire.

—Il faut que je dise ça?

—Sans doute.

L'enfant cherchait à éluder la question où à répondre à côté. Mais il n'était natu-

rellement pas habile et son interlocuteur eut facilement raison de lui.

—Allons! qui est-ce?

—C'est M. Ditson, avoua le chasseur dans un murmure.

—Oh!

Un extraordinaire mouvement de stupeur envahit instantanément la grande salle et fit rouler les épaules de l'audience et de la cour, tandis que tous les yeux se fixaient sur le journaliste. Celui-ci tomba plutôt qu'il ne s'assit sur son siège, et mit son journal devant son visage pour échapper à cette curiosité.

—C'est bien, dit l'avocat, lorsque le brouhaha se fut apaisé, nous entrons enfin dans quelque chose de précis et de définitif. Vous voyez, Votre Honneur, que j'avais raison de vous promettre des surprises et, maintenant, Georges, racontez-nous l'histoire entière, sans rien en cacher. Dites-nous ce que vous avez vu ou entendu dans la maison meublée, et que vous aviez gardé pour vous seul jusqu'à présent, parce qu'on vous aurait payé pour ça. Parlez; il ne vous arrivera aucun mal.

—Eh bien! Monsieur! il pouvait être 11 heures ou un peu plus tard, quand on m'a sonné. C'était M. Kingsbury qui demandait de l'eau glacée. Il demeurait au même étage que le docteur et M. Ditson. Quand je suis monté, j'ai vu le docteur Farthingale comme je vous vois maintenant.

Georges Washington hésita.

—Est-ce qu'il faut que je dise ça aussi? demanda-t-il en se tournant vers le tribunal.

Le président lui dit oui d'un signe de tête.

—Où avez-vous vu le docteur? répéta l'avocat.

—Il sortait de la chambre de M. Ditson.

—Bien. Combien M. Ditson vous a-t-il donné pour ne pas le dire?

—Cent dollars. Il est venu me trouver le lendemain matin et il m'a demandé si j'avais vu quelque chose. Je lui ai dit oui. Alors il m'a dit de pas le répéter, que ça ne pouvait m'attirer que des ennuis, ou me faire punir. Puis il m'a appris ce qu'il fallait dire quand on m'interrogerait et...

—C'est un mensonge! C'est un exécrable mensonge!...

La voix de Ditson s'était élevée, pleine de colère et d'indignation. Lui-même avait sauté debout, la face enflammée; les yeux ardents.

—Est-ce que vous croirez plutôt ce misérable que moi? cria-t-il encore.

—Asseyez-vous, ordonna sévèrement le président. Ceci doit être examiné jusqu'au bout. Continuez, Monsieur l'avocat défenseur.

—Qu'on appelle Timothée Griscom.

Griscom était le photographe qui avait pris le cliché de la chambre de Farthingale reproduit par le journal de Ditson, et qui avait fait naître dans l'esprit de Marjorie l'hypothèse suivant laquelle son fiancé était simplement séquestré dans l'appartement.

—Qui a développé la plaque dont l'illustration a été tirée? lui demanda-t-on.

—Moi.

—Vous étiez seul?

—Seul, à l'exception de M. Ditson. Et maintenant que je me souviens bien, il m'a demandé de révéler cette plaque pour moi. Je le sais amateur très habile et consciencieux. Cependant, lorsque l'image a commencé à paraître, il m'a rendu le cliché, et c'est moi qui ai achevé le développement et qui ai opéré le fixage.

—Lui était-il possible, au début de la manipulation, de substituer une plaque quelconque à celle que vous lui donniez à développer?

—Possible! Peut-être. Mais c'est peu probable. Je ne vois pas pour quelle raison il l'aurait fait.

—Pardon. Je ne vous demande pas si vous croyez ou non qu'il l'ai fait. Je vous demande s'il pouvait le faire?

—Oui.

—Bien. Maintenant, je désire savoir s'il existe un procédé de superposition permettant d'introduire dans le cliché négatif d'une chambre vide l'image d'une personne qui paraisse se trouver dans cette chambre.

—Je ne pense pas, répondit le photogra-

phe, qu'en cette circonstance un semblable truc ait été employé...

—Ah! monsieur, répondez donc à ce que je vous demande! Nous jouons la vie d'un homme, ici! Le procédé dont je viens de vous parler, est-il connu des photographes?

—Oui.

—Bien. Pouvez-vous jurer qu'aucune substitution de plaques n'a eu lieu dans votre laboratoire, le jour où vous y étiez enfermé avec M. Ditson?

Griscom réfléchit un instant:

—Non, finit-il par déclarer, je ne puis pas le jurer.

L'avocat se leva:

—S'il plaît à Votre Honneur, dit-il, je crois avoir amplement démontré qu'il n'y a pas l'ombre d'une raison pour maintenir mon client en état de détention préventive. Je demande qu'il soit sur-le-champ remis en liberté. Avant la clôture définitive de l'affaire, je désire ajouter quelques mots, non pas dans l'intérêt de mon client, —ce serait, je pense, superflu,—mais dans l'intérêt de la justice.

" S'il plaît à Votre Honneur, nous avons écouté hier, le développement, long et détaillé, très ardent aussi, et prononcé sur le ton d'indignation la plus vertueuse, d'une hypothèse bâtie sur un petit nombre de faits. Je désire présenter, aujourd'hui, la théorie contraire, et demande à la cour de vouloir bien constater que mes arguments s'appuieront sur des témoignages entendus de nous.

" Je vous prie d'observer que Georges Washington, le chasseur de l'Omar Khayyam, a été acheté et empêché de dire tout ce qu'il savait de cette affaire: que la personne qui avait acheté cet enfant, s'est montrée d'une ardeur extrême à établir des suppositions propres à illuminer le mystère; qu'elle a établi ces suppositions de manière à pouvoir accuser trois personnes du meurtre du docteur, que cette personne, par sa situation sociale, avait toute facilité pour connaître le résultat des investigations de la police; qu'il lui était possible, si elle le jugeait bon, de prévoir les mouvements de cette même police, et, jusqu'à un certain point, de les empêcher ou d'en annuler les effets; que, très fort amateur en photographie, il lui était facile de créer un fantôme propre à faire naître d'irréalisables espérances au coeur de miss Marjorie Grantham; que, par une modification du même procédé, il pouvait aisément le convaincre que le docteur était encore dans sa chambre.

Suivez cet homme avec moi, s'il vous plaît. Je puis vous le montrer causant pour la dernière fois, avec Farthingale, faisant astucieusement ses préparatifs pour que le serviteur reste dans les ténèbres et ne sache rien du départ de son maître, préparatifs destinés aussi d'ailleurs, à baser une accusation de ce serviteur si le plan venait à échouer.

" Alors, il trompe Farthingale, on l'enlève de la maison. Comment? Je n'en sais rien. Je ne connais qu'une chose: les précautions qu'il a prises pour dissimuler ses traces.

" Quelles sont ces précautions? Il a appris que deux Thibétains habitent un hôtel situé tout auprès du sien. Pour le bénéfice, ou plutôt pour l'illusion de la police, il construit une chaîne d'indices qui conduiront à l'accusation de ces malheureux, mais qui, si on les examine sérieusement, ne conduisent à rien du tout.

"Quel est son dessein pendant qu'il agit ainsi? demandez-vous. Tromper les détectives lancés à la recherche du docteur Farthingale et gagner du temps.

" Puis, une fois encore, la chasse devient ardente pour lui. Ou peut-être est-il prêt pour son dénouement. Le rideau se lève; la scène s'emplit de lumière, une audacieuse et nouvelle conception de criminologie se présente. Avec une cruauté qui n'a d'égale que son talent de prestidigitateur, il conduit une jeune fille devant le cadavre de son fiancé et l'oblige à accuser ce malheureux Hindou:

" C'est une succession de crimes odieuse, vile, infernale. Il n'y a là-dedans, je supplie Votre Honneur de le croire, ni magie orientale, ni sorcellerie d'aucune sorte; il n'y a que l'exécution d'un plan conçu par l'âme la plus scélérate qu'il m'ait été don-

né encore d'observer.

" Je ne vais pas, en ce moment, jusqu'à affirmer que ma théorie soit excellente de tous points. Je dis seulement qu'elle est absolument probable et mieux étayée par les faits que celle de l'accusation.

" Mais si cette théorie est juste, il en résulte que l'homme qui a fait tout ceci est en même temps le véritable meurtrier de l'infortuné Farthingale. Si cette théorie est juste, l'homme qui a fait tout ceci— il s'arrêta pour désigner le journaliste, immobile sur son siège dans un coin du prétoire—l'homme qui a fait tout ceci, dis-je, n'est autre qu'Olivier Ditson, ici présent."

L'auditoire frémissait, à présent, et le président de la cour criminelle ne songeait plus en aucune façon à interrompre l'avocat. La minute était angoissante et chacun dans la salle le sentait, même l'orateur en prenant la responsabilité d'une accusation aussi grave.

Il garda quelques instants le silence. Puis, d'une voix solennelle et lente, il reprit:

—A une telle succession de bassesses et de crimes, messieurs, il faut un motif. Pour aussi bas qu'un homme soit descendu, il ne tue pas pour le plaisir de tuer, et n'accuse pas pour le plaisir d'accuser. Le motif, le voici...

Ditson s'était levé brusquement.

—Je demande, dit-il, tirant un carnet de sa poche, que tout ceci n'aille pas plus loin. Je vais montrer à l'avocat de la défense une pièce qui lui démontrera sur-le-champ l'inanité de son réquisitoire. Il m'a plu de le laisser parler jusqu'ici, mais c'était pour mieux le confondre. Voici...

Le journaliste cessa de parler et une expression d'intense surprise s'étendit sur son visage. Puis il porta la main à ses lèvres, et s'abattit en avant, sur le plancher de la salle, où son corps se tordit en convulsions.

Kumar s'élança et fut le premier auprès de lui, élevant la tête et ouvrant les vêtements. Mais Olivier Ditson n'avait plus besoin d'aucune aide humaine. Un dernier soupir s'exhala de sa bouche. Il était mort.

L'Indien ouvrit ses doigts crispés et en retira une petite fiole.

—Acide prussique! dit-il. Le sahib a préféré mourir qu'attendre son jugement.

VIII

Un message du mort

Avec la mort de Ditson, il sembla que la seule voie par laquelle pût arriver au jour la vérité concernant la disparition du docteur Farthingale fut à jamais barrée.

Pour l'esprit du public, versatile comme toujours, il avait transformé son ardente croyance en la culpabilité de Kumar en l'absolue conviction de son innocence et toutes ses malédictions s'en allaient vers le journaliste dont la mort défrayait toutes les conversations.

Son suicide dramatique, arrivant aussitôt après la terrible accusation qu'il avait entendue, ne laissait aucun doute à personne sur la part qu'il avait prise au crime.

" La mort volontaire est un aveu ", dit la sagesse des nations.

L'assentiment était presque unanime. Et si nous disons " presque ", c'est qu'assez singulièrement, dans la masse des gens qui suivaient avec passion les développements de cette sensationnelle affaire deux personnes refusaient encore de croire à l'avilissement de Ditson. C'étaient le capitaine de police O'Harra et le père de Marjorie.

Le scepticisme de l'officier pouvait être aisément expliqué, peut-être; il devait lui être particulièrement désagréable de se ranger à une conviction qui détruisait toutes ses suppositions personnelles, et démontrait en outre qu'il s'était assez facilement laissé jouer. Les motifs du vieux Grantham étaient tout autres.

—Je ne puis pas le croire, répondait-il à ceux qui cherchaient à lui faire entendre raison. J'ai trop bien connu le père pour me convaincre aisément que le fils ait du sang de lâche et de traître dans les veines. Il est peut-être coupable, mais il n'est plus là pour se défendre, et tant que des

preuves plus fortes ne me seront pas fournies, je le considérerai comme innocent.

Cependant, comme il a été dit, lui et le chef de la police persistaient seuls dans cette opinion. Le reste du monde mettait au compte d'Olivier Ditson, non pas le meurtre du docteur Farthingale, peut-être, mais tout au moins la responsabilité de sa disparition et, indirectement, le poids de sa mort.

Et le reste du monde se rappelait volontiers que pendant des années le journaliste avait tenu son rang parmi les admirateurs de Marjorie Grantham et que l'entrée en scène de Farthingale avait détruit toutes ses espérances.

Et de là, sans doute, l'isolement cruel qui se produisit autour du jeune homme après sa mort. Personne qui voulut assumer la responsabilité des démarches funèbres et osât donner les marques d'une sympathie un peu visibles.

Brillant, d'abord facile, habile causeur, complaisant au besoin, Ditson n'avait jamais beaucoup recherché les amitiés durables et maintenant qu'il s'en allait dans une atmosphère de honte, il semblait qu'il n'y eut personne pour le regretter. Son corps, oublié, gisait dans une boutique d'entreprises de pompes funèbres.

Et c'est là que Hartley Grantham donna un témoignage évident de la foi qui restait en lui.

—Qu'on le transporte chez moi, dit-il. Il est désirable, sans doute, que ses obsèques aient lieu avec le moins de bruit et d'ostentation possible, mais pour l'amour de son père il aura des funérailles décentes.

En vérité, la présence du mort ne devait pas ajouter beaucoup à la tristesse qui avait envahi la demeure du millionnaire. On n'y voyait que des visages navrés. Les médecins n'avaient pas pu se prononcer encore sur les chances qu'il y avait de guérir Marjorie.

La jeune fille était sensiblement dans le même état qu'en sortant de l'atelier du photographe. Elle n'avait ni délire, ni fièvre violente, mais demeurait complètement inconsciente de ce qui se passait autour d'elle, les yeux vagues et la face sans intelligence. Et quand elle ne dormait pas, sa tête s'appuyait au dossier de son fauteuil, tandis qu'elle répétait continuellement d'une voix lasse?

—Pourquoi?... pourquoi?... pourquoi?...

Une infirmière expérimentée avait été auprès d'elle, tous les secours de la médecine lui avaient été prodigués dès la première heure, mais les spécialistes avaient déclaré qu'aucun changement ne se produirait avant trois ans. Et que serait ce changement? Il était impossible de le déterminer à l'avance.

Et Hartley Grantham, désespéré, attendait.

Il était, ce soir-là, assis dans sa bibliothèque, incapable d'entendre autre chose que les bruits qui venaient de la chambre de la malade, brisé par les craintes continuelles dont son coeur était assailli. En vain, il cherchait à se rassurer en songeant à la robuste constitution de sa fille, tous les fantômes de la mort venaient flotter entre lui et son espoir.

Et ce lui fut un véritable soulagement quand la sonnette retentit et qu'on lui annonça le capitaine O'Harra.

—Qu'il entre! dit-il au domestique.

Et bientôt le chef des détectives parut.

—Je vous demande pardon de vous déranger à cette heure, M. Grantham, mais mes hommes ont découvert, aujourd'hui, une ou deux choses que je tenais à vous soumettre sans retard.

Immédiatement après l'audience, ce matin, j'ai fait faire une nouvelle perquisition dans les appartements de Ditson et du docteur Farthingale. Dans le premier, nous avons trouvé le cliché pris par le journaliste et Miss Marjorie. Je l'ai fait examiner par un expert photographe. Il affirme et affirmera sous la foi du serment qu'en ce qui concerne ce cliché, il n'y a pas eu double exposition ou superposition. Voilà donc Ditson lavé de ce chef.

—Tant mieux!

—Mais, monsieur, nous avons trouvé dans la chambre de Ditson, et dissimulée sous un tapis, une chose qui me fait douter de son innocence, et qui semblerait

prouver qu'après tout il était bien au fond de la machination.

—Quoi donc?

—Cette lettre.

En parlant ainsi, O'Harra tirait de sa poche une enveloppe assez volumineuse et ouverte.

Grantham examina le tout soigneusement. La lettre se composait de plusieurs feuilles couvertes d'une écriture serrée. L'enveloppe portait comme suscription:

" Miss Marjorie Grantham."

—Comment? s'écria le millionnaire stupéfait. Que signifie ceci? On dirait l'écriture de Farthingale.

—C'est son écriture, en effet. Cette lettre a été écrite par le docteur le soir même de sa disparition et évidemment confiée à Ditson pour qu'il la remette à son adresse. Cependant elle n'a pas été délivrée; elle a été ouverte, lue, puis cachée soigneusement. Et c'est ce qui me fait croire que l'avocat de Kumar pouvait bien avoir raison en accusant Ditson du crime.

—Grand Dieu! s'écria le vieillard, tandis que l'hypothèse nouvelle prenait pour la première fois une valeur à ses yeux. Est-ce qu'il y a des hommes aussi vils?

—Lisez la letttre, répondit O'Harra et peut-être le jugerez-vous plus vil encore.

Grantham prit son lorgnon et chercha à déchiffrer les lignes minces, mais les nouvelles qu'il venait de recevoir l'avaient tellement bouleversé qu'il ne put pas y parvenir.

—Lisez-moi cela, O'Harra, dit-il. Je n'y vois pas.

Le chef des détectives lui reprit la lettre et commença:

" Ma bien aimée Marjorie,

" Je vous écris ceci sous l'empire de la désespérance la plus amère, et aussi de la fureur; et si je n'avais pas une foi aussi grande en votre constance et en votre loyauté, je ne pourrais pas supporter sans doute, l'épreuve que la fatalité injuste et cruelle m'envoie.

" Je vois ma coupe de joie retirée de mes lèvres au moment où j'allais y boire et le suprême bonheur de ma vie, la douce espérance de vous nommer ma femme, reculé pour des mois, pour des années peut-être.

" Je sais à peine ce que je vous écris. Mon intelligence est stupéfiée, assommée, paralysée par le coup qui vient de me frapper si cruellement. Je vivrais dans le paradis grâce à votre chère présence et maintenant, sans transition, le voile de la plus amère déception s'est étendu devant moi; la vérité infiniment douloureuse m'est apparue.

" O fou! misérable fou que j'étais! Ecoutez mon histoire, Marjorie, et, si vous le pouvez, pardonnez-moi. Au moins, croyez-moi innocent de toute intention de tromperie envers vous, car être condamné par vous serait le pire de mes supplices.

" Il y a quelques années—peu importe quand et comment, car le temps dont je dispose est hélas! limité—dans mon désir constant de science, je me suis affilié à une secte ésetérique qui a pour premier article de ses lois le célibat perpétuel. En y entrant, je me suis lié par un serment terrible, engageant non seulement ma vie, dans le cas où je viendrais à me parjurer, mais aussi l'existence de la créature innocente que j'aurais choisie pour compagne.

" Je songeais peu à l'importance de ce lieu, à l'époque où je l'ai volontairement accepté. Je ne vous avais pas vue, et les femmes avaient jusqu'alors tenu si peu de place dans mes préoccupations qu'il ne me paraissait pas possible de concevoir un jour le désir de me marier.

" J'ai voyagé, ensuite, j'ai approché des hommes de tous pays et de toutes races, je suis rentré dans mon pays et dans la civisation sans éprouver le moindre regret de mon serment. Puis, un jour, je vous ai rencontrée, et j'ai compris au premier regard de vos yeux toute la grandeur de la faute que j'avais commise.

" Les portes du ciel étaient ouvertes devant moi et je n'osais pas y entrer; le serment imbécile que j'avais fait autrefois m'en barrait la route, je savais qu'une vengeance inexorable s'abattrait sur moi au premier pas que je tenterais vers le bonheur.

" Et croyez-moi, Marjorie, tout certain

que j'étais de cette vengeance, je m'y serais exposé, heureux encore de vous avoir tenue sur mon coeur et de vous avoir une fois appelée mienne. Mais l'ardeur de mon amour, même, ne pouvait me faire oublier le péril où je vous exposais vous-même, en prononçant les mots qui auraient fait de vous ma femme, et je savais, en le faisant, appeler sur vous la mort aussi sûrement que si je vous avais poignardé moi-même.

" Je cherchai alors à chasser l'amour de mon coeur, à me confiner dans les études qui m'avaient passionné naguère, à vous oublier, et à attendre ainsi le temps où il me serait permis de retourner dans ma sauvage solitude. Ce fut impossible.

" Malgré tout, malgré la désespérance qui m'avait gagné, malgré le danger qu'il y avait à nous engager, malgré le dénouement terrible que je prévoyais pour notre roman, je ne pouvais pas me résoudre à me séparer de vous, à n'être plus rien pour vous.

" Et à ce moment, presque par magie, m'a-t-il semblé, les nuages menaçants qui masquaient l'avenir furent subitement dispersés. Un soir que, penché sur d'anciens manuscrits, je cherchais un dérivatif à mes pensées désolées, je trouvai un Code des lois de la confrérie à laquelle j'appartiens, et découvris dans ses pages, à la manière orientale, un acrostiche, un chiffre, si vous préférez, qui annulait apparemment le serment antérieurement prononcé et me rendait la liberté de vous gagner et de vous donner mon nom, Marjorie.

" Je me crus sauvé, et vous seule comprendrez de quelles ardentes actions de grâces fut suivie cette découverte.

" Je télégraphiai immédiatement au Kanpo (le chef de l'ordre auquel j'appartiens) ce que je venais d'apprendre et lui fis part de mon intention d'abandonner mes voeux anciens. Le lendemain même, je plaidais ma cause auprès de vous, j'étais agréé, et depuis lors ma vie n'était qu'une suite d'enchantements.

" Je ne vous avais jamais parlé de tout ceci, Marjorie, parce que je croyais être bien sûr de mon droit de vous épouser, et parce que je jugeais inutile de vous inquiété. La sécurité de l'avenir me paraissait absolue; je vois maintenant que je faisais l'expérience d'un bonheur trop grand pour durer.

" Aujourd'hui, vous me voyez anéanti parmi mes espérances en cendres; ma joie, mes rêves, les radieuses promesses de ma vie, tout est dispersé. Après vous avoir quittée, ce soir, j'ai été accosté par deux membres de l'ordre, émissaires du Kanpo, qui m'ont fait comprendre que je m'étais trompé dans la traduction du chiffre, que le poids de mes serments pesait toujours sur moi, et que je ne les transgresserais qu'au prix de la cruelle vengeance, destinée à vous frapper aussi.

" Le mot auquel j'avais donné la signification de " mer " doit être rendu par l'image " mer de mort ", et, constituée ainsi, la phrase veut dire que le tombeau seul peut me relever de mes promesses.

" Oh! fou... fou que j'ai été, de prononcer des paroles irréparables, et de me lier pour toujours avec ces fanatiques maudits!

" Voilà mon histoire, Marjorie. D'abord, j'ai pensé retourner chez vous, et vous la dire de ma propre bouche. Et comme je voudrais vous voir une fois encore! Mais j'ai peur.

" Je sais que vous ririez du péril et demanderiez à le partager avec moi; j'ai peur qu'à votre prière, et vos bras autour de mon cou ma résolution ne faiblisse. J'ai peur d'accepter.

" Je vous aime trop, cependant, Marjorie, pour vous exposer à un danger aussi certain. Ce serait de ma part un crime ; ce serait vous permettre le suicide. Je connais le pouvoir de la secte, et je sais qu'à ses arrêts cruels personne ne saurait se soustraire. La pitié est inconnue, là-bas.

" Et cependant, il me reste une lueur d'espoir. Le Kanpo m'aime beaucoup; je lui ai sauvé la vie avec l'aide de Kumar. Peut-être cédera-t-il à mes instances et me relèvera-t-il de mes voeux. Car lui seul a le pouvoir de le faire. Je suis tout au moins déterminé à faire auprès de lui cette tentative.

" Je pars cette nuit secrètement et silencieusement. Personne ne connaîtra le but de ce voyage ni ma destination. Et à vous surtout, ma bien-aimée, je désire ne rien en dire. Je sens bien que rien ne pourrait vous empêcher de me suivre.

" Demain, vous apprendrez que j'ai mystérieusement disparu. Plus tard, des rumeurs d'un caractère plus alarmant viendront jusqu'à vos oreilles. Il se peut même qu'on aille jusqu'à vous montrer mon cadavre. Mais que votre coeur ne soit pas troublé, que votre foi ne soit pas ébranlée, même par le témoignage évident de vos sens. Doutez de tout; ne croyez rien, sauf que je suis vivant et que je reviendrai.

" La tâche que j'entreprends est difficile, mais restez assurée qu'aucun danger physique ne me menace. Tout le temps de mon absence je serai sauf et protégé. Les phénomènes décevants qu'on vous mettra peut-être sous les yeux ne sont que des illusions nécessaires au succès de mes projets.

" Je vous envoie cette lettre par une des rares personnes en qui j'aie toute confiance; je vous l'envoie dans le but d'apaiser votre douleur. Je serai certainement de retour dans un an, soit pour vous rappeler vos promesses, soit pour vous dire que je n'ai pas réussi.

" Mais, je réussirai. Je le veux. Je n'examine même pas la possibilité contraire. Courage, ma fiancée; nous serons heureux. Croyez-en moi, ayez confiance en moi; ne doutez jamais de mon retour. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir! Oh! si je pouvais vous voir un instant, un seul instant, avant de partir.

" A vous pour toujours,

" Farthingale."

Le capitaine plia la lettre et la remit dans son enveloppe.

—Un message venu de la mort, commenta-t-il gravement.

—De la mort! s'écria Grantham. Attendez-donc un instant. Laissez-moi relire attentivement ce qu'il dit vers la fin de cette lettre. Je ne suis pas bien sûr qu'il soit mort, moi, à présent. Voyez, où est-ce?... Ah! Ecoutez bien ceci, O'Harra, et dites-moi ce que vous en pensez " Demain, vous apprendrez que j'ai mystérieusement disparu. Plus tard, des rumeurs d'un caractère plus alarmant viendront jusqu'à vos oreilles. Il se peut même qu'on aille jusqu'à vous montrer mon cadavre. Mais que votre coeur ne soit pas troublé, que votre foi ne soit pas ébranlée, même par le témoignage évident de vos sens. Doutez de tout; ne croyez rien, sauf que je suis vivant et que je reviendrai."

—Mais, M. Grantham; vous-même vous avez vu le corps du docteur Farthingale.

—Vous voyez bien qu'il dit à Marjorie de ne pas croire même à cette évidence.

—Comment! disait le policier stupéfait. Voulez-vous me donner à entendre que vous croyez le docteur vivant?

—Voyez, ce qu'il dit. Et tirez-en vous même vos conclusions.

—Mais l'identification du cadavre a été formelle!

—Peuh!... Lorsque Morgan a été assassiné par les Mason, sept cadavres différents ont été identifiés l'un après l'autre.

O'Harra resta pendant quelques instants silencieux, ses lourds sourcils contractés par la multitude de pensées qui s'agitaient dans sa cervelle. Puis il se dressa tout à coup:

—Par saint Georges, M. Grantham, je finis par croire que vous avez raison. Je vois l'affaire entière, à présent. Farthingale n'a jamais été ni enlevé, ni assassiné. Il est parti de sa propre volonté, et a donné cette lettre à Ditson pour qu'elle soit remise à votre fille, Ditson l'a ouverte et lue, puis il s'est décidé, pour l'avantage de ses projets personnels, à se servir des informations qu'elle contenait.

" Je pense qu'il a d'abord voulu dissimuler les faits, dans l'espoir que leur enchaînement futur pourrait le servir. Puis il s'est rendu compte que l'hypothèse d'un départ secret n'amenait pas ce qu'il attendait et il s'est décidé à représenter le docteur comme ayant été assassiné, et c'est dans ce but qu'il a montré un cadavre quelconque. La mutilation de ce cadavre a été opérée dans le but d'en prévenir l'i-

dentification et toute l'histoire des " images spirites " inventée dans le but d'égarer les soupçons.

Hartley Grantham écoutait la tête basse.

—J'ai peine, dit-il enfin, à mal penser de cet enfant; mais je crois, O'Harra, que vous avez raison.

IX

La révélation de minuit

—Examinons cette affaire à fond, si vous le voulez bien, M. Grantham, répondit l'officier de police. Soyons absolument certains d'être dans le vrai avant d'aller plus loin. Qui était le médecin du docteur Farthingale?

—Raymond, répondit le père de Marjorie, citant le nom d'un des meilleurs praticiens de la cité.

O'Harra courut au téléphone et se fit mettre en communication avec le docteur Raymond.

—Docteur, lui dit-il, c'est le capitaine chef de la police qui vous parle. Pouvez-vous me dire si le docteur souffrait d'aucune affection cardiaque?

—Certainement non, répondit sans hésiter Raymond. Je l'ai examiné moi-même, il y a moins de six semaines, en vue d'une assurance sur la vie, et j'ai donné un certificat attestant qu'il était absolument exempt de toute tare physiologique. J'ai été confondu tout à l'heure en apprenant par les journaux que son autopsie avait révélé la présence d'un anévrisme.

—Merci. Ne vous tourmentez pas, docteur. Votre diagnostic était probablement le bon. Je vous expliquerai tout ça plus tard. Au revoir.

O'Harra raccrocha les récepteurs et demanda l'hôpital civil.

—Allô!... Le bureau des décès.

—Allô!

—Le bureau des décès?... Bien, je suis le capitaine O'Harra, chef de la police. Voyez si vous n'avez pas eu samedi dernier un mort par suite de rupture d'un anévrisme.

La réponse se fit attendre quelques instants.

—Oui, dit enfin le commis du bureau des décès. Mort par suite de rupture d'anévrisme du coeur, un nommé John Buchanan, demeurant dans la Cinquante-huitième rue. Décès samedi. Durée de la maladie environ six semaines. Permis d'inhumer désignant le cimetière de Little-Falls comme lieu de sépulture. L'homme n'avait ni famille, ni amis. C'est un Chinois qui a demandé à diriger les formalités et les obsèques.

—Un Chinois? murmura Grantham. Qu'est-ce que ce Chinois venait faire là.

—Le signalement de John Buchanan ? demanda le chef des détectives.

Le signalement répondit assez exactement à celui du docteur Farthingale.

—Bien. Merci. La communication avec le cimetière de Little-Falls, s'il vous plaît:

—Allô! Le cimetière de Little-Falls?

—Oui.

—C'est le chef de la police qui vous parle. Avez-vous reçu, de l'hôpital civil, et par l'intermédiaire d'un Chinois, le corps d'un nommé John Buchanan?

—Oui.

—Quel jour?

—Lundi dernier.

—Bien. Merci.

—Voici ce qui pourrait clore la question de la substitution, dit Grantham.

—Voici ce qui la clôt absolument. Je suis maintenant certain que cette substitution a été opérée. Demain je ferai procéder à l'exhumation; mais je vous parie dès à présent qu'on ne trouvera rien dans le cercueil.

La chose devient absolument claire pour moi, ajouta-t-il à titre d'explication. Dit-son a trouvé un sosie de Farthingale en la personne de ce malade; mais pour pouvoir s'en servir il lui fallait attendre que le malade meure. Et ceci nous fait comprendre pourquoi il a découvert des pistes successives et nous a lancés dessus. Il gagnait du temps. Puis, quand l'homme a fini par s'en aller, qu'y avait-il de plus aisé que de faire transporter son corps à la boutique des Thibétains, et d'envoyer

au cimetière un cercueil vide, ou empli de briques et de papier?

— Mais, objecta Grantham, comment Farthingale aurait-il connu les plans de Ditson? Rappelez-vous qu'il dit à Marjorie, dans sa lettre, qu'on lui montrera peut-être son cadavre.

L'objection l'embarrassait, évidemment.

O'Harra, qui s'emballait un peu, s'arrêta.

—Vous ne pouvez pas supposer, poursuivit Grantham, qu'il y ait eu entente entre Farthingale et Ditson... Si cela était, pourquoi ce dernier aurait-il caché la lettre?

Le capitaine respirait péniblement.

—Je n'y comprends rien, finit-il par avouer. D'ailleurs, je n'ai jamais vu clairement la tête ni la queue de cette déplorable affaire. Je commence à croire que je ne les verrai jamais.

" Il n'y a plus qu'une chance à connaître la vérité, M. Grantham, c'est de la demander à Kumar, s'il veut bien le dire. Et jusqu'à présent je ne suis pas encore arrivé à le faire parler. Voulez-vous que je le fasse amener ici? Voulez-vous l'interroger vous-même? N'est-il pas trop tard pour vous?

—Pas du tout. Envoyez-le chercher.

Un message fut envoyé au commissariat central où l'Indien était encore retenu à titre de témoin portant ordre de le faire amener immédiatement à l'hôtel Grantham. Un quart d'heure plus tard il se présentait inmpassible et enfermé comme à l'habitude.

—Kumar, lui dit le père de Marjorie en entrant de suite au coeur de son sujet, nous venons de recevoir des informations qui nous incitent à croire que nous nous sommes trompés, et que le docteur Farthingale n'est pas mort.

Il s'arrêta, et examina la face de l'indien, y cherchant la trace d'une émotion quelconque; mais s'il espérait y lire la surprise, il fut complètement déçu.

—Je le savais, répondit froidement Kumar.

—Vous saviez quoi? demandèrent ensemble O'Harra et Grantham, haletants.

—Que le cadavre de la boutique des Thibétains n'était pas celui du docteur sahib; que c'était... comment appelez-vous ça?... un truc.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas dit? Pourquoi avoir laissé se produire tout ce qui s'est passé depuis?

—Parce que d'abord, je ne savais pas. J'ai été trompé comme les autres. Ce n'est qu'après mon arrestation que j'ai tout appris. Alors, je n'ai pas voulu parler. Le proverbe indien dit: " Une langue silencieuse sauve plus d'existence qu'une langue bruyante."

—Comment avez-vous appris que ce cadavre n'était pas celui du docteur?

—Quand le policeman l'a retourné, j'ai vu qu'il n'y avait pas de grain de beauté à la nuque et mon maître en avait deux. Demdanez aux masseurs du bain turc si je ne dis pas la vérité.

—Quelle est donc votre opinion, Kumar? Où pensez-vous que soit votre maître?

L'indien eut un geste d'ignorance profonde.

—Qui pourrait le dire?... Peut-être Ditson sahib le savait-il; mais Ditson sahib est mort. Il ne parlera pas.

O'Harra tira de sa poche la lettre de Farthingale, Kumar s'en saisit avidement les yeux brillants, toute son attitude révélait soudain la plus vive indignation.

—C'est la main de mon maître! s'écria-t-il. Oh! je la connais bien.

—Ecoutez donc ce qui est écrit, Kumar, et dites-nous ensuite ce que vous en pensez.

O'Harra lut pour la seconde fois, à voix haute la lettre que nous connaissons.

Kumar resta profondément attentif tant que dura cette lecture, s'animant de plus en plus à mesure qu'on approchait de la fin.

—Où avez-vous trouvé cette lettre? demanda-t-il vivement lorsque le capitaine la pliait pour la remettre dnas sa poche.

—Sous un tapis, dans la chambre de Ditson.

—Ah!... s'écria l'indien, dont la respiration devint sifflante, c'est donc bien ce

que l'avocat et moi nous avions deviné. Ditson sahib était au fond de toute cette besogne diabolique. Et le maître... Eh!... ajouta-t-il d'une voix triomphante, le maître est tranquille et sauf à Tso-ri-niah!

— Tso-ri-niah? demandèrent ensemble, O'Harra et Grantham. Qu'est-ce que c'est que ça?

Kumar hésita un instant avant de répondre.

—Loin... au centre du Thibet, dit-il enfin et comme s'il n'eut pas osé rester complètement muet.

—Vous pensez que Farthingale est allé là!

—Si je le pense?... J'en suis certain. Et il faut que j'y aille aussi. Dites-moi, ajouta-t-il en s'adressant à M. Grantham, quand y a-t-il un bateau pour Shanghaï?

Le père de Marjorie parut tout à coup saisi d'une idée nouvelle.

—Kumar, dit-il, les médecins m'ont conseillé d'emmener ma fille pour un long voyage en mer aussitôt qu'elle pourrait le supporter. Que diriez-vous si je vous proposais de partir avec vous quand vous quitterez New-York pour aller rejoindre le docteur? Vous gagnerez du temps, car mon yacht prendra une route plus directe, que celle des courriers et nous aurions, nous, le bénéfice de votre expérience. Jusqu'au départ, vous pourriez demeurer ici. Qu'en pensez-vous?

Personne n'observa la lueur de ruse qui passa dans les yeux de Kumar.

—Seigneur, je vous remercie, dit-il. Et j'accepte. Si vous n'y voyez pas d'objection, j'entrerai immédiatement à votre service, avez-vous quelque chose à m'ordonner dès maintenant?

—Non, je ne crois pas... Attendez, cependant... Je me rappelle que Jenkins se plaignait ce soir d'un violent mal de dents. Pourriez-vous le relever et veiller cette nuit à sa place auprès du cercueil de M. Ditson?

—Certainement, Sahib. Tout ce que vous pouvez désirer.

Les choses furent ainsi arrangées, et un peu plus tard, lorsque O'Harra fut parti et que Grantham s'arrêta un instant dans la chambre mortuaire, il y trouva l'Hindou veillant, grave et silencieux comme à l'habitude.

Le père de Marjorie se pencha un instant sur la face immobile et dignifiée par la mort.

—Olivier Ditson, murmurait-il d'une voix douloureuse, on dit que toute inimitié doit passer au bord du tombeau; mais si ma fille ne guérit pas, je ne pardonnerai jamais le coup dont tu l'as frappée, et qui m'a aussi atteint au coeur...

Puis, il s'éloigna et monta vers son appartement particulier. Au moment d'y entrer, il aperçu la garde-malade et alla vers elle.

—Rien de nouveau, Monsieur, répondit-elle à son regard interrogateur. Vous savez que les docteurs ont fixé un terme de trois jours avant qu'aucun changement puisse se produire.

—C'est vrai!... soupira le vieil homme. Et cependant j'espérais qu'elle irait un peu mieux.

La tête basse, le pas légèrement traînant il entra dans sa chambre à coucher.

Graduellement la maison tomba au silence.

Marjorie, couchée dans son lit, balançait la tête sur l'oreiller, murmurant son incessant et pitoyable: " Pourquoi?... Pourquoi?..." Mais à la longue elle se calma et parut s'endormir.

L'infirmière veillait, prête à s'élancer au premier appel; mais elle était exténuée et se surprenant à fermer les yeux et à hocher la tête.

—Jamais, je n'y résisterai, pensa-t-elle.

Elle baigna ses paupières dans l'eau froide. Puis elle revint à sa place dans un fauteuil auprès du lit. Le sommeil la reprit immédiatement, malgré les efforts consciencieux qu'elle faisait pour lutter contre lui.

Elle laissa tomber sa tête en arrière et ferma les yeux. Puis elle les ouvrit et laissa retomber ses paupières. Sa respiration devint plus longue et plus profonde, son corps s'abandonna; elle dormait.

Soudain Marjorie Grantham ouvrit largement les yeux et, s'asseyant sur son lit,

rejeta d'un mouvement brusque ses couvertures.

Elle resta ainsi quelques secondes, surveillant d'un regard anxieux, sa garde-malade. Alors elle descendit du lit, mit une robe de chambre et des pantoufles.

Par quelle impulsion de son délire était-elle conduite? Nul ne le sait. Mais il est certain qu'il lui paraissait alors nécessaire de descendre à l'étage inférieur.

Elle gagna l'escalier, ne faisant pas plus de bruit qu'un chat, elle descendit, traversa la salle à manger, la bibliothèque et ne parut pas trouver ce qu'elle cherchait. Alors, guidée par une faible lueur qui lui venait du salon où reposait le corps de Ditson, elle s'avança.

Mais un instinct mystérieux devait l'avertir de la présence d'un danger quelconque, car, au lieu d'entrer délibérément dans cette pièce, comme elle l'avait fait jusqu'alors, elle s'arrêta prudemment aux lourdes portières et jeta un regard par leur imperceptible interstice.

Et ce qu'elle vit la saisit à un tel point qu'il lui fallut toute la puissance de volonté pour ne pas laisser échapper un cri. Son corps entier se mit à frémir douloureusement.

Là, devant elle, se tenait l'Hindou, qu'elle croyait être l'assassin de son fiancé. Et cet homme paraissait parler à un cercueil.

Le choc nerveux que ressentit la jeune fille lui rendit momentanément la raison et la mémoire. Elle ne douta pas un instant que ce cercueil ne renfermât les restes de Farthingale. Mais, alors que faisait là Kumar, son meurtrier, qui aurait dû être en prison?

Elle fut sur le point d'appeler, de le dénoncer, de le faire chasser de l'hôtel. Mais les mots que prononçait l'Hindou attirèrent son attention et elle demeura immobile.

Pour Kumar, au moment où Marjorie avait failli crier, il avait vivement levé la tête et jeté autour de lui un regard soupçonneux; mais bientôt il s'était rassuré et avait repris son attitude primitive.

Il tenait à la main une sorte de petit carnet rouge qu'il avait retiré de son turban et qui offrait d'étranges ressemblances avec celui que Ditson prenait dans sa poche un instant avant de mourir. Il le feuilletait et commentait à mi-voix ce qu'il lisait sur chaque page.

Enfin il se leva et l'agita d'un air de triomphe, au-dessus du visage même du mort.

—Oui, Ditson sahib, disait-il d'un ton cruellement ironique, oui, tu étais rusé, mais tu ne t'es jamais douté que Kumar était encore plus rusé que toi. Le proverbe indien dit: "Le cobra est habile parmi les serpents, mais l'oie sauvage est plus habile que le cobra."

Marjorie mit les mains sur son coeur pour en comprimer les battements. Elle était évidemment près de découvrir un grand crime.

—Ditson ?... se demandait-elle avec étonnement, en entendant parler l'indien. Est-ce que Ditson est mort?... Et pourquoi l'aurait-on apporté ici! Pourquoi serait-ce Kumar qui le veille? Où a-t-on mis le corps d'Edouard?

Mais elle interrompit ces réflexions pour écouter de nouveau. L'indien tournait les feuilles du carnet et s'adressait au mort immobile dans son cercueil.

—Tu étais fier, Ditson sahib. Mais là où tu gis maintenant s'étendront à leur tour tous ceux qui veulent empêcher mon triomphe.

Une expression de cruauté rusée s'était étendue sur ses traits.

—Tu étais sage, Ditson sahib, mais où est ta sagesse maintenant?

Oui, tu étais sage, répétait Kumar en poursuivant sa lecture. Tu avais tout écrit ici... Tout. Tu avais même obtenu de Ah Foug et de Wan qu'ils me trahissent. Mais ne crois pas qu'ils bénéficieront longtemps de leur trahison. Comme toi, Ditson, tous deux auront bientôt leur récompense.

J'ai bien fait de prendre ce carnet, ajouta-t-il en se parlant à lui-même. Et il est heureux que j'aie pu sortir des mains de la police en l'ayant en ma possession! Je n'aurais jamais su tous ces secrets. Mais maintenant, que vais-je en faire?

Si je le garde, O'Harra peut apprendre quelque chose à mon désavantage, me faire arrêter et le trouver en ma possession, il faut que je le fasse disparaître. Mais comment?

Il pencha la tête et réfléchit longuement.

—Ah! j'ai trouvé! dit-il enfin d'un air de satisfaction et de ruse. Je vais le cacher dans le cercueil. Personne ne s'avisera de le chercher là, et il sera ainsi complètement perdu que s'il n'avait jamais existé.

Immédiatement, il glissa le petit livre dans les plis du linceul.

—Pars, Ditson sahib, disait-il encore... Emporte tes secrets avec toi. Dis-les aux diables de l'enfer, car je ne crois pas qu'à présent tu puisses jamais aller ailleurs. Adieu.

Et comme il disait ces derniers mots, les premières lueurs de l'aube apparaissaient aux fenêtres. La maison allait s'éveiller. Kumar redevint silencieux et reprit, impassible, sa place auprès du cercueil.

Marjorie, à peu près anéantie par ce qu'elle venait de voir et d'entendre, s'éloigna lentement et chancela le long de l'escalier jusqu'à ce qu'elle eut regagné sa chambre.

Sa tête roulait douloureusement; elle se sentait infiniment faible et prise de vertige. Mais une pensée grave était à jamais fixée dans son esprit.

—Il faut que j'avertisse le capitaine O'Harra! se répétait-elle sans relâche. Il faut qu'il soit immédiatement averti.

—Quand elle entra chez elle, pourtant, la contrainte qu'elle s'était imposée, jointe à son mauvais état de santé présent, devint la plus forte. Elle tomba au pied de son lit dans un évanouissement semblable à la mort.

L'infirmière la trouva là quelques instants après. Epouvantée, elle mit tout en oeuvre pour lui faire reprendre connaissance. Puis elle remit la jeune fille dans son lit. Mais, désireuse d'éviter les réprimandes, et peut-être la perte de sa garde, elle ne raconta rien à personne de ce qu'elle savait.

Les docteurs, toutefois, quand ils vinrent pendant la matinée voir leur malade, ne purent trouver aucune explication à l'augmentation de son délire et aucune raison pour les symptômes aggravants qui se manifestaient chez leur malade.

—Si c'était, en quelque façon, possible, dit l'un d'eux, je croirais que miss Grantham subit en ce moment les effets d'un terrible choc nerveux.

Graduellement, cependant, la vigoureuse constitution de Marjorie prit le dessus sur le mal qui l'accablait; les effets de l'épreuve sinistre à laquelle elle avait été condamnée, s'effacèrent et les soins dévoués qu'elle recevait la ramenèrent à la santé.

La convalescence commencée se poursuivit rapidement, et quelques semaines avaient à peine passé que la fiancée du docteur Farthingale était rentrée dans son état physique normal.

Quant à l'état moral, hélas! il faisait pitié à tous ceux qui approchaient la fille du millionnaire et qui l'avaient connue en possession d'une très vive et très brillante intelligence, quelque temps auparavant.

Marjorie n'était ni folle violente, ni même démente dans l'acception propre du mot, mais son esprit semblait éteint et entouré de nuages; on n'en apercevait plus la trace que de loin en loin, comme s'ouvre, par occasion, un écrin cachant un joyau précieux.

Elle paraissait, en outre, possédée du constant désir de se débarrasser du fardeau d'un secret, de le partager avec une autre personne. Mais en quoi consistait ce secret? Qu'était-ce qui l'obsédait et qu'elle aurait voulu dire? Elle le cherchait sans cesse et ne le trouvait pas.

Pendant des heures, on la voyait méditer, peiner, appeler le secours de sa mémoire abolie. Puis elle secouait la tête et faisait un geste de découragement. Rien n'avait répondu. Le passé, sur un point spécial, restait inexorablement fermé. La maladie avait construit un mur entre elle et un souvenir, assurément important, de sa vie.

—C'est parti! disait-elle. Quelquefois je crois le tenir... et puis ça s'échappe.

Kumar était demeuré dans la maison de

M. Grantham, et son habileté, sa discrétion l'avaient bientôt rendu indispensable.

Il n'y a, naturellement, aucun rapport entre les faits que nous venons de raconter et un incident qui causa un trouble passager à la police de New-York. Cependant, il n'est peut-être pas inutile de relater que pendant la convalescence de Marjorie, deux obscurs Chinois, nommé Ah-Fong et Wan, moururent assez mystérieusement.

L'enquête faite au sujet de leur mort ne révéla rien de bien particulier cependant, et, comme ils n'avaient jamais intéressé personne dans leur vie, on les oublia.

X

Un peu de lumière

Aussitôt que l'état de santé de Marjorie le permit, Grantham fit préparer son yacht pour une croisière en Orient.

Il avait dit aux médecins qui soignaient la jeune fille l'histoire de la lettre d'adieux de Farthingale, et les deux éminents praticiens avaient été d'avis que le meilleur moyen de provoquer la crise salutaire d'où dépendait son retour à l'intelligence était de la remettre en présence de son fiancé.

Devant cette déclaration, rien n'avait prévalu ni la perspective des fatigues à affronter, ni celle des dangers à courir peut-être, ni l'âge du père, qui rendait très pénible pour lui l'entreprise d'un aussi long voyage. Il s'agissait de sauver Marjorie, qui était à présent son seul amour sur la terre et toute autre considération disparaissait devant celle-là.

—Le plus grand mal dont elle souffre, disaient les docteurs, est celui de la séparation et de l'absence. Il finirait par altérer entièrement les facultés intellectuelles de votre fille, il deviendrait chronique et incurable. Vous lui avez fait entendre qu'il est vivant, sain et sauf, mais les impressions qu'elle a reçues de la vue de son prétendu cadavre est si forte qu'elle ne parvient pas encore à la chasser et à admettre la vérité. Pour l'en convaincre il n'existe qu'un moyen, lui montrer Farthingale plein de vie et agissant devant elle.

En outre, la vue de son fiancé lui donnera très probablement une secousse nerveuse, une sorte de choc mental qui agira dans le sens contraire du premier, et dont il est permis d'attendre les meilleurs effets.

Le corps est entièrement guéri; de ce chef nous n'avons plus rien à faire auprès de votre fille. En ce qui concerne le cerveau, nous voyons bien ce qu'il faudrait pour le rendre à sa condition normale, mais le remède approprié ne peut pas être appliqué par nous. Partez donc le plus tôt qu'il vous sera possible. Nous vous le disons encore, il y a inconvénient, sinon danger, à laisser se prolonger cette situation.

Grantham avait aussi consulté Kumar sur la possibilité qu'il y avait pour une femme d'aller jusqu'au bout d'un pareil voyage.

—Ne craignez rien, sahib, avait répondu l'indien. Je connais tous les chemins du pays où nous allons, comme s'ils étaient les sentiers qui mènent à ma hutte natale, et je vous conduirai ainsi que la jeune fille, en parfaite sécurité. Tout ce que je demande, c'est qu'elle ne se montre là-bas qu'en costume masculin du Thibet. Je ne voudrais pas vous cacher que nous aurons probablement d'assez grosses difficultés à vaincre; mais je sais qu'elles ne vous effrayent pas ni miss Marjorie quand il s'agira pour elle d'être réunie à son fiancé.

—Mais que ferons-nous en arrivant au monastère de Tso-ri-nia ? demanda encore le vieillard. Est-ce que les lamas... les yoguis, n'importe comment vous les appelez, ne tomberont pas sur nous et ne nous messacreront pas aussitôt qu'ils connaîtront le but de notre voyage? D'après tout ce que j'ai lu, l'hospitalité de ce pays mystérieux se manifeste souvent d'aussi cruelle façon.

—Je ne vous ai jamais dit, sahib, que vous deviez aller jusqu'à Tso-ri-nia. (Le visage de Kumar avait légèrement chan-

gé d'expression; un observateur attentif y aurait vu monter un rapide sourire, railleur et cruel). Non, je crois que vous et votre fille devriez camper à deux jours de marche de la lamaserie, tandis que je m'y rendrais seul, et que je vous ramènerais le docteur sahib. Je puis, moi, réussir dans cette mission difficile sans éveiller les soupçons du Kanpo.

—Quelle escorte me faudra-t-il engager pour que nous puissions faire la route en sûreté.

—Vous demandez combien d'hommes il vous faudrait pour votre service particulier?

—Voyons... Il faut que nous ayons un médecin, deux cuisiniers, une femme de chambre pour ma fille, un domestique pour moi, et autant de gardes armés que vous le jugerez nécessaire.

—Je crois qu'il faut rayer les cuisiniers, votre domestique et les hommes en armes, répondit tranquillement Kumar. Je rendrai moi-même au sahib tous les services dont il pourrait avoir besoin pendant la route. Je ferai la cuisine; je soignerai les chevaux; je ferai tout ce qu'il y aura à faire. Et la raison, seigneur, c'est que plus nous serons nombreux et moins nous serons en sureté.

S'ils nous voient voyager en grand appareil, les brigands Tanguts en concluerons que nous sommes de riches marchands. Ils nous attaqueront bientôt en nombre suffisant pour que notre escorte soit massacrée, quelle que soit sa force. Si, au contraire, nous ne sommes qu'une petite troupe mal gardée ils nous considéreront comme des gens de trop peu d'importance pour pouvoir en espérer quelque butin. Nous passerons plus facilement.

Ce raisonnement plut tellement à Grantham qu'il se rangea immédiatement à l'avis de son serviteur. Et plus il parla de l'expédition projetée plus il se sentit incité à écouter les conseils de Kumar, qui avait l'expérience du pays qu'on allait parcourir, et qui ne parlait qu'après avoir réfléchi, et de manière à inspirer confiance. Bientôt, l'indien était devenu le véritable organisateur du voyage, s'il n'avait apparemment que la fonction d'un serviteur modeste.

Enfin tout fut prêt, et Grantham, sa fille, Kumar, s'embarquèrent par une belle journée du commencement d'août, sur le yacht léger qui devait les emporter à marche rapide vers Shang-Haï.

Le capitaine O'Harra vint saluer les voyageurs au départ. C'était la première fois depuis sa maladie, que Marjorie revoyait le chef de la police. Et cette vue parut la jeter instantanément dans une agitation inaccoutumée.

Elle se mit à marcher fiévreusement sur le pont du yacht, pressant de temps à autre son front de ses mains, et cherchant évidemment à se rappeler quelque chose qui échappait à son souvenir.

Au moment où l'officier allait se retirer, un domestique chinois passa auprès d'elle. Marjorie le regarda s'éloigner et une lueur brilla tout à coup dans ses yeux. Elle s'approcha rapidement du capitaine O'Harra, qu'elle tira à l'écart.

—Dites-moi, lui demanda-t-elle brusquement, est-ce qu'il n'est pas mort deux Chinois, dernièrement?

L'officier sourit.

—Il meurt deux Chinois à peu près tous les jours, mademoiselle.

—Non. Je vous demande si l'on n'a pas assassiné deux Chinois, dernièrement?

O'Harra, que sa profession obligeait souvent à voir des malheureux atteints de trouble cérébral, ne parut pas surpris de la bizarrerie de la question.

—En effet, répondit-il se rappelant l'enquête qu'il avait dû faire après la mort de Ah Fong et de Wan, en effet, deux Chinois sont morts ces jours-ci dans des circonstances assez particulières; cependant, je ne crois pas qu'ils aient été assassinés.

Vous vous trompez! dit vivement la jeune fille. Il a dit qu'il les tuerait parce qu'ils l'avaient trahi. Et il l'a fait. C'est lui aussi qui a tué Edward et Olivier Ditson. Oh! regardez dans le cercueil de Ditson, capitaine, et vous verrez que je dis la vérité.

Il?... qui est-ce il?... demanda le chef de la police, impressionné malgré lui, et

quoiqu'il sut bien causer en cet instant avec une pauvre enfant dont la raison était absente, sinon définitivement disparue.

Marjorie jeta un regard autour d'elle, et rencontra celui de Kumar, qui, arrêté à quelques pas, la dévisageait ardemment.

Elle se mit à trembler de tout son corps.

—Je n'ose pas, balbutia-t-elle, ses dents claquant comme dans le frisson de la fièvre froide. Je n'ose pas. Mais regardez dans le cercueil, capitaine O'Harra! implora-t-elle, les mains jointes, les lèvres frémissantes.

—Oui, oui, répondit l'officier sur le ton de la bienveillance et de la compassion.

Mais Marjorie, exténuée par l'effort cérébral qu'elle venait de faire, n'entendit même pas sa réponse. Elle était retombée dans son état d'esprit habituel, absent et nuageux, et murmurait qu'elle avait certainement quelque chose à dire à quelqu'un, mais quoi?...

—Qu'est-ce que c'est?... se demandait-elle douloureusement. Et à qui dois-je le dire?

Un instant plus tard, le chef de la police new-yorkaise, ému et apitoyé devant le naufrage d'une intelligence qu'il avait connue si lumineuse, prenait congé et quittait le bord.

Le médecin qui avait soigné Marjorie l'accompagnait.

—Quelles singulières associations d'idées dans ces cerveaux dérangés, pensait O'Harra. Cette pauvre enfant a entendu parler du meurtre de deux Chinois, et immédiatement ce meurtre a fait partie intégrante de sa préoccupation principale, la disparition de Farthingale et la mort de Ditson. C'est très curieux.

Et O'Harra, pris par d'autres soucis, oublia très vite cet incident.

Mais deux mois ne s'étaient pas écoulés que l'obligation s'imposait pour lui, de se rappeler la suggestion de la jeune fille incohérente en apparence, et de regretter de ne l'avoir pas d'abord prise en considération.

Il était assis dans son bureau, six ou sept semaines après le départ des Grantham, lorsqu'un homme grand, portant une longue barbe, accompagné de deux individus habillés en Américains mais très évidemment orientaux y entra.

—On m'a dit que vous m'aviez cherché, capitaine, prononça l'étranger. Et je viens à vous.

—Ah?...

— Peut-être me comprendrez-vous mieux, ajouta l'homme en souriant, quand je vous aurai dit mon nom. Je suis Edward Farthingale.

—Comment?... s'écria le chef de la police, se dressant tout à coup et quittant son bureau. Pour l'amour de Dieu, docteur, d'où venez-vous, et qu'avez-vous fait?

—C'est une histoire assez longue, capitaine. Et si vous le voulez bien, je vous demanderai où je pourrais trouver M. Grantham et sa fille. Je me suis rendu à leur hôtel dès mon arrivée à New-York, mais tout ce qu'on a pu me dire est qu'ils sont partis pour une croisière à bord de leur yacht et que vous étiez probablement la seule personne connaissant leur destination.

O'Harra paraissait confondu.

—Ils sont partis pour Tso-ri-nia, répondit-il presque machinalement. A votre recherche.

Et ce fut le tour de Farthingale d'exprimer le plus vif étonnement.

A Tso-ri-nia?... J'espère bien qu'ils ont avec eux un guide sûr, et une nombreuse escorte.

—Je ne crois pas qu'ils aient engagé d'escorte. Et quant à leur guide, c'est Kumar.

—Kumar? répéta le docteur dont la consternation paraissait momentanément abattre l'intelligence. Ah! les choses ne sont pas aussi désespérées que je le craignais. Et cependant Kumar connaît bien le pays. Je ne comprends pas qu'il ne les ait pas dissuadés d'une semblable aventure. Je ne comprends pas.

—Les docteurs pensaient, expliqua le capitaine, que votre vue aurait seule le pouvoir de rendre la raison à la jeune fille, et...

—La raison?... interrompit Farthingale subitement anxieux. Vous ne parlez pas de Marjorie, n'est-ce pas? Ce n'est pas elle qui a été malade?

—Malheureusement si son état mental est alarmant, depuis qu'elle a souffert les effets de la trahison de Ditson.

—Son état mental... la trahison de Ditson? Ah ça! est-ce que c'est moi qui deviens fou? Au nom de Dieu, capitaine, expliquez-moi donc ce que tout cela signifie?

—Voulez-vous me faire entendre, demandait O'Harra d'un ton nettement dubitatif, que vous ne savez rien de tout ce qui s'est passé après votre disparition?

—Pas le premier mot, assura Farthingale. Et je croyais que tout ici allait pour le mieux. Oh! dites-moi tout! Dites-moi tout, je vous en supplie! s'écria-t-il en marchant d'un pas agité dans le bureau.

—Docteur Farthingale, répondit O'Harra qui avait repris son calme, nous n'arriverons jamais à rien en nous y prenant de cette manière. Je crois que ce que nous avons de plus pratique à faire est ceci: Asseyez-vous et racontez-moi votre histoire entière. Je vous dirai ensuite la mienne, et j'espère qu'en les comparant nous arriverons à la vérité.

—Soit, reprit Farthingale, qui peu à peu reprenait aussi possession de lui-même. Mais auparavant, capitaine, une seule question. A quelle date M. Grantham et sa fille sont-ils partis pour leur voyage?

O'Harra consulta un agenda.

—Ils sont partis le 3 août.

Le docteur fit un rapide calcul mental.

—Un câblogramme pourrait peut-être les atteindre à Fan-cheng, dit-il.

Et il écrivit rapidement quelques mots destinés à rappeler les voyageurs.

—Voulez-vous me rendre le service de faire partir ceci pour moi, capitaine?

—Certainement.

Un agent sortit.

—Et maintenant, docteur, je vous écoute avec le plus puissant intérêt, vous pouvez le croire.

—A titre de préface, commença le docteur, je vais vous dire une chose que vous aurez peut-être beaucoup de peine à croire, mais dont l'existence m'a été démontrée de façon probante en de nombreuses occasions.

"C'est que ces occultistes de l'Orient ont acquis à un point merveilleux la faculté de transmettre leur pensée sans le secours d'aucune aide matérielle, d'envoyer pour employer l'expression correcte, des messages télégraphiques avec plus de rapidité et de sûreté que le meilleur télégraphe.

"Il a été fréquemment observé, au cours des affaires anglo-indiennes et notammment au temps de la grande révolte, que des informations étaient transmises simultanément sur tout le territoire entre Calcutta et l'Himalaya, et que ces avis voyageaient d'un point à l'autre avec une facilité dépassant de beaucoup celle à laquelle nous ont habituées les appareils électriques.

"J'ai moi-même observé souvent, comme membre d'une société ésotérique du Thibet, cet infiniment curieux phénomène, et bien que je n'aie jamais pu voyager ni recevoir de messages télégraphiques—la constitution de mon cerveau de civilisé s'y opposait sans doute—je ne doute pas de la réalité de cette force, je connais théoriquement la façon dont on l'emploie et les extraordinaires résultats qu'elle donne.

"L'homme qui s'en sert le plus aisément sur la terre est probablement Mana Fyeh, le Kanpo, le chef de l'ordre Thibétain auquel j'appartenais; mais tous les membres de cet ordre ne sont pas aussi puissantes que lui. Par exemple, si Kumar, mon serviteur, a pu en quelques jours, envoyer et recevoir des messages par transmission de pensée, les deux hommes que voici, Oshinima et Karama (il indiquait les deux étrangers entrés avec lui et qui se tenaient silencieux au fond du bureau), ne sont que des receveurs. Ils ne peuvent pas expédier une communication.

"La société dont je parle et à laquelle j'appartenais—notez que j'emploie l'imparfait—voue ses membres à un célibat éternel; elle ne connaît qu'une punition pour la transgression de ses lois: la mort!"

Le docteur marchait en ce moment sur un terrain connu du capitaine de police. Mais celui-ci avait pour habitude de laisser parler les gens à qui il avait demandé leur histoire. Il se contenta de hocher la tête en signe d'assentiment.

—Lorsque je revins de l'Amérique les liens que j'avais contractés avec cette société devinrent excessivement gênants pour moi: ils devinrent plus que gênants, dangereux. Vous devinez pourquoi. Aussi ma joie fut-elle profonde, lorsque je crus avoir trouvé le moyen de m'en débarrasser. Le jour où je me crus libre, je m'engageai vis-à-vis de Miss Grantham, qui de sa part voulut bien m'agréer.

"La veille de notre mariage, cependant, j'avais passé la soirée avec elle, et je rentrais chez moi, lorsque je fus accosté par deux hommes qui m'informèrent que je me trompais en me croyant relevé de mes voeux, et ajoutèrent qu'ils avaient des ordres du Kanpo, pour me ramener au Thibet."

—Ce sont ceux-là, interrompit O'Harra, scrutant avidement les faces lourdes et carrées des Thibétains. Je pensais... Mais continuez, docteur, je vous parlerai de ceci plus tord.

—Ils me dirent, poursuivit Farthingale, qu'étant en mission à Pékin, ils avaient reçu un message télépathique du Kanpo, leur ordonnant de se rendre immédiatement à New-York et de me faire connaître ses commandements. Si je n'obéissais pas sur-le-champ, ils devaient me rappeler les terribles conséquences de ma rébellion ; si je résistais encore, ils devaient prendre possession de moi par la force et m'enlever... Mon mariage, disait le Kanpo, devait être empêché à tout prix.

"Vous pensez bien, capitaine, que je reçus alors un coup terrible. Imaginez quelque chose comme une explosion de tonnerre partant du ciel le plus pur. J'étais assommé et anéanti. Je rentrai et consultai Kumar, qui avait déjà vu les Thibétains, à ce que je compris, et qui connaissait déjà leur mission. C'est même lui qui leur avait indiqué l'endroit où ils pourraient me rencontrer.

"Il avait étudié la situation pendant toute la soirée et avait déjà construit un plan dont il me proposa sur-le-chapm l'exécution.

"Il paraît que connaissant l'existence, dans notre pâté de maison même, d'un malade absolument incurable, un pauvre homme John Buchanan, et qui, par le plus grand des hasards, me ressemblait de façon extraordinaire. Kumar avait vu cet homme et se proposait de l'amener à consentir, moyennant argent, à une sorte de mascarade funèbre, à la suite de laquelle son corps, quand il serait mort, serait inhumé en la qualité du mien. C'était suffisamment macabre, comme vous le voyez.

"Ce malheureux était absolument seul au monde; la somme qu'on lui donnerait ferait de ces derniers jours un rêve de luxe et de félicité. Kumar n'avait pas le moindre doute sur son acceptation.

La nouvelle de ma mort était alors emportée au Thibet par Oshinima et Karana; elle empêchait naturellement toute idée d'enquête ultérieure à mon sujet et je devenais libre d'agir à ma guise parmi mes concitoyens en prenant un faux-nom, peut-être, et en usant de certaines précautions complémentaires.

"Il ne pouvait pas être question, bien entendu, de demander à Buchanan de jouer le rôle d'un Farthingale vivant. Il ne pouvait représenter qu'un Farthingale dument mort. Et Kumar émit l'avis qu'en attendant sa fin, qui ne pouvait beaucoup tarder, je disparus complètement, afin de parer à toute découverte de la ruse. Il insista même beaucoup pour que mon départ eut lieu secrètement sur le champ.

"Je protestai, jugeant inutile cet étalage de mesures étranges et quelque peu théâtrales; mais j'étais tellement bouleversé par ce qui m'était arrivé dans cette soirée malheureuse que je me sentais incapable de raisonner sainement. D'autre part, le projet de Kumar me paraissait seul de nature à me permettre d'éviter les dangers menaçants et à m'assurer la complète liberté de mes actes dans l'avenir. Je finis par céder, mais en mettant pour condition à mon départ que Marjorie

Grantham et son père partageraient le secret de cette extraordinaire aventure. Je ne voulais pas, en effet, les livrer à l'inquiétude pour le temps de mon absence.

" Kumar était contre cette dernière décision, il chercha à m'y faire renoncer ; mais, en présence de mon attitude très ferme, il changea d'avis et promit de remettre lui-même à Marjorie la lettre que j'écrivis immédiatement."

—Ah! interrompit encore O'Harra, c'est Kumar qui était chargé de délivrer cette ettre?

—Sans doute.

—Comment donc se fait-il que Ditson l'ait eue en sa possession?

—Ditson?... Que me parlez-vous de Ditson? Ditson n'a rien à voir avec tout ceci.

—Vous n'avez pas parlé avec lui avant de partir?

—Pas du tout. Qui donc vous a dit que j'avais causé avec lui?

—Georges Washington, le chasseur de cette maison qui était de garde le jour de votre départ. Et non seulement il l'a dit, mais encore il en a déposé sous la foi du serment devant la cour criminelle.

—C'est un mensonge abominable, inventé pour compromettre Ditson. C'est un faux témoignage de la dernière gravité. Il faudra, capitaine, que cet enfant soit poursuivi et avoue la vérité... Mais quel intérêt pouvait bien avoir Georges Washington à raconter cette histoire? Je vous avoue que je ne comprends rien.

—Qui sait? répondit O'Harra, pensif. Cet enfant aura été acheté... ou simplement suggestionné, peut-être. Je le saurai.

XI

Un peu plus de lumière

—Docteur Farthingale, dit O'Harra, le récit que vous me faites contient un certain nombre de circonstances qui demandent à être éclairées. Mais, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, je crois que le meilleur moyen d'arriver à la vérité est que vous continuiez. Je répondrai ensuite à toutes les questions qu'il vous plaira de me poser.

—Très bien. Je poursuis donc. Voyons, où en étais-je? Ah!... je vous disais que je venais d'écrire une assez longue lettre à miss Grantham. Pendant que je l'achevais, Kumar envoyait un message télépathique à ces deux lamas, qui s'étaient logés dans un hôtel à bon marché près de l'Omar Khayyam, leur ordonnant de venir chez moi tout de suite.

" Ces Thibétains sont de très habiles lanceurs de lasso et de très forts athlètes. Ils s'étaient déjà entendus avec Kumar sur le moyen de passer d'une maison à l'autre par un pont de cordes partant de leur fenêtre, par l'échelle de sauvetage et par le toit. Mon serviteur en effet croyait, comme étant de la dernière importance qu'on trouvât ma porte fermée de l'intérieur le lendemain matin, et c'est sur son conseil que le départ par la fenêtre fut adopté.

—Une seule question, docteur, interrompit O'Harra, ouvrant son tiroir et en sortant le bijou de cuivre qui avait été trouvé sur le toit. Reconnaissez-vous ceci?

—Certainement. C'est une amulette que j'ai ramassé dans les rues de Bombay, il y a plusieurs années, et que je portais toujours sur moi. Je l'ai perdue la nuit de mon départ.

—Bien, merci.

—Je fus emporté de l'hôtel dans les bagages des Thibétains, et nous nous rendîmes tous trois à la maison d'un Chinois que Kumar nous avait indiquée. Là, je coupai ma barbe, et déguisés en Chinois, les Thibétains et moi gagnâmes Montréal et le nord du Canada.

" Quelques trois semaines plus tard, j'appris d'un chasseur venant de New-York, que je passais pour avoir été assassiné. Alors, supposant que nos plans avaient été couronnés de succès, je renvoyai Oshinima et Karana au Thibet, et revins moi-même ici. Je ne rencontrai personne de ma connaissance, et rentrai chez moi.

" Kumar parut excessivement contrarié de me voir, il me dit que ma présence pouvait avoir des inconvénients graves, et chercha à me persuader de retourner aux

solitudes sauvages que je venais de quitter. Je lui répondis que j'étais las de me cacher comme un criminel en fuite, et qu'aussitôt après avoir conféré avec miss Grantham mon intention était d'aller à Tso-ri-niah et de plaider moi-même ma cause devant le Kanpo.

" Mana Funyeh m'a toujours témoigné beaucoup de gratitude pour lui avoir sauvé la vie, dis-je à Kumar; j'espère pouvoir l'amener à me relever de mes voeux. En tout état de cause, j'essaierai.

" Kumar fit tout ce qui était en son pouvoir pour me dissuader, mais voyant qu'il n'y parviendrait pas, il me supplia de partir sur-le-champ, m'assurant qu'il était complètement superflu de chercher à voir les Grantham, puisqu'ils avaient quitté la ville immédiatement après son départ.

" Il me dit, en outre, que ma fiancée et son père étaient au courant de tout, et qu'il allait leur faire part de la modification de mes plans. Il cherchait évidemment à savoir quels allaient être mes mouvements exacts, à partir de cette heure.

" Je ne satisfis pas entièrement sa curiosité, toutefois, parce que j'étais fatigué du zèle un peu exagéré avec lequel il s'était mêlé de mes affaires en certaines occasions, zèle qui était en partie responsable de tout ce qui arrivait alors.

" Ceuendant, en dehors de lui il n'y avait personne à qui je pusse me confier dans les circonstances présentes, et je le chargeai d'avertir miss Grantham que je partais pous le Thibet et que je serais de retour avant un an.

" Puis je le quittai, d'assez méchante humeur, je dois l'avouer, et le même jour, toujours déguisé, je partis pour l'Orient. Je n'avais pas devant les yeux d'autres perspectives qu'un pénible voyage à travers l'Asie. Aussi jugez de ma surprise, et même de ma joie en rencontrant à Shang-Haï Karana et Oshinima, qui revenaient en Amérique en toute hâte pour m'apprendre que j'étais la victime du plus grand et du plus étrange des malentendus.

" Mana Fuyeh n'avait jamais envoyé de message télépathique ni d'instructions quelconques me concernant; il ne prenait pas le plus petit intérêt et ne montrait pas la plus légère mauvaise humeur à l'annonce de mon prochain mariage. Bien mieux, mon interprétation originale du chiffre était correcte et en passant la mer je m'étais délivré de mes voeux de célibat. Le Kanpo s'était même montré très surpris de mon ignorance à cet égard; lui-même avait instruit Kumar, paraît-il, de ces particularités.

" Comme vous pouvez l'imaginer, je ne perdis pas de temps pour préparer mon retour, et me voici à New-York, aussi intrigué que vous de la signifiation de ce qui s'est passé pendant mon absence.

— Docteur Farthingale, dit O'Harra, après avoir longuement réfléchi, vous dites que ces deux hommes Oshinima et Karana, ont quitté New-York la nuit de votre départ, et n'y ont jamais reparu depuis?

—Oui.

— Alors, pourriez-vous me dire qui étaient les deux Thibétains possesseurs de la boutique de curiosités où votre prétendu cadavre a été trouvé?

Farthingale était naturellement parfaitement ignorant de leur identité; mais il se fit donner par le capitaine une description minutieuse de ces deux hommes, et, après avoir consulté ses compagnons, il émit l'opinion que c'étaient probablement des Chinois du district de Kan-su.

—Ces Chinois vivent à la frontière du Thibet, dit-il; ils sont familiarisés avec les moeurs et les coutumes des Thibétains, rien ne leur est plus facile que de se faire passer pour des représentants de la race.

—Des Chinois! ... s'écria le chef des détectives. Et ce que lui avait dit Marjorie Grantham, le jour de son embarquement pour l'Orient, lui remonta à la mémoire. Dieu du Ciel! docteur, il faut que nous fassions ouvrir à l'instant le cercueil d'Olivier Ditson.

Et là, la preuve de la scélératesse de Kumar fut trouvée. Le petit carnet rouge disait l'histoire entière.

Le morceau de papier que nous avons vu Ditson ramasser un jour dans le cabi-

net d'O'Harra était couvert de caractères chinois. Le journaliste l'avait porté chez un célestial qui lui servait à l'occasion d'interprète, et l'avait prié de retrouver son possesseur.

De l'incident des fleurs renouvelées dans la chambre du docteur, Ditson avait conclu que Farthingale était revenu chez lui ce jour-là, qu'il n'était pas du tout enlevé, mais libre d'aller et de venir à sa fantaisie.

Ceci étant, il devenait impossible de croire qu'il fut parti sans laisser un mot pour Marjorie, et c'était naturellement Kumar qui avait dû être choisi pour remettre ce mot. Puis étaient venus le meurtre supposé et l'enquête. Pendant que Kumar était en prison préventive, Ditson avait fouillé ses effets, mais n'avait pas trouvé la lettre qu'il savait devoir exister, pour cette excellente raison que Kumar l'avait cachée sous son propre tapis, pensant qu'on n'irait pas la chercher là et que même si on la trouvait, elle ne pouvait que faire planer de fâcheux soupçons sur Ditson.

Ditson, à la fin de la première audience au jugement, était désespéré. Il sentait que l'astucieux Hindou était au fond de toute l'affaire, mais en cherchant à le prouver, il n'avait fait qu'attirer les soupçons sur sa propre tête.

Alors, et au moment où il était prêt à tout abandonner, il lui était venu un mot de l'interprète chinois lui apprenant que le propriétaire de la note manuscrite était découvert. Il avait demandé une prolongation d'audience, et quelques heures après la machination tout entière n'avait plus de secrets pour lui.

Ah Fong et Wan lui dirent comment Kumar, après qu'on eut découvert le rôle joué par les Thibétains dans la disparition du docteur Farthingale, les avait payés pour tenir leur rôle; comment ils avaient mutilé le corps de Buchanan quand on l'avait apporté dans la boutique de curiosités, et comment ils s'étaient échappés de la maison par un souterrain conduisant à la maison voisine, tandis que Kumar conduisait l'agent de police au grenier.

Ditson n'avait partagé ses découvertes avec personne, parce qu'il désirait en faire une déclaration sensationnelle devant le tribunal, le lendemain matin, et éloigner en même temps de lui l'orage qu'il avait autour de sa tête en cherchant à résoudre seul le problème.

—Pourquoi donc s'est-il suicidé? demanda O'Harra.

Farthingale, qui regardait en ce moment les plis du linceul, en tira un petit tube de carton et une boîte de dards acérés.

—Il ne s'est jamais suicidé, capitaine. Il a été tué. Prenez garde! ne jouez pas trop avec ses dards, et surtout ne vous piquez pas avec. Je les connais de longue date, et si vous les faites examiner chimiquement vous les trouveriez enduits d'un poison des plus violents.

" L'histoire entière est à présent très claire pour moi, poursuivit Farthingale, Kumar, pour une raison à lui, ne voulait pas que je me marie. Il a usé de son pouvoir télépathique pour faire venir ici des émissaires chargés de telles instructions qu'elles devaient certainement faire retarder la cérémonie et lui donner le temps de combiner des plans définitifs. Lorsqu'il a eu réussi à me retirer de son chemin, il a cherché à persuader miss Grantham de ma mort. Puis, s'apercevant que Ditson était beaucoup trop perspicace et flairait de trop près la vérité, il a loué de faux meurtriers et un faux cadavre de Farthingale.

Ditson a de nouveau surpris la ruse. Dès lors, il n'y avait plus qu'une chance de succès: la mort de Ditson. Ditson a été sacrifié."

—C'est probable. Et cette interprétation explique tout, sauf cependant les témoignages photographiques de cette aventure. Comment ont-ils été opérés? Quel intérêt Kumar pouvait-il avoir à le faire?

—Il n'y a qu'un moyen de le savoir, répondit Farthingale, c'est d'examiner l'appareil.

Tous deux rentrèrent à l'Omar Khayyam et le docteur procéda à un examen minutieux de sa jumelle. Mais il n'y découvrit absolument rien d'anormal, et le phénomè-

ne de la photographie spirite demeura entouré de mystère.

Mais, à ce moment, on apporta à Farthingale une dépêche. Elle venait du consul Américain de Shang-Haï et annonçait que M. Grantham et sa suite avaient passé la frontière thibétaine et se trouvaient trop loin dans l'intérieur pour qu'un message les joignit utilement et les fit revenir en arrière.

—Grand Dieu! s'écria Farthingale pâlissant subitement et l'horreur dans les yeux, Marjorie! au Thibet!... Et sans autre protection que celle de ce misérable traître.

XII

Lumière complète

A peu près vers trois heures, un après-midi de septembre, la petite caravane de Grantham franchissait une gorge abrupte la passe de Ra-da, et de cette haute altitude jetait un regard sur la plaine éloignée où luisait, sous le soleil, une vaste étendue d'eau bleue.

Kumar agita les mains dans cette direction.

—Koko-nor! cria-t-il.

Et, dans ses yeux, monta cette expression de triomphe et de ruse que nous y avons vue au début du voyage et qui s'y montrait de plus en plus fréquemment à mesure que des gens dont il s'était constitué le guide s'éloignaient des pays civilisés.

Puis l'indien reprit son attitude habituelle de déférence obséquieuse, mit au point les jumelles de son maître et du docteur qui accompagnait l'expédition et leur désigna les points les plus intéressants du voisinage. Il leur montra enfin les trois îles émergeant de la surface du lac et les bâtiments de la lamaserie, à peine visibles dans l'éloignement où se trouvait Tso-ri-nia.

Les voyageurs campèrent toute la nuit dans la passe de Ra-la; après souper, Kumar s'approcha du père de Marjorie.

—Je vais vous quitter sahib. Je regrette cette nécessité, mais il ne serait pas prudent à vous d'approcher davantage le domaine du Kanpo. Il faut que j'aille seul à Tso-rinia; mais je reviendrai le plus vite possible et ramènerai sûrement le maître dont la présence réjouira le coeur de votre fille.

"Ne craignez rien pendant mon absence; les habitants de cette partie du pays sont paisibles et inoffensifs; vous ne courez aucun danger.

Le traître qui parlait ainsi savait cependant bien que les Tanguts de Koko-nor sont les plus cruels et les plus sauvages parmi les habitants du Thibet. Chacun d'eux est un redoutable brigand, par nature et par tradition, et il en est peu qui n'aient l'âme souillée du souvenir d'un ou plusieurs meurtres.

Mais Grantham ne savait absolument rien de toutes ces choses et Kumar s'était montré, depuis le début du voyage si impressionné, si dévoué, si fidèle, que le vieillard, bien que défavorablement impressionné par les visages d'indigènes rencontrés en route, ne douta pas un seul instant de sa sincérité et le laissa s'éloigner avec le sentiment d'une sécurité parfaite.

Le voyage s'était effectué assez lentement depuis le passage de la frontière de Chine. A Kumbum, la femme de chambre de Marjorie était tombé malade, et il avait fallu perdre beaucoup de temps pour elle. A cet incident près, d'ailleurs, l'expédition n'avait rencontré aucune des épreuves et des dangers qu'elle pouvait craindre.

Marjorie avait bénéficié beaucoup physiquement, de l'exercice au grand air auquel elle était astreinte, et sa condition mentale paraissait s'être légèrement améliorée.

A mesure que la petite colonne gagnait vers l'intérieur, elle avait paru s'intéresser davantage aux scènes de la vie d'Orient qui se déroulaient devant elle, aux paysages grandioses ou désolés qui se succédaient devant ses yeux. Et elle ressemblait beaucoup, aujourd'hui, à la Marjorie d'autrefois, qu'aucun drame et qu'aucun chagrin n'avaient affligée.

Cependant, elle n'avait jamais pu vaincre une antipathie puissante et instinctive

pour Kumar; elle devenait nerveuse et mal à l'aise chaque fois que le serviteur indien l'approchait. C'était pour elle comme si un effluve d'hostilité émanât de sa personne.

D'ailleurs, et quoique son état général fut aussi satisfaisant que possible, elle n'avait pas retrouvé, depuis sa confidence à O'Harra, le secret qui dormait au fond de sa mémoire et dont elle voulait se débarrasser.

Le lendemain du départ de Kumar se passa tranquille et sans évènements pour la petite caravane. Tous étaient fatigués de la longueur du voyage et consacrèrent la plus grande partie des heures au repos.

Ils étaient cinq: Marjorie et sa femme de chambre, Grantham, le docteur et un jeune garçon qu'on avait engagé à Kumar pour soigner les chevaux.

Le campement était établi dans une étroite coupure de la ligne de faite des montagnes qui forment à l'est la vallée de Koko-nor. A chaque extrémité de cette gorge, les pentes se succèdent en précipices multiformes, fantastiques, tandis que des pics aigus s'élancent vers le ciel, avec d'adorables reflets de rose ou de nacre.

Vers le crépuscule le docteur regarda par hasard les flancs de la montagne et à la distance approximative de 800 mètres, aperçut deux hommes à cheval. Ils restaient en selle aussi immobiles que les statues, mais paraissaient ne pas perdre de vue le petit campement et même l'étudier comme s'ils eussent cherché le meilleur moyen d'en approcher.

Grantham prit sa longue-vue et s'aperçut que ces hommes étaient armés jusqu'aux dents et que leurs selles ne portaient aucun bagage, le porte-manteau inévitable auquel se reconnait le paisible voyageur.

Légèrement inquiet, bien qu'encore incité à la sécurité par ce que lui avait dit Kumar, le père de Marjorie envoya aux renseignements le jeune indigène.

Celui-ci s'éloigna, étroitement observé par les cavaliers, puis il fut appelé par eux. Après une conférence assez longue, on le laissa revenir; mais en rentrant au camp, il ne raconta qu'avec beaucoup de réticences ce qui venait de se passer, disant seulement que ces hommes étaient des bergers à la recherche d'un agneau perdu.

Pendant toute la soirée, cependant, il demeura mal à son aise et se tint à part du reste de la caravane, quoiqu'il fut habituellement sociable et aimât à distraire Marjorie par ses danses et par ses chants.

La jeune fille, d'ailleurs, l'avait pris en affection; elle le crut malade et se mit en devoir de le soigner, mais elle y renonça bientôt, car tous ses efforts paraissaient augmenter la détresse de l'enfant.

Il pouvait être onze heures. Le camp était tombé au sommeil, M. Grantham absolument confiant dans les paroles de Kumar, n'avait pas placé de garde. Marjorie fut tout à coup éveillée par un grattement sur la toile de sa tente. Elle s'enveloppa d'une longue robe de chambre et sortit pour s'enquérir de la nature de ce bruit, et elle aperçut le jeune Thibétain, pleurant et grelottant comme s'il eut été pris d'un accès de fièvre. Et comme elle allait lui parler, il mit tout à coup un doigt sur ses lèvres, pour lui enjoindre le silence.

—Miss, murmura-t-il, ils me feront mourir pour les avoir dénoncés, mais vous avez été bonne pour moi et je ne vous laisserai pas massacrer sans un mot d'avertissement, Kumar a comploté de vous tuer tous, et il a rassemblé dans la montagne une bande de vingt brigands qui vous attaqueront à minuit. Les hommes qui étaient là tantôt étaient des espions envoyés en avant pour savoir si vous aviez encore confiance dans les mensonges de Kumar. Il a fallu que je leur dise ce qui se passait ici, et ils m'ont promis de me tuer s'ils ne trouvaient pas tout le monde endormi. Mais je n'ai pas pu. Mon coeur m'a forcé à parler.

Marjorie était une de ces femmes dont les facultés grandissent avec la gravité des circonstances. Le danger qu'on lui annonçait ne l'abattit pas, n'eût pas le don de l'affaiblir. Il eut semblé que la terrible confidence de l'enfant, au contraire, était le remède qu'il fallait pour lui rendre la disposition de toute sa libre intelligence.

Il n'y eut ni indécision dans ses actes,

ni incohérence dans ses discours. L'apathie dont elle avait si longtemps souffert était abolie.

Prenant le jeune garçon par la main, elle se dirigea vers les tentes des hommes, et, ayant éveillé son père, lui répéta ce qu'elle venait d'entendre. Grantham, à qui Kumar avait su inspirer la plus entière confiance, semblait disposé à n'en rien croire, mais le ton de la jeune fille, devenu âpre et impérieux, l'impressionna.

—Je sais que c'est vrai, disait-elle énergiquement. Ma mémoire est revenue et avec elle le souvenir de cette affreuse nuit où j'ai entendu Kumar se vanter de ses crimes devant le cadavre de Ditson; oh! vous avez été aveugle, mon père! Il a égorgé Edward, il a tué Olivier, et il nous a amenés dans ce désert pour nous massacrer à notre tour.

En présence de cette véhémence, de cette sincérité, et surtout en présence du retour inopiné de la mémoire, Grantham et le docteur, qui s'était joint au petit groupe, ne pouvaient douter plus longtemps.

—Qu'allons-nous faire? demanda le père de Marjorie qui tremblait pour sa fille.

La vive intelligence du jeune Thibétain vint heureusement au secours.

—Il faut grimper plus haut, sahib. C'est notre seul espoir. Là-bas, il y a un trou que j'ai vu tantôt, et où nous pouvons nous cacher quelque temps. Même s'ils nous y trouvent, nous pouvons nous y défendre.

Mais il fallait agir vite, car l'heure prévue par l'attaque approchait rapidement.

Grantham et le docteur saisirent leurs armes à feu et la petite troupe s'avança dans la nuit, grimpant péniblement, mais avec tout la célérité possible sur le versant d'un précipice.

La servante de Marjorie, éveillé en sursaut et mise au courant en quelques mots, éprouvait une telle frayeur qu'elle pouvait à peine s'aider; sa maîtresse était obligée de la traîner, de la porter, presque.

Enfin, le port fut atteint, une sorte de grotte vers le sommet de la montagne, qu'une énorme roche surplombant protégeait par le haut, tandis qu'en avant une autre roche formait une sorte de fortification naturelle.

Tous s'enfoncèrent exténués et palpitants, dans ce refuge, mais ils n'eurent pas le loisir de s'y reposer longtemps. Le silence de la nuit rendu plus profond par l'altitude, fut tout à coup brisé par des cris perçants, le bruit des chevaux galopant et, comme s'ils fussent sortis de terre, vingt cavaliers parurent dans la passe de Ra-la et s'élancèrent sur le petit campement.

Les torches qu'ils portaient faisaient dans l'obscurité des trous fuligineux ; les voyageurs voyaient courir au-dessous d'eux des formes fantastiques et sauvages fouillant les tentes vides et mettant en ballots les provisions que les fugitifs avaient dû abandonner.

Puis, ce fut une explosion de hurlements de colère et de désappointement, et les bandits se formèrent en cercle. A ce moment, une des tentes abandonnées, sur laquelle un d'eux laissa tomber une torche, s'enflamma, et Grantham put voir, au milieu des ennemis et paraissant donner des ordres, Kumar.

—Le traître maudit, murmura le père de Marjorie.

Les Thibétains tinrent une sorte de conseil de guerre, puis commencèrent à quêter, comme des chiens de chasse à la recherche d'une piste perdue.

Penchée vers la terre, une torche à la main, ils examinaient minutieusement le sol du camp pour découvrir dans quelle direction les voyageurs avaient pu s'éloigner.

Puis, ce fut un cri de triomphe sauvage. La trace était trouvée. La bande entière se mit à grimper avec ardeur.

—Il faut les arrêter immédiatement, dit le docteur.

Et, saisissant son revolver, il en fit feu six fois.

L'ascension s'arrêta net. En même temps que les détonations deux ou trois cris de douleur s'étaient fait entendre et au moment où les bandits se dispersaient pour reprendre leur marche avec plus de précaution, le docteur eut la satisfaction de voir qu'un d'entre eux restait à terre, tandis que deux autres se traînaient péniblement de côté.

Le vieux Grantham, excité par ce qu'il venait de voir, sauta jusqu'au rempart, et montra le poing à Kumar en le maudissant. Ses compagnons eurent juste le temps de le tirer en arrière, car à peine s'était-il montré qu'une grêle de balles avaient sifflé autour de lui, écorniflant la roche.

—Ne recommencez pas! lui dit le docteur. Ces chiens ont des armes rapides.

Il y eut un moment de calme, puis les brigands s'élancèrent de nouveau. Mais cette fois, ils furent accueillis par la décharge de trois revolvers, Grantham et l'enfant s'étant joints au docteur. Une fois encore les Tanguts durent se replier, laissant deux des leurs sur le terrain.

Alors, voyant que cette tactique leur réussissait aussi mal, ils la changèrent; ils furent se poster derrière des rocs, surveillant la grotte, et y envoyant une balle chaque fois qu'un des fugitifs leur paraissait faire un mouvement. Et la nuit se passa ainsi, les deux partis usant des munitions en pure perte contre les rochers.

Alors le docteur prit la parole.

—Ces gens-là, dit-il, sont en train de nous faire perdre notre poudre. La moitié de nos cartouches a déjà disparu. Il ne faut plus tirer sans avoir quelque chose à viser.

Le feu s'arrêta du côté des fugitifs, et les brigands en conclurent que leurs munitions étaient épuisées ou sur le point de l'être. Lls tentèrent un nouvel assaut, qui eut le même résultat que les deux précédents.. Le jour était venu, et le soleil se levait dans une gloire. Les habitants de la grotte regardèrent au-dessous d'eux, et virent Kumar qui s'avançait, un drapeau blanc à la main.

—Reste où tu es! lui cria Grantham, lorsque l'indien se trouva à une trentaine de mètres. Je n'ai plus assez confiance en toi, misérable, pour te laisser approcher davantage. Qu'est-ce que tu veux?

—Si vous vous rendez maintenant, répondit Kumar, vous pourrez regagner votre liberté en payant rançon. Sinon vous serez tous torturez ou tués.

—Il faudra d'abord nous prendre, cria Grantham, et tu n'y es pas encore, fils de chien! Et quant à nous livrer à rançon, à un traître tel que toi, j'aimerais mieux me jeter dans la gueule de l'enfer. Va-t-en, ou ton drapeau blanc ne te protégerait pas longtemps contre ma colère.

—Vous auriez du le tuer, dit le docteur à Grantham pendant que Kumar retournait vers ses hommes, pour des vermines de cette espèce-là! il ne faut pas de ménagement.

—Ce n'est pas pour lui que j'ai eu des scrupules, c'est pour moi.

Cependant la matinée s'avançait et les fugitifs commençaient à souffrir cruellement de la faim, d'abord, et d'une soif qu'augmentait la fumée de la poudre respirée pendant toute la nuit. Ils ne pouvaient à aucun prix bouger de leur trou; ils n'avaient à leur disposition ni une goutte d'eau, ni un morceau de biscuit.

Ils se battaient toutefois avec courage, s'encourageant l'un l'autre et espérant à voix haute un secours quelconque, tandis qu'ils étaient bien obligés de s'avouer au fond du coeur qu'un miracle seul pouvait les sauver. Enfin, le docteur, le visage dur et menaçant, prit à part Grantham.

—Nous n'avons plus que dix-huit cartouches, dit-il. J'ai retiré à l'enfant celles qu'il avait, car je crois préférable de les diviser entre nous. C'est dire que nous en avons encore quatorze pour l'ennemi et quatre pour nous-mêmes.

—Oui, répondit Grantham, sombre. Vous avez raison. Nous ne pouvons pas laisser les femmes au pouvoir de ces démons.

Les deux hommes se donnèrent une poignée de mains vigoureuse et, la tête haute, retournèrent à leur poste de combat.

Les assaillants avaient évidemment adopté un nouveau plan, car deux groupes s'élancèrent à droite et à gauche, tandis que le reste montait lentement, droit vers la citadelle.

Pendant quelques instants, les assiégés ne purent rien voir des mouvements des ailes, toute leur attention étant tirée par ce qui se passait devant eux.

Le docteur vida son revolver, le jeta à terre et en prit un autre.

—Combien encore? demanda-t-il à Gran-

tham.

—Cinq, répondit celui-ci, après avoir examiné son barillet.

—Ne leur en donnez pas plus de trois. Et moi je n'ai plus qu'un coup.

Les bandits s'approchaient peu à peu. Grantham leva son arme.

—Ne tirez pas, dit le docteur. Laissez venir si près que chaque coup soit obligé de porter.

Dans leur excitation, les deux hommes, avaient oublié les deux patrouilles que l'ennemi avait envoyées à droite et à gauche. Ils ne redoutaient pas non plus une attaque venant d'en haut, puisque le roc qui les couvrait paraissait inaccessible.

Mais un hurlement les fit retourner et ils aperçurent, dans l'espace d'un éclair, Kumar qui se précipitait sur Marjorie, le poignard levé. Il ne l'atteignit pas cependant. Le jeune Thibétain s'était jeté à sa rencontre, un couteau également ouvert à la main, et les deux corps avaient roulé à terre où ils se tordaient, tandis que Grantham et le docteur n'osaient faire feu sur Kumar, dans la crainte de tuer l'enfant.

A ce moment, un bras s'éleva du groupe sauvagement enlacé. Ce bras, brandissant une arme, s'abaissa, et le jeune Thibétain cessa son étreinte. Il venait d'être frappé.

—Ah! misérable! s'écria Grantham.

Mais il avait à peine eu le temps de prononcer ces mots qu'une fusillade intense éclatait au dehors et que les bandits, poussant des cris de terreur, s'enfuyaient en désordre dans la montagne.

Kumar, profitant de l'inattention momentanée de Grantham et du docteur, s'était dressé et s'élançait vers l'ouverture de la grotte. Il s'y heurta à un homme grand, sombre, le visage couvert d'une large barbe, notre Farthingale, qui venait d'arriver à la tête d'une escorte de quarante hommes.

Le docteur ne prononça pas un mot. Il éleva son revolver...

—Oh! pas toi!... gémissait maintenant Kumar, à genoux..., pas toi, sahib!... Je veux bien mourir, je l'ai méritée, mais que ce soit un autre qui me tue.

Froidement Farthingale pressa la détente. Kumar tomba. Ses yeux se fermèrent pendant quelques instants, puis se rouvrirent. Ils avaient entièrement changé d'expression. Fixés sur ceux du docteur, on n'y lisait plus que la soumission et la douceur.

Il fit un signe, Farthingale s'agenouilla près de lui.

—Je vais mourir! dit faiblement Kumar. Et c'est toi qui m'as tué... Je te pardonne... et je t'aimais. Je suis une femme, sahib. Comprends-tu, maintenant?

En disant ces mots, l'étrange créature expira.

Ce récit ne serait pas complet si nous n'y ajoutions les quelques éléments de lumière que purent se procurer le docteur Farthingale et le capitaine O'Harra sur certains détails de l'intrigue, restés mystérieux, et notamment sur l'apparition, à deux reprises, d'images spirites sur des clichés photographiques.

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Le docteur et Marjorie s'étaient mariés, heureux—il est à peine besoin de le dire—et installés, comme ils en avaient toujours eu l'intention, aux environs de New-York, lorsqu'un matin, vers 10 heures, le chef de la police se fit annoncer.

—Soyez le bienvenu, capitaine, lui dit Farthingale. Marjorie sera très heureuse de vous voir. Vous allez déjeuner avec nous?

—Merci mille fois, mais je suis tellement occupé.

—A plus tard, les affaires sérieuses, dit gaiement la jeune Mme Farthingale qui entrait à ce moment. Bonjour, capitaine. C'est entendu. Vous déjeunez avec nous.

Ainsi enlevé à la hussarde, l'excellent homme n'osa plus protester. Il s'inclina courtoisement.

—J'ai beaucoup d'amitié pour vous, M. O'Harra, poursuivit Marjorie. Je n'oublie pas le dévouement avec lequel vous vous êtes employé pour nous pendant tout le cours de cette lugubre affaire.

—Je ne faisais que mon devoir, Madame.

—Sans doute, mais il y a façon et façon de faire son devoir.

—A ce propos, interrompit Farthingale, avez-vous jamais tiré au clair le cas du petit Georges Washington?

—Oui. Je l'ai interrogé et même fait hypnotiser. Cet enfant était certainement suggestionné quand il a fait son faux témoignage, et c'est pourquoi je ne l'ai pas inquiété. C'est un nerveux et il a suffi de deux regards, à l'audience même peut-être pour le mettre en état d'hypnose. A partir de cet instant, on lui a dicté ses paroles par une simple transmission de pensée; le plus aisément du monde.

Le docteur auquel je me suis adressé a renouvelé l'expérience, et elle a pleinement réussi. Je n'ai donc plus qu'un point à éclaircir pour tenir tous les fils de cette histoire, celui des " images spirites ". Là, je vous avoue que je suis encore tout à fait dans le noir.

—Oh! mais je n'y suis plus, moi, répondit le docteur, et je la reproduis à volonté, cette " image spirite."

—Ah! vraiment? Et comment faites-vous?

—C'est exactement facile. Et c'est, d'ailleurs, le hasard qui m'a mis sur la voie. Quand j'ai déménagé mon laboratoire photographique de l'Omar Khyyam ici, j'ai retrouvé un paquet de dix plaques neuves qui avaient été tirées de leur couverture en papier et remises dans leur boîte sans avoir servi, je ne sais plus pour quelle raison. Quand j'ai voulu utiliser la première de ces plaques—pour faire un portrait de ma femme, naturellement—elle m'a donné, au développement, non seulement ce portrait, mais une indication vague, quoique très reconnaissable, de ma chambre de garçon. D'où j'ai conclu qu'elle avait été impressionnée à mon insu, pendant l'emballage, qui s'est fait en plein jour.

" Alors, j'ai examiné la boîte de plus près et j'y ai découvert, sur la face supérieure, une fissure de carton, à peu près imperceptible, mais par laquelle quelques rayons blancs avaient parfaitement pu pénétrer. Vous êtes suffisamment photographe pour suivre cette explication, n'est-ce pas, O'Harra?

—Qui n'est pas plus ou moins photographe, aujourd'hui?

—Parfait. Ceci étant donné, j'ai eu l'idée de téléphoner à l'artiste qui a pris le cliché de ma chambre reproduit par le journal de Ditson. Et j'ai appris : 1. Que ce cliché a été pris avec mon appareil et avec une de mes plaques; 2. Que le tout a été apporté chez le photographe, et le cliché développé dans son laboratoire; 3. Que Ditson a rapporté l'appareil à l'Omar Khayyam. Dès lors tout devenait clair. Le jour où j'ai découvert les plaques et les ai remises dans leur boîte, j'ai naturellement ouvert la porte du cabinet noir pour en sortir. Mais alors la lumière du jour y est entrée, et elle a impressionné la plaque supérieure à travers la fissure du carton. Or, comme j'étais à ce moment même sur le seuil, ma silhouettte a été retrouvée sur le cliché.

—C'est très vraisemblable.

—Vraisemblable?... C'est absolument certain. Je vous dis que j'ai renouvelé l'expérience. Et nous la répéterons après déjeuner. D'ailleurs, le procédé de la photographie sans objectif par un simple trou d'aiguille dans une plaque de clinquant située à l'avant de la chambre noire, est connu. On le nomme, en langue technique, le " sténopé ". Voilà donc l'explication de la première " image spirite " qui, d'ailleurs, n'en était pas une. Quant à la seconde.

—Celle qui vous a montré endormi sur le divan?...

—Oui, j'ai mis une peu plus longtemps à la retrouver, et peut-être ne l'ai-je pas certainement trouvée, mais voilà ce que je crois, en l'absence de la seule personne qui pourrait faire la lumière définitive. Cet image ne m'a pas montré endormi, comme on l'a cru, mais mort.

—Comment?

—Laissez-moi poursuivre, dit-il. Ma femme connaît cette théorie, et s'y est rangée. Le corps qui était étendu sur le canapé n'était pas le mien, mais celui de John Buchanan, avant la mutilation. Pourquoi Kumar et les deux Chinois l'avaient-ils apporté là? Je n'en sais absolument

rien, mais ma conviction absolue est qu'il s'y trouvait. Marjorie et Ditson sous l'influence magnétique prodigieuse qui émanait de l'indien ne l'ont pas vu, mais l'oeil photographique, inaccessible à toute suggestion, l'a vu et conséquemment transmis à la plaque sensible. Et la preuve de ceci, c'est que ma femme et Ditson ont vu quelques instants après un fantôme qui n'existait pas. Donc Kumar avait pris assez de pouvoir sur leurs nerfs pour leur créer à volonté des hallucinations.

" En outre, pourquoi aurait-il crié tout le long de son voyage, entre l'Omar Khayyam et la boutique de curiosité. " Je ne tiens rien dans mes bras! Je ne porte rien" tandis qu'il paraissait courbé sous le poids d'un très lourd fardeau? Il emportait le cadavre.

" Evidemment, nous avons là l'explication de la seconde " image spirite ", qui n'était pas plus spirite que la première, d'ailleurs. Je ne puis pas prouver matériellement, bien entendu, ce que j'avance ici, mais, pour moi, les choses se sont passées ainsi; elles n'ont pu se passer autrement. Tout vous paraît-il clair aujourd'hui?"

—Oui, répondit O'Harra. Cependant je ne serai convaincu que lorsque j'aurai fait répéter l'expérience.

—Comment vous y prendrez-vous?

—D'une façon très simple. Je placerai un objet quelconque sur ma table, et je ferai affirmer par un sujet hypnotisé que cette table est complètement libre, qu'il n'y a rien dessus — Georges Washington est tout désigné comme sujet—puis je ferai photographier...

—Complètement inutile, mon cher. Dès le moment que Georges Washington n'aura rien vu là où il existe certainement quelque chose, ma théorie sera pleinement justifiée, Et ce résultat là, je vous le garantis à l'avance. Non seulement le sujet ne verra pas ce qu'on lui défendra de voir, mais il pourra y porter les mains et ne pas le sentir. Vous savez bien que l'état d'hypnose trouble et abolit les sens de l'individu hypnotisé, à la seule volonté du magnétiseur.

—C'est vrai.

Farthingale, sa femme et le capitaine restèrent quelques instants pensifs. Puis, le docteur eut un long soupir, et murmura :

—Pauvre Ditson!

—Pauvre Ditson! répétèrent O'Harra et Marjorie.

FIN

Photographies d'Amateurs

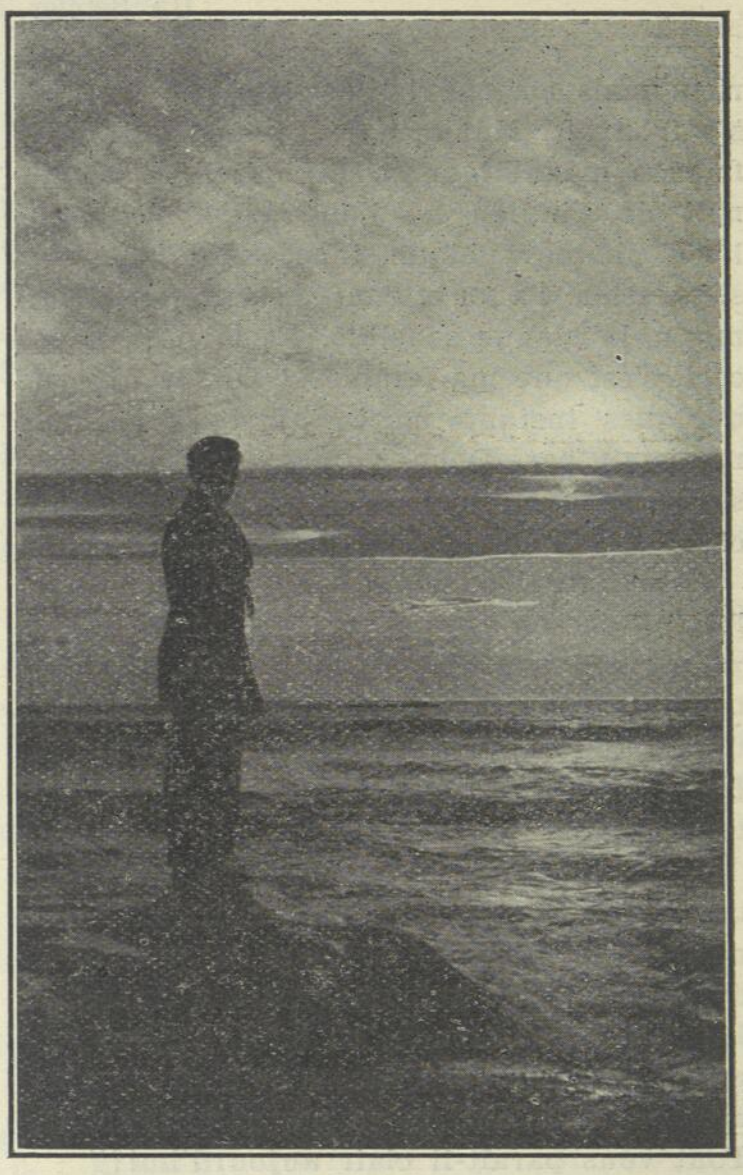
QUATRIEME SERIE

Quatrième Concours



PREMIER PRIX:

" Sur la grève ", par Alex. Grimard, Longueuil.



SECOND PRIX:

" Le soir sur la grève ", par G. D. Harvey, Rimouski.



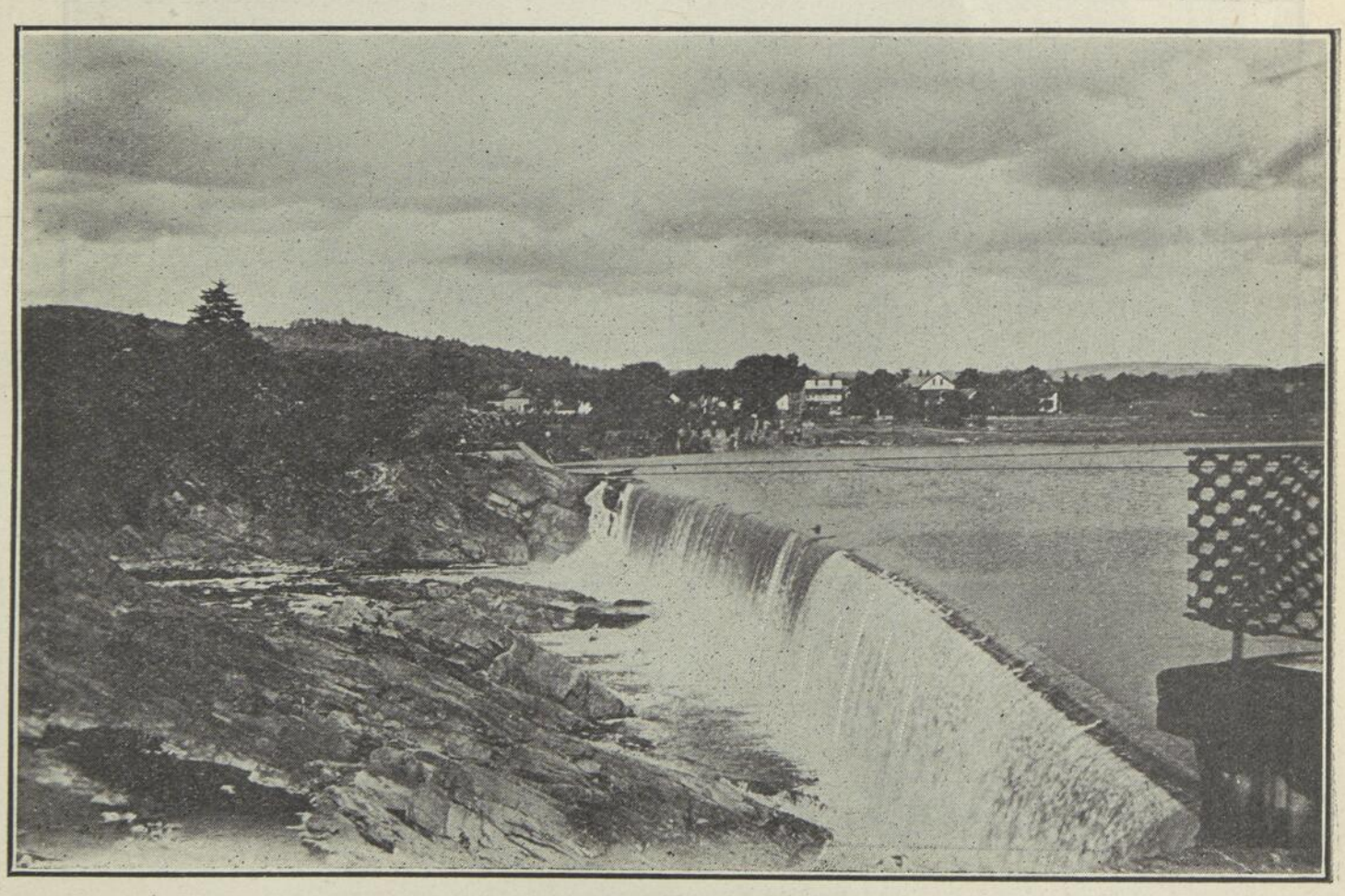
TROISIEME PRIX:

" Une fileuse de St-Michel de Bellechasse ", par Mlle Emélia Pouliot, Québec.



PREMIERE MENTION:

" Carrière à Maisonneuve " par G. Rodier, Montréal.



PREMIERE MENTION:

" Une digue ", par Amateur Kodakiste.



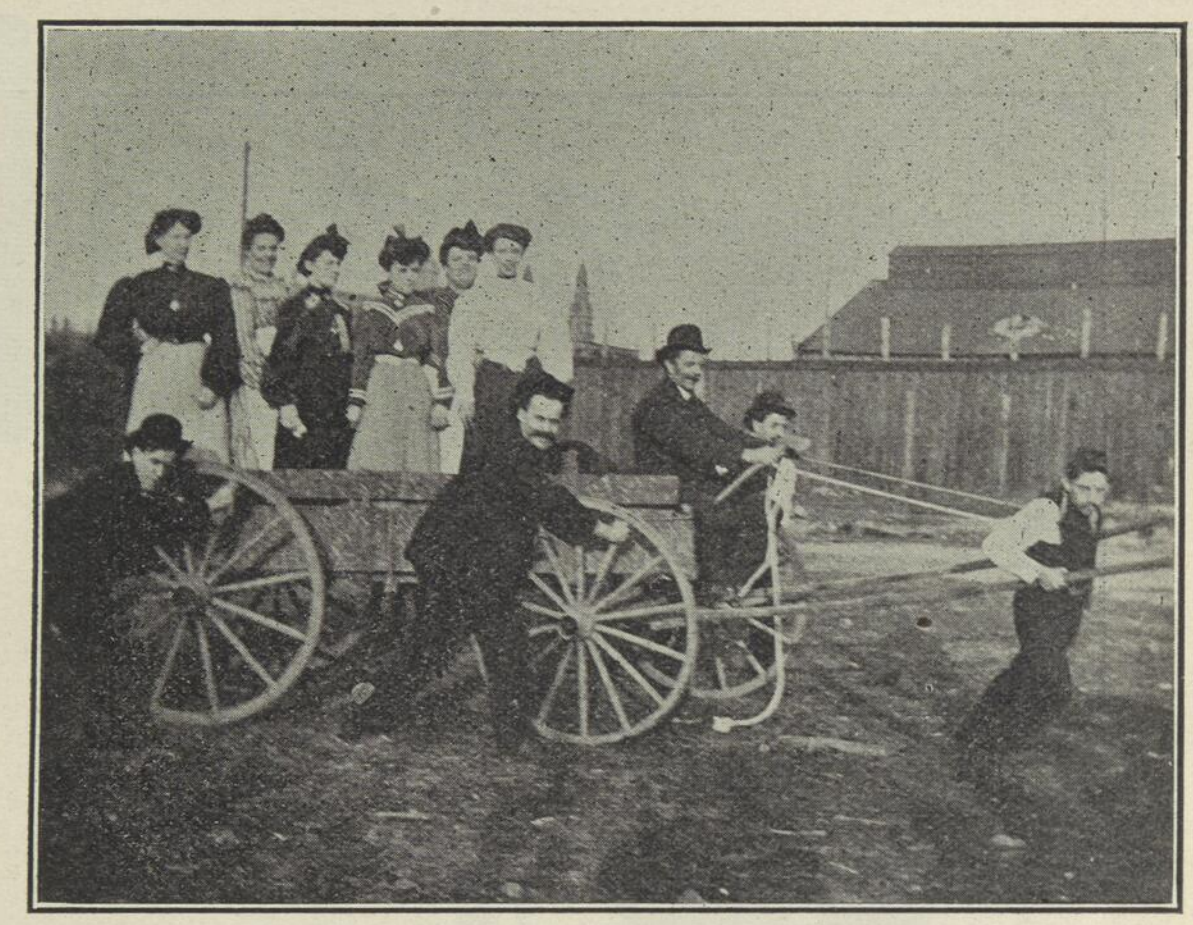
PREMIERE MENTION:

" All aboard! " par J. C. Désautels, St-Henri de Montréal.



PREMIERE MENTION:

" Paysage sur la rivière Coaticook ", par T. Demers, Coaticook.

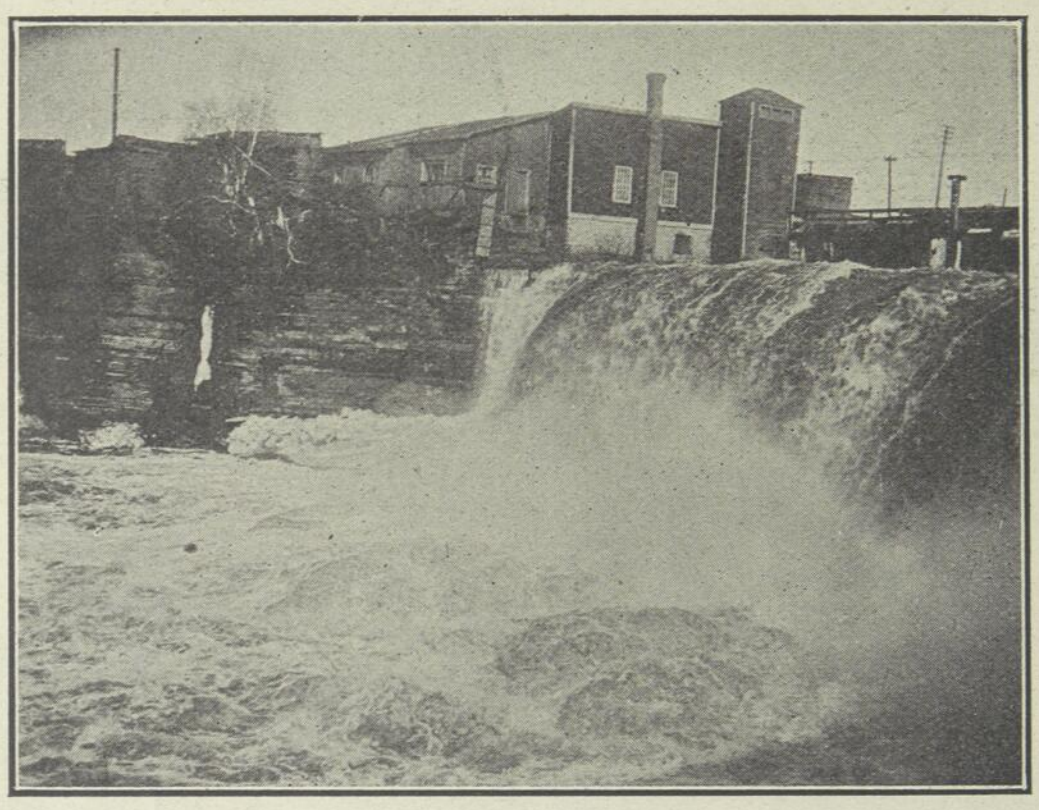


TROISIEME MENTION: " Famille en pique-nique ", par A. Ouellette, Montréal.



PREMIERE MENTION:

" Champlain annonçant le vrai Dieu aux Indiens ", par J. B. C. St-Amour, Montréal.



DEUXIEME MENTION:

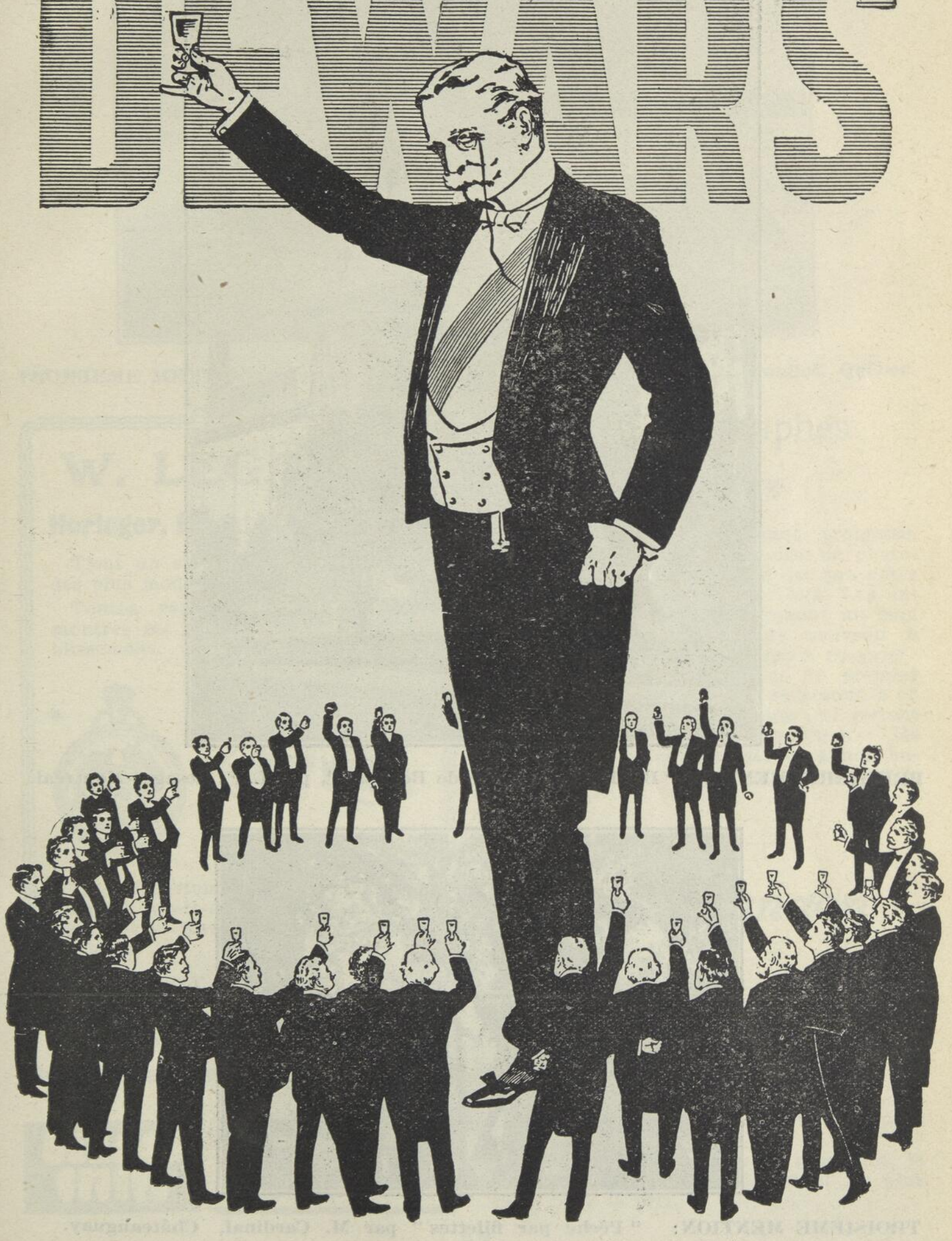
" Chutes Rideau ", par L. Boulet, Ottawa.

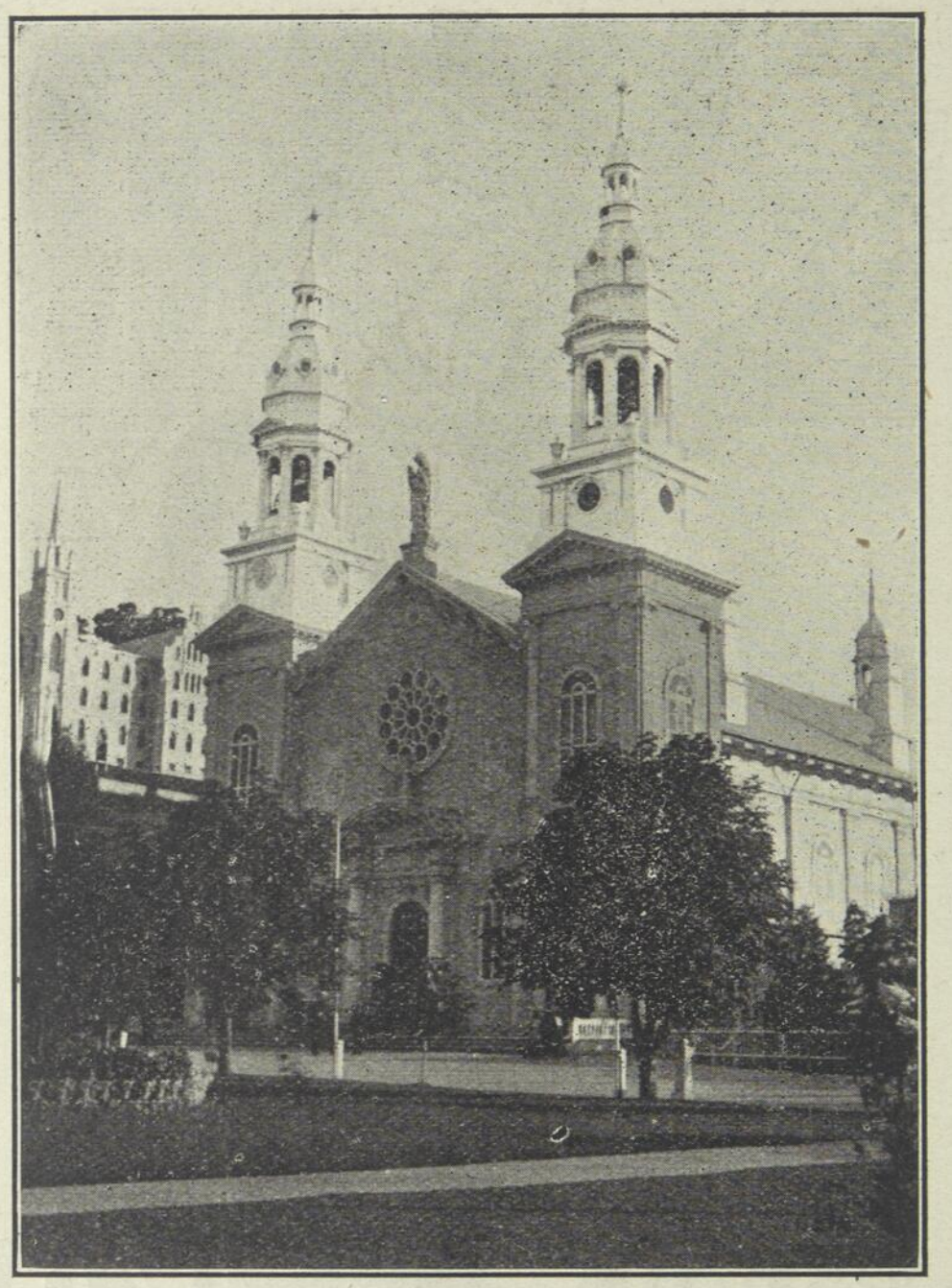


TROISIEME MENTION:

" En chaloupe sur le lac Masson ", par Chs. Bailey, Montréal.

DEWAR'S





PREMIERE MENTION " Basilique Ste-Anne de Beaupré ", par L. P. Lesage, Montréal.



TROISIEME MENTION: " Pêche par fillettes " par M. Cardinal, Châteauguay.



TROISIEME MENTION: " Sur les bords du lac St-Michel ", par Mlle L. Pouliot, Québec.

W. LEGAULT

Horloger, Bijoutier et Opticien

Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations : celles des montres est une spécialité de l'établissement.

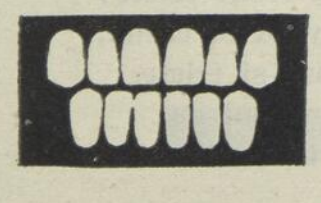




Le Département d'Optique est complet, up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES,

626, Parc Lafontaine, Montréal.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties
Institut Dentaire Franco-Americain, (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal.

Aux Photographes Amateurs

Nous agrandissons, suivant promesse, l'espace accordé à ces concours de photographies d'amateurs. Le fait est que notre appel a été entendu près et loin. Les envois sont nombreux et marquent un soin plus grand. Nous aurons du nouveau à annoncer dans quelque temps à ce sujet. Comme toujours, le gagnant du premier prix a droit à $3.00, celui du second à $2 et l'autre à $1. Aux gagnants qui restent au loin nous envoyons les montants; les autres n'ont qu'à se présenter à nos bureaux (200 boul. St-Laurent) et à établir leur droit.

L'Almanach du "Samedi"

N'achetez pas votre Almanac avant d'avoir vu celui que le **"Samedi"** prépare pour 1910.

☞Ce sera le plus beau, le plus gros, le plus original, le plus illustré et le plus varié pour le prix.



Prof.

Lavoie

Fabricant Expert de Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs

—

Maison fondée en **1860**

—

Cheveux teints dans toutes les nuances désirées. Coiffures pour Bals et Soirées

Assortiment complet de **Tresses en Cheveux, Naturels, Accessoires de Coiffure, Peignes et Ornements en Tous Genres pour Cheveux.**

Importation directe de Paris, Londres, New York.

No 8, Rue NOTRE-DAME OUEST

Coin Boul. Saint-Laurent, Montréal.

Avis aux Dames et aux Jeunes Filles

Dans ces jours de grande chaleur venez vous asseoir à notre Fontaine au Soda, y goûter une bonne glace servie proprement par un homme d'expérience, vous pourrez de cette façon jeter un coup d'oeil plus à votre aise sur ce qui peut vous plaire, et vous être utile.

PARFUMS, SAVONS, POUDRE et tous Articles de Toilette propres à la femme.

Articles photographiques de choix: Cameras, Films, Papiers à imprimer et tous autres accessoires.

Une chose en plus, par message téléphonique nous envoyons chercher à domicile les ordonnances et les y reporter une fois remplies.

Une visite est respectueusement sollicitée.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle St-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4739

LE JOURNAL INTIME DE L'ABBE FERLAND

NOTRE grand historien, l'abbé Ferland, avait un penchant prononcé à la gaîté et s'il n'eut été prêtre et grave écrivain, il eut été sans doute un écrivain humoristique de première force. C'est ce qu'on voit surtout en parcourant son petit journal privé où il consignait entre autres choses, les petits mots pour rire qu'il entendait raconter ou les petites scènes amusantes dont il était témoin. Voici quatre anecdotes extraites de ce journal:

" Le recensement du comté de B... renferme le passage suivant:

" Nous avons été à la maison de N...; nous avons frappé à la porte; elle était fermée, barrée en dedans, parce qu'elle ne l'était pas en dehors. Nous avons encore frappé, un chien s'est mis à japper en dedans, nous nous sommes retirés attendu que c'était un refus d'obéir aux ordres de la Reine."

" M. S., seigneur de Saint... poursuit un habitant pour réparation d'honneur. Dix louis ou réparation, pas de milieu, dit-il à l'habitant; l'un ou l'autre.—Eh bien, j'aime mieux donner dix louis que de mentir! "

" Je ne suis ni bleu, ni rouge, disait le Sr N... en se présentant aux électeurs de Saint... Virez-le à l'envers, s'écrie un original, et vous verrez que c'est vrai, parce qu'il est tout noir."

" Plusieurs messes avaient été chantées à... pour obtenir de la pluie dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps. Après une de ces messes, les gens en sortant de l'église examinent le ciel; il était clair comme la veille; oh! s'écrie l'un d'eux, voilà encore une messe de foutue."

—Avocat, juge ou pâtissier,
Commerçant, notaire ou dentiste,
Rentier, médecin ou banquier,
Pourquoi penches-tu ton front triste?
—Hé! ce qui fait mes yeux si creux,
Et ce qui rend mon front si triste,
C'est qu'en ce jour malencontreux
Ma femme court chez la modiste!

LA FARINE ROYAL HOUSEHOLD

OGILVIE

A remporté les honneurs de la Table Royale.



¶ Elle a conquis, de longue date, les suffrages de la ménagère Canadienne.

¶ Elle se transforme—avec un égal succès—en un pain riche, savoureux, au goût d'amande, ou en pâtisseries légères d'unesaveur exquise.

¶ Elle répond à tous les besoins du ménage, parce-qu'elle combine deux types de Farine en un seul—progrès décisif accompli dans les méthodes de fabrication.

¶ Par le choix du blé qui entre dans sa composition—le plus beau blé du Canada.—

¶ Par sa richesse en gluten, fibrine, albumine, caseine, amidon, dextrine et cellulose ; en phosphates de potasse, de magnésie et de chaux—principes essentiels à la formation, au développement, à l'entretien de l'organisme humain.

La FARINE ROYAL HOUSEHOLD

n'a pas son égale, ni au Canada, ni ailleurs, comme pureté, comme qualité, comme uniformité de composition: ce sont là quelques-unes des raisons qui lui ont valu les plus hautes et les plus flatteuses appréciations et la confiance générale du public.

EN VENTE PARTOUT

The Ogilvie Flour Mills Company, Limited.

MONTREAL ET WINNIPEG

Les temps frais et humides de l'automne

prédisposent à toutes sortes d'indispositions qui sont la conséquence ordinaire d'un refroidissement. C'est le temps où il est bon d'avoir chez soi un verre de ces boissons de saison : **Le Brandy Ph. Richard** ou les **Irish Scotch Whiskies de Mitchell.**

Le Meilleur Cognac Francais

Le Brandy Ph. Richard

un fin cognac, authentique, provenant des meilleurs districts de la Charente, un cognac âgé recommandable aux Gourmets comme aux malades.

Scotch et Irish Whiskeys de Mitchell

De vieilles Eaux-de-Vie ayant acquis toute leur maturité et possédant cet arome spécial qui caractérise les meilleures marques de liqueurs d'Ecosse ou d'Irlande.

☞ **Demandez ces produits de choix a votre fournisseur.**

Laporte, Martin & Cie, Ltée,

Epiceries, Vins & Liqueurs en Gros,

Montréal.

Entered March 23rd 1908 at the Post Office of St. Albans, Vt., U.-S., as second